MON

ONCLE BENJAMIN.

MON

ONCLE BENJAMIN.

Bruxelles. — Imprimerie de A. Labroue et Cie,
56, *rue de la Fourche*.

MON

ONCLE BENJAMIN

SUIVI DE

— Comment le chanoine eut peur — Comment le capitaine eut peur —
— Le professeur de rhétorique en province —

PAR

CLAUDE TILLIER,

ET

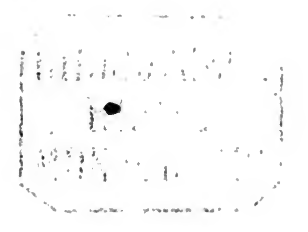
D'une lettre à l'Éditeur par P. J. Stahl.

TOME PREMIER.

BRUXELLES ET LEIPZIG,
KIESSLING, SCHNÉE ET Cie, ÉDITEURS,
RUE VILLA-HERMOSA, 1.

1854





I

Ce qu'était mon oncle.

Je ne sais pas, en vérité, pourquoi l'homme tient tant à la vie; que trouve-t-il donc de si agréable dans cette insipide succession des nuits et des jours, de l'hiver et du printemps?... Toujours le même ciel, le même soleil; toujours les mêmes prés verts et les mêmes champs jaunes; les mêmes fripons et les mêmes dupes. Si Dieu n'a pu faire mieux, c'est un triste ouvrier, et le machiniste de l'Opéra en sait plus que lui.

Qu'est-ce que vivre? se lever, se coucher, déjeuner, dîner, et recommencer le lendemain.

Quand il y a quarante ans qu'on fait cette besogne, cela finit par devenir bien insipide.

Les hommes ressemblent à des spectateurs, les uns assis sur le velours, les autres sur la planche nue, la plupart debout, qui assistent tous les soirs au même drame, et bâillent tous à se détraquer la mâchoire ; tous conviennent que cela est mortellement ennuyeux, qu'ils seraient beaucoup mieux dans leur lit, et cependant aucun ne veut quitter sa place.

Vivre, cela vaut-il la peine d'ouvrir les yeux? Toutes nos entreprises n'ont qu'un commencement ; la maison que nous édifions est pour nos héritiers ; la robe de chambre que nous faisons ouater avec amour, pour envelopper notre vieillesse, servira à faire des langes à nos petits-enfants. Nous nous disons : Voilà la journée finie ; nous allumons notre lampe, nous attisons notre feu ; nous nous apprêtons à passer une douce et paisible soirée au coin de notre âtre : pan ! pan ! quelqu'un frappe à la porte ; qui est là? c'est la mort : il faut partir. Quand nous avons tous les appétits de la jeunesse, que notre sang est plein de fer et d'alcool, nous n'avons pas un écu ; quand nous n'avons plus ni dents ni estomac, nous sommes millionnaires. Nous avons à peine le temps de dire à une femme : « Je t'aime ! » à notre second baiser, c'est une vieille décrépite. Les em-

pires sont à peine consolidés qu'ils s'écroulent : ils ressemblent à ces fourmilières qu'élèvent, avec de grands efforts, de pauvres insectes ; quand il ne faut plus qu'un fétu pour les achever, un bœuf les effondre sous son large pied, ou une charrette sous sa roue. Ce que vous appelez la couche végétale de ce globe, c'est mille et mille linceuls superposés l'un sur l'antre par les générations. Ces grands noms qui retentissent dans la bouche des hommes, noms de capitales, de monarques, de généraux, ce sont des tessons de vieux empires qui résonnent. Vous ne sauriez faire un pas que vous ne souleviez autour de vous la poussière de mille choses détruites avant d'être achevées.

J'ai quarante ans ; j'ai déjà passé par quatre professions : j'ai été maître d'étude, soldat, maître d'école, et me voilà journaliste. J'ai été sur la terre et sur l'Océan, sous la tente et au coin de l'âtre, entre les barreaux d'une prison et au milieu des espaces libres de ce monde ; j'ai obéi et j'ai commandé ; j'ai eu des moments d'opulence et des années de misère. On m'a aimé et on m'a haï ; on m'a applaudi et on m'a tourné en dérision. J'ai été fils et père, amant et époux ; j'a passé par la saison des fleurs et par celle des fruits, comme disent les poëtes. Je n'ai trouvé, dans aucun de ces états, que j'eusse beaucoup à me féliciter d'être enfermé dans la peau d'un homme

plutôt que dans celle d'un loup ou d'un renard, plutôt que dans la coquille d'une huître, dans l'écorce d'un arbre ou dans la pellicule d'une pomme de terre. Peut-être si j'étais rentier, rentier à cinquante mille francs surtout, je penserais différemment.

En attendant, mon opinion est que l'homme est une machine qui a été faite tout exprès pour la douleur; il n'a que cinq sens pour percevoir le plaisir, et la souffrance lui arrive par toute la surface de son corps; en quelque endroit qu'on le pique, il saigne; en quelque endroit qu'on le brûle, il vient une vésicule. Les poumons, le foie, les entrailles ne peuvent lui donner aucune jouissance; cependant, le poumon s'enflamme et le fait tousser; le foie s'obstrue et lui donne la fièvre; les entrailles se tordent et font la colique. Vous n'avez pas un nerf, un muscle, un tendon, qui ne puisse vous faire crier de douleur.

Votre organisation se détraque à chaque instant comme une mauvaise pendule. Vous levez les yeux vers le ciel pour l'invoquer, il tombe dedans une fiente d'hirondelle qui les dessèche; vous allez au bal, une entorse vous saisit au pied, et il faut vous rapporter chez vous sur un matelas; aujourd'hui, vous êtes un grand écrivain, un grand philosophe, un grand poëte : un fil de votre cerveau se casse, on aura beau vous

saigner, vous mettre de la glace sur la tête, demain vous ne serez qu'un pauvre fou.

La douleur se tient derrière tous vos plaisirs ; vous êtes des rats gourmands qu'elle attire à elle avec un lardon d'agréable odeur. Vous êtes à l'ombre de votre jardin, et vous vous écriez : Oh ! la belle rose ! et la rose vous pique ; oh ! le beau fruit ! il y a une guêpe dedans, et le fruit vous mord.

Vous dites : Dieu nous a faits pour le servir et l'aimer. Cela n'est pas vrai : il vous a faits pour souffrir. L'homme qui ne souffre pas est une machine mal faite, une créature manquée, un estropié moral, un avorton de la nature. La mort n'est pas seulement la fin de la vie, elle en est le remède. On n'est nulle part aussi bien que dans un cercueil. Si vous m'en croyez, au lieu d'un paletot neuf, allez vous commander un cercueil. C'est le seul habit qui ne gêne pas.

Ce que je viens de vous dire, vous le prendrez pour une idée philosophique ou pour un paradoxe, cela m'est certes bien égal. Mais je vous prie au moins de l'agréer comme une préface ; car je ne saurais vous en faire une meilleure ni qui convienne mieux à l'histoire que je vais avoir l'honneur de vous raconter.

Vous me permettrez de faire remonter cette histoire jusqu'à la deuxième génération, comme

celle d'un prince ou d'un héros dont on fait l'oraison funèbre. Vous n'y perdrez peut-être pas. Les mœurs de ce temps valaient bien celles du nôtre : le peuple portait des fers, mais il dansait avec, et leur faisait rendre comme un bruit de castagnettes.

Car, faites-y attention, la gaieté s'accoste toujours de la servitude. C'est un bien que Dieu, le grand faiseur de compensations, a créé spécialement pour ceux qui sont sous la dépendance d'un maître ou sous la dure et lourde main de la pauvreté. Ce bien, il l'a fait pour les consoler de leurs misères, comme il a fait certaines herbes pour fleurir entre les pavés qu'on foule aux pieds, certains oiseaux pour chanter sur les vieilles tours, comme il a fait la belle verdure du lierre pour sourire sur les masures qui font la grimace.

La gaieté passe, ainsi que l'hirondelle, pardessus les grands toits qui resplendissent. Elle s'arrête dans les cours des colléges, à la porte des casernes, sur les dalles moisies des prisons. Elle se pose, comme un beau papillon, sur la plume de l'écolier qui griffonne ses *pensum*. Elle trinque à la cantine avec les vieux grenadiers; et jamais elle ne chante si haut — quand on la laisse chanter toutefois — qu'entre les noires murailles où l'on renferme des malheureux.

Du reste, la gaieté du pauvre est une espèce

d'orgueil. J'ai été pauvre entre les pauvres ; eh bien ! je trouvais du plaisir à dire à la fortune : Je ne me courberai pas sous ta main ; je mangerai mon pain dur aussi fièrement que le dictateur Fabricius mangeait ses raves ; je porterai ma misère comme les rois portent leur diadème ; frappe tant que tu voudras, frappe encore : je répondrai à tes flagellations par des sarcasmes ! je serai comme l'arbre qui fleurit quand on le coupe par le pied !

Chers lecteurs, soyez contents de ces explications, je ne saurais vous en fournir de plus raisonnables.

Quelle différence de cet âge avec le nôtre ! l'homme d'aujourd'hui n'est pas rieur, tant s'en faut.

Il est hypocrite, avare et profondément égoïste ; à quelque question qu'il se heurte le front, son front sonne comme un tiroir plein de gros sous.

Il est prétentieux et bouffi de vanité ; l'épicier appelle le confiseur, son voisin, son honorable ami, et le confiseur prie l'épicier d'agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquelle il a l'honneur d'être, etc., etc.

L'homme d'aujourd'hui a la manie de vouloir se distinguer du peuple. Le père est en blouse de coton bleu, et le fils en manteau d'elbeuf. Aucun sacrifice ne coûte à l'homme d'aujourd'hui pour

assouvir sa manie de paraître quelque chose. Il veut ressembler aux bâtons flottants. Il vit de pain et d'eau ; il se passe de feu en hiver, de bière en été, pour avoir un habit de drap fin, un gilet de cachemire, des gants jaunes. Quand on le regarde comme un homme comme il faut, il se regarde, lui, comme un grand homme.

Il est guindé et compassé ; il ne crie point, il ne rit pas tout haut, il ne sait où cracher, il ne fait pas un geste qui dépasse l'autre. Il dit très-bien : Bonjour, monsieur ; bonjour, madame. Cela c'est de la bonne tenue ; or, qu'est-ce que la bonne tenue? Un vernis menteur qu'on étale sur un morceau de bois afin de le faire passer pour un jonc. On se tient ainsi devant les dames, soit ; mais devant Dieu, comment faudra-t-il se tenir?

Il est pédant ; il supplée à l'esprit qu'il n'a pas par le purisme du langage, comme une bonne ménagère supplée aux meubles qui lui manquent par l'ordre et la propreté.

Il est toujours au régime. S'il assiste à un banquet, il est muet et préoccupé ; il avale un bouchon pour un morceau de pain, et se sert de la crème pour de la sauce blanche. Il attend, pour boire, que l'on porte un toast. Il a toujours un journal dans sa poche ; il ne parle que de traités de commerce et de lignes de chemin de fer, et il ne rit qu'à la Chambre.

Mais, à l'époque où je vous ramène, les mœurs des petites villes n'étaient pas encore fardées d'élégance ; elles étaient pleines d'un charmant laisser-aller et d'une simplicité tout aimable. Le caractère de cet heureux âge, c'était l'insouciance. Tous ces hommes, navires ou coquilles de noix, s'abandonnaient, les yeux fermés, au courant de la vie, sans s'inquiéter où ils aborderaient.

Les bourgeois ne sollicitaient pas d'emplois ; ils ne thésaurisaient pas ; ils vivaient chez eux dans une joyeuse abondance, et dépensaient leurs revenus jusqu'au dernier louis. Les marchands, rares alors, s'enrichissaient lentement, sans y mettre beaucoup du leur, et par la seule force des choses ; les ouvriers travaillaient, non pour amasser, mais pour mettre les deux bouts l'un à côté de l'autre ; ils n'avaient point sur leurs talons cette terrible concurrence qui nous presse, qui nous crie sans cesse : Allons donc ! Aussi ne s'en donnaient-ils qu'à leur aise ; ils avaient nourri leurs pères, et quand ils étaient vieux leurs enfants devaient les nourrir à leur tour.

Tel était le sans-façon de cette société en goguettes, que tout le barreau et que les membres du tribunal eux-mêmes allaient au cabaret et y faisaient publiquement des orgies : de peur qu'on en ignorât, ils auraient volontiers appendu leur

bonnet carré aux rameaux du bouchon. Tous ces gens, grands comme petits, semblaient n'avoir d'autre affaire que de s'amuser; ils ne s'ingéniaient qu'à mettre une bonne farce à exécution, ou à imaginer un bon conte. Ceux qui avaient alors de l'esprit, au lieu de le dépenser en intrigues, le dépensaient en plaisanteries.

Les oisifs, et ils étaient en grand nombre, se rassemblaient sur la place publique; les jours de marché étaient pour eux un jour de comédie. Les paysans qui venaient apporter leurs provisions à la ville étaient leurs martyrs; ils leur faisaient les cruautés les plus bouffonnes et les plus spirituelles; tous les voisins accouraient pour avoir leur part du spectacle. La police correctionnelle d'aujourd'hui prendrait les choses sur le ton du réquisitoire; mais la justice d'alors s'amusait comme les autres de ces scènes burlesques, et bien souvent elle y prenait un rôle.

Mon grand-père, donc, était porteur de contraintes; ma grand'mère était une petite femme à laquelle on reprochait de ne pouvoir voir, quand elle allait à l'église, si le bénitier était plein. Elle est restée dans ma mémoire comme une petite fille de soixante ans. Au bout de six ans de mariage, elle avait déjà cinq enfants, tant garçons que filles; tout cela vivait avec le chétif bénéfice de mon grand-père, et se portait à mer-

veille. On dînait sept avec trois harengs, mais on avait le pain et le vin à discrétion, car mon grand-père avait une petite vigne qui était une source intarissable de vin blanc. Tous ces enfants étaient utilisés par ma grand'mère selon leur âge et leurs forces. L'aîné, qui était mon père, s'appelait Gaspard; il lavait la vaisselle et allait à la boucherie : il n'y avait pas de caniche dans la ville mieux apprivoisé que lui; le cadet balayait la chambre; le troisième tenait le quatrième sur ses bras, et le cinquième se roulait dans son berceau. Pendant ce temps-là, ma grand'mère était à l'église, ou causait chez la voisine. Au demeurant tout allait bien; on arrivait cahin-caha, sans faire de dettes, jusqu'au bout de l'année. Les garçons étaient forts, les filles n'étaient pas mal, et le père et la mère étaient heureux.

Mon oncle Benjamin était domicilié chez sa sœur; il avait cinq pieds dix pouces, portait une grande épée au côté, avait un habit de ratine écarlate, une culotte de même couleur et de même étoffe, des bas de soie gris-de-perle, et des souliers à boucles d'argent; sur son habit frétillait une grande queue noire presque aussi longue que son épée, qui, allant et venant sans cesse, l'avait badigeonné de poudre, de sorte que l'habit de mon oncle ressemblait, avec ses teintes roses

et blanches, à une brique sur champ écaillée. Mon oncle était médecin, voilà pourquoi il avait une épée. Je ne sais si les malades avaient grande confiance en lui; mais lui, Benjamin, avait fort peu de confiance dans la médecine: il disait souvent qu'un médecin avait assez fait quand il n'avait pas tué son malade. Quand mon oncle Benjamin avait reçu quelque pièce de trente sous, il allait acheter une grosse carpe, et la donnait à sa sœur pour lui faire une matelote dont se régalait toute la famille. Mon oncle Benjamin, au dire de tous ceux qui l'ont connu, était l'homme le plus gai, le plus drôle, le plus spirituel du pays, et il en eût été le plus... Comment dirai-je pour ne pas manquer de respect à la mémoire de mon grand-oncle?... Il en eût été le moins sobre, si le tambour de la ville, le nommé Cicéron, n'eût partagé sa gloire.

Toutefois, mon oncle Benjamin n'était pas ce que vous appelez trivialement un ivrogne, gardez-vous de le croire. C'était un épicurien qui poussait la philosophie jusqu'à l'ivresse, et voilà tout. Il avait un estomac plein d'élévation et de noblesse. Il aimait le vin, non pour lui-même, mais pour cette folie de quelques heures qu'il procure, folie qui déraisonne chez l'homme d'esprit d'une manière si naïve, si piquante, si originale, qu'on voudrait toujours raisonner ainsi. S'il eût pu s'enivrer en lisant la messe, il eût lu

la messe tous les jours. Mon oncle Benjamin avait des principes ; il prétendait qu'un homme à jeun était un homme encore endormi ; que l'ivresse eût été un des plus grands bienfaits du Créateur, si elle n'eût fait mal à la tête ; et que la seule chose qui donnât à l'homme la supériorité sur la brute, c'était la faculté de s'enivrer.

La raison, disait mon oncle, ce n'est rien ; c'est la puissance de sentir les maux présents, de se souvenir des maux passés, et de prévoir les maux à venir. Le privilége d'abdiquer sa raison est seul quelque chose. Vous dites que l'homme qui noie sa raison dans le vin s'abrutit : c'est un orgueil de caste qui vous fait tenir ce propos. Croyez-vous donc que la condition de la brute soit pire que la vôtre? Quand vous êtes tourmenté par la faim, vous voudriez bien être ce bœuf qui paît dans l'herbe jusqu'au ventre ; quand vous êtes en prison, vous voudriez bien être l'oiseau qui fend d'une aile libre l'azur des cieux ; quand vous êtes sur le point d'être exproprié, vous voudriez bien être ce vilain limaçon auquel personne ne dispute sa coquille.

L'égalité que vous rêvez, la brute en est en possession. Il n'y a, dans les forêts, ni rois, ni nobles, ni tiers état. Le problème de la vie commune que cherchent en vain vos philosophes, de

pauvres insectes, les fourmis, les abeilles, l'ont résolu depuis des milliers de siècles. Les animaux n'ont point de médecins; ils ne sont ni borgnes, ni bossus, ni boiteux, ni bancals, et ils n'ont pas peur de l'enfer.

Mon oncle Benjamin avait vingt-huit ans. Il y avait trois ans qu'il exerçait la médecine; mais la médecine ne lui avait pas fait de rentes, bien loin de là : il devait trois habits d'écarlate à son marchand de draps, trois années d'accommodage à son perruquier, et il avait dans chacune des auberges les plus renommées de la ville un joli petit mémoire, sur lequel il n'y avait que quelques médecines de précaution à déduire.

Ma grand'mère avait trois ans de plus que Benjamin; elle l'avait bercé sur ses genoux, porté dans ses bras, et elle se regardait comme son mentor. Elle lui achetait ses cravates et ses mouchoirs de poche, lui raccommodait ses chemises et lui donnait de bons conseils qu'il écoutait fort attentivement, il faut lui rendre cette justice, mais dont il ne faisait pas le moindre usage.

Tous les soirs, régulièrement après souper, elle l'engageait à prendre femme.

— Fi! disait Benjamin, pour avoir six enfants comme Machecourt (c'est ainsi qu'il appelait mon grand-père) et dîner avec les nageoires d'un hareng!

— Mais, malheureux, tu auras au moins du pain!

— Oui, du pain qui sera trop levé aujourd'hui, demain pas assez, et qui après-demain aura la rougeole! Du pain! qu'est-ce que cela? C'est bon pour empêcher de mourir; mais ce n'est pas bon pour faire vivre. Je serai, ma foi, bien avancé quand j'aurai une femme qui trouvera que je mets trop de sucre dans mes fioles et trop de poudre dans ma queue, qui viendra me chercher à l'auberge, qui me fouillera quand je serai couché, et s'achètera trois mantelets pendant moi un habit.

— Mais tes créanciers, Benjamin, comment feras-tu pour les payer?

— D'abord, tant qu'on a du crédit, c'est comme si on était riche, et quand vos créanciers sont pétris d'une bonne pâte de créancier, qu'ils sont patients, c'est comme si on n'en avait pas. Ensuite, que me faut-il pour me mettre au courant? Une bonne maladie épidémique. Dieu est bon, ma chère sœur, et ne laissera point dans l'embarras celui qui raccommode son plus bel ouvrage.

— Oui, disait mon grand-père, et qui le met si bien hors de service qu'il faut le porter en terre.

— Eh bien! répondait mon oncle, c'est là l'u-

tilité des médecins ; sans eux, le monde serait trop peuplé. A quoi servirait-il que Dieu se donnât la peine de nous envoyer des maladies, s'il se trouvait des hommes qui pussent les guérir ?

— A ce compte, tu es un malhonnête homme ; tu voles leur argent à ceux qui t'appellent.

— Non, je ne le leur vole pas, parce que je les rassure, que je leur donne l'espoir, et que je trouve toujours moyen de les faire rire. Cela vaut bien quelque chose.

Ma grand'mère, voyant que la conversation avait changé d'objet, prenait le parti de s'endormir.

II

Pourquoi mon oncle se décida à se marier.

Cependant une catastrophe terrible, que je vais avoir l'honneur de vous raconter de suite, ébranla les résolutions de Benjamin.

Un jour, mon cousin Page, avocat au bailliage de Clamecy, vint l'inviter avec Machecourt à faire la Saint-Yves. Le dîner devait avoir lieu à une guinguette renommée, située à deux portées de

fusil du faubourg ; les convives étaient d'ailleurs gens choisis. Benjamin n'aurait pas donné cette soirée pour toute une semaine de sa vie ordinaire. Aussi, après vêpres, mon grand-père, paré de son habit de noce, et mon oncle, l'épée au côté, étaient-ils au rendez-vous.

Les convives étaient presque tous réunis. Saint-Yves était magnifiquement représenté dans cette assemblée. Il y avait d'abord l'avocat Page, qui ne plaidait jamais qu'entre deux vins ; le greffier du tribunal, qui s'était habitué à écrire en dormant ; le procureur Rapin, qui, ayant reçu en présent d'un plaideur une feuillette de vin piqué, le fit assigner pour qu'il eût à lui en faire tenir une meilleure ; le notaire Arthus, qui avait mangé un saumon à son dessert ; Millot-Rataut, poëte et tailleur, auteur du Grand-Noël ; un vieil architecte qui depuis vingt ans ne s'était pas dégrisé ; M. Minxit, médecin des environs, qui consultait les urines ; deux ou trois commerçants notables... par leur gaieté et leur appétit, et quelques chasseurs qui avaient abondamment pourvu la table de gibier.

A la vue de Benjamin, tous les convives poussèrent une acclamation et déclarèrent qu'il fallait se mettre à table.

Pendant les deux premiers services, tout alla bien. Mon oncle était charmant d'esprit ; mais,

au dessert, les têtes s'exaltèrent : tous se mirent à crier à la fois. Bientôt la conversation ne fut plus qu'un cliquetis d'épigrammes, de gros mots, de saillies éclatant ensemble et cherchant à s'étouffer l'une l'autre; tout cela faisant un bruit semblable à celui d'une douzaine de verres qui s'entre-choquent à la fois.

— Messieurs, s'écria l'avocat Page, il faut que je vous régale de mon dernier plaidoyer. Voici l'affaire :

« Deux ânes s'étaient pris de querelle dans un pré. Le maître de l'un, mauvais garnement s'il en est, accourt et bâtonne l'autre âne. Mais ce quadrupède n'était pas endurant; il mord notre homme au petit doigt. Le propriétaire de l'âne qui a mordu est cité par-devant M. le bailli comme responsable des faits et gestes de sa bête.

« J'étais l'avocat du défendeur. Avant d'arriver à la question de fait, dis-je au bailli, je dois vous éclairer sur la moralité de l'âne que je défends et sur celle du plaignant. Notre âne est un quadrupède tout à fait inoffensif; il jouit de l'estime de tous ceux qui le connaissent, et le garde champêtre a pour lui une grande considération. Or, je défie l'homme qui est notre partie adverse d'en dire autant. Notre âne est porteur d'un certificat du maire de sa commune (et ce certificat existait en effet) qui atteste sa moralité et sa

bonne conduite. Si le plaignant peut produire un pareil certificat, nous consentons à lui payer mille écus de dommages-intérêts. »

— Que Saint-Yves te bénisse ! dit mon oncle; il faut que le poëte Millot-Rataut nous chante son grand Noël :

A genoux, chrétiens, à genoux !

Voilà qui est éminemment lyrique. Ce ne peut être que le Saint-Esprit qui lui ait inspiré ce beau vers.

— Fais-en donc autant, toi, s'écria le tailleur qui avait le bourgogne très-irascible.

— Pas si bête ! répondit mon oncle.

— Silence ! interrompit l'avocat Page frappant de toutes ses forces sur la table; je déclare à la cour que je veux achever mon plaidoyer.

— Tout à l'heure, dit mon oncle; tu n'es pas encore assez ivre pour plaider.

— Et moi, je te dis que je plaiderai de suite. Qui es-tu, toi, cinq pieds dix pouces, pour empêcher un avocat de parler?

— Prends garde, Page, fit le notaire Arthus, tu n'es qu'un homme de plume, et tu as affaire à un homme d'épée !

— Messieurs, dit mon grand-père se levant, je me porte garant pour mon beau-frère; il n'a jamais répandu de sang qu'avec sa lancette.

— Oserais-tu bien soutenir cela, Machecourt?

— Et toi, Benjamin, oserais-tu bien soutenir le contraire?

— Alors, tu vas me donner satisfaction à l'instant même de cette insulte; et comme nous n'avons ici qu'une épée, qui est la mienne, je vais garder le fourreau, et tu vas prendre la lame.

Mon grand-père, qui aimait beaucoup son beau-frère, pour ne point le contrarier, accepta la proposition.

Bientôt Benjamin et Machecourt sont en présence.

— Y es-tu, Benjamin?

— Et toi, Machecourt?

De son premier coup d'épée, mon grand-père coupa par le milieu le fourreau de Benjamin comme si c'eût été un salsifis, et lui fit sur le poignet une entaille qui devait le forcer, au moins pendant huit jours, à boire de la main gauche.

— Le maladroit! s'écria Benjamin, il m'a entamé.

— Eh! pourquoi, répondit mon grand-père avec une bonhomie charmante, as-tu une épée qui coupe?

— C'est égal, je veux ma revanche; et j'ai encore assez, pour te faire demander grâce, de la moitié de ce fourreau.

— Non, Benjamin, reprit mon grand-père, c'est à ton tour à prendre l'épée. Si tu me lardes, nous serons manche à manche, et nous ne jouerons plus.

Les convives, dégrisés par cet accident, voulaient revenir en ville.

— Non, messieurs! s'écria Benjamin de sa voix de stentor, que chacun retourne à sa place; j'ai une proposition à vous faire. Machecourt, pour son coup d'essai, s'est conduit de la manière la plus brillante. Je propose de le nommer prévôt d'armes; ce n'est qu'à cette condition que je me déciderai à lui tendre la main gauche, attendu qu'il m'a estropié de la droite.

— Benjamin a raison! s'écrièrent une foule de voix; bravo, Benjamin! il faut recevoir Machecourt prévôt d'armes.

Et chacun de courir à sa place, et Benjamin de demander un second dessert.

Cependant, la nouvelle de cet accident s'était répandue à Clamecy. En passant de bouche en bouche, elle s'était merveilleusement grossie, et, quand elle arriva à ma grand'mère, elle avait pris les proportions gigantesques d'un meurtre commis par son mari sur la personne de son frère.

Ma grand'mère, dans un corps d'une aune de long, portait un caractère plein de fermeté et

d'énergie, elle n'alla point chez ses voisins pousser de grands cris et se faire jeter du vinaigre à la figure. Avec cette présence d'espait que donne la douleur aux âmes fortes, elle vit de suite ce qu'elle avait à faire. Elle fit coucher ses enfants, prit tout l'argent qu'il y avait à la maison et le peu de bijoux qu'elle possédait, afin de fournir à son mari les moyens de sortir du pays s'il y avait lieu ; fit un paquet de linge propre à faire des bandes et de la charpie pour panser le blessé en cas qu'il fût encore vivant ; tira un matelas de son lit, et pria un voisin de la suivre avec, puis, s'enveloppant dans sa cape, elle se dirigea sans chanceler vers la fatale guinguette.

A l'entrée du faubourg, elle rencontra son mari qu'on ramenait en triomphe, couronné de bouchons. Il était appuyé sur le bras droit de Benjamin qui criait à gorge déployée :

« A tous présents faisons connaître que le sieur Machecourt, huissier à verge de Sa Majesté, vient d'être nommé prévôt d'armes en récompense... »

— Chien d'ivrogne ! s'écria ma grand'mère en apercevant Benjamin.

Et, ne pouvant résister à son émotion qui depuis une heure l'étouffait, elle tomba sur le pavé. Il fallut la reporter chez elle sur le matelas qu'elle avait destiné à son frère.

Pour celui-ci, il ne se souvint de sa blessure que le lendemain matin en mettant son habit; mais sa sœur avait une grosse fièvre. Elle fut huit jours dangereusement malade, et durant tout ce temps Benjamin ne quitta pas son chevet. Quand elle fut capable de l'entendre, il lui promit qu'il allait mener dorénavant une vie plus réglée, et qu'il songeait décidément à payer ses dettes et à se marier.

Ma grand'mère fut bientôt rétablie. Elle chargea son mari de se mettre en quête d'une femme pour Benjamin.

A quelque temps de là, par un soir du mois de novembre, mon grand-père arrivait crotté jusqu'à l'échine, mais rayonnant.

— J'ai trouvé au delà de ce que nous espérions, s'écriait l'excellent homme en pressant les mains de son beau-frère; Benjamin, te voilà riche maintenant, tu pourras manger des matelotes tant que tu voudras.

— Mais qu'as-tu donc trouvé? faisaient, chacun de leur côté, ma grand'mère et Benjamin.

— Une fille unique, une riche héritière, la fille du père Minxit, avec lequel nous avons fait la Saint-Yves il y a un mois!

— De ce médecin qui consulte les urines?

— Précisément. Il t'accepte sans restriction; il est charmé de ton esprit; il te croit très-pro-

pre, par ton allure et ta faconde, à le seconder dans son industrie.

— Diable! faisait Benjamin en se grattant la tête, c'est que je ne me soucie pas de consulter les urines.

— Eh! grand niais! une fois que tu seras le gendre du père Minxit, tu l'enverras promener avec ses fioles, et tu amèneras ta femme à Clamecy.

— Oui, mais c'est que mademoiselle Minxit est rousse.

— Elle n'est que blonde, Benjamin, je t'en donne ma parole d'honneur.

— On dirait, tant elle est piolée, qu'on lui a jeté une poignée de son par la figure.

— Je l'ai vue ce soir, je t'assure que ce n'est presque rien.

— Avec cela, elle a cinq pieds trois pouces; je crains véritablement de gâter la race humaine: nous ferons des enfants qui seront grands comme des perches.

— Tout ce que tu dis là, ce sont de mauvaises plaisanteries, faisait ma grand'mère; j'ai rencontré hier ton marchand de draps, il veut absolument être payé, et tu sais bien que ton perruquier ne veut plus t'accommoder.

— Ainsi vous voulez, ma chère sœur, que j'épouse mademoiselle Minxit; mais vous ne

savez pas, vous, ce que cela veut dire, *Minxit*. Et toi, Machecourt, le sais-tu?

— Sans doute, je le sais; cela veut dire le père Minxit.

— As-tu lu Horace, Machecourt?

— Non, Benjamin.

— Eh bien! Horace a dit : *Num minxit patrios cineres*. C'est ce coquin de prétérit défini qui me révolte! Avec cela que ma chère sœur n'est plus malade. M. Minxit, madame Minxit, M. Rathery Benjamin Minxit, le petit Jean Rathery Minxit, le petit Pierre Rathery Minxit, la petite Adèle Rathery Minxit. Eh! mais dans notre famille il y aura de quoi faire tourner un moulin. Puis, à te parler franchement, je ne me soucie guère de me marier. Il y a bien une chanson qui dit :

. . . . . . qu'on est heureux
Dans les liens du mariage;

Mais cette chanson ne sait ce qu'elle chante. Ce ne peut être qu'un célibataire qui en soit l'auteur.

. . . . . . Qu'on est heureux
Dans les liens du mariage!

Cela serait bon, Machecourt, si l'homme était libre de se choisir une compagne; mais les nécessités de la vie sociale nous forcent toujours d'é-

pouser d'une manière ridicule et contraire à nos penchants. L'homme épouse une dot, et la femme une profession. Puis, quand on a fait la noce avec tous ses beaux dimanches, qu'on est rentré dans la solitude de son ménage, on s'aperçoit qu'on ne se convient pas. L'un est avare et l'autre prodigue, la femme est coquette et le mari jaloux, l'un aime à la bise et l'autre à droit vent : on voudrait être à mille lieues l'un de l'autre; mais il faut vivre dans le cercle de fer où on s'est enfermé, et rester ensemble *usque ad vitam æternam*.

— Est-ce qu'il est gris? dit mon grand-père à l'oreille de sa femme.

— Pourquoi? répondit celle-ci.

— C'est qu'il parle avec bon sens.

Cependant on fit entendre raison à mon oncle, et il fut convenu qu'il irait le lendemain dimanche voir mademoiselle Minxit.

III

Comment mon oncle fit la rencontre d'un vieux sergent et d'un caniche, ce qui l'empêcha d'aller chez M. Minxit.

Le lendemain, à huit heures du matin, mon oncle était frais et accommodé ; il n'attendait plus pour partir qu'une paire de souliers que devait lui apporter Cicéron, ce fameux préconiseur dont nous avons déjà parlé, et qui cumulait la profession de cordonnier avec celle de tambour.

Cicéron ne tarda pas à arriver. A cette époque de bonne franquette, c'était la coutume, quand un ouvrier apportait de l'ouvrage dans une maison, qu'on ne le laissât pas sortir sans lui avoir fait boire quelques verres de vin. C'était d'un mauvais genre, j'en conviens ; mais ces procédés bienveillants rapprochaient les conditions ; le pauvre savait gré au riche des concessions qu'il lui faisait, et ne le jalousait point. Aussi a-t-on vu, pendant la révolution, d'admirables dévouements de serviteurs envers leurs maîtres, de fermiers envers leurs seigneurs, d'ouvriers envers leurs patrons, qui, à notre époque de morgue insolente et de ridicule orgueil, ne se reproduiraient certainement plus.

Benjamin pria sa sœur d'aller tirer une bouteille de vin blanc, pour trinquer avec Cicéron. Sa sœur en tire une, puis deux, puis trois et jusqu'à sept.

— Ma chère sœur, je vous en prie, encore une bouteille.

— Mais tu ne sais donc pas, malheureux, que tu en es à la huitième !

— Vous savez bien, chère sœur, que nous ne comptons pas ensemble.

— Mais tu sais bien, toi, que tu as un voyage à faire.

— Encore cette dernière bouteille, et je pars.

— Oui, tu es dans un bel état pour partir, et si on venait te chercher pour visiter un malade?

— Que vous savez peu, ma bonne sœur, apprécier les effets du vin !... On voit bien que vous ne buvez que les eaux limpides du Beuvron. Faut-il partir? mon centre de gravité est toujours à la même place. Faut-il saigner?... Mais à propos, ma sœur, il faut que je vous saigne : Machecourt me l'a recommandé en partant. Vous vous plaigniez ce matin d'un grand mal de tête, une saignée vous fera du bien.

Et Benjamin de tirer sa trousse, et ma grand-mère de s'armer des pincettes.

— Diable ! vous faites un malade bien récalcitrant. Eh bien ! transigeons ; je ne vous sai-

gnerai point, et vous irez nous tirer une huitième bouteille de vin.

— Je ne t'en tirerai pas un verre.

— Ce sera donc moi qui la tirerai, dit Benjamin.

Et prenant la bouteille, il se dirigea vers la cave.

Ma grand'mère, ne voyant rien de mieux à faire pour l'arrêter, se pendit à sa queue; mais Benjamin, sans s'occuper de cet incident, s'en alla à la cave d'un pas aussi ferme que s'il n'eût eu qu'un paquet d'oignons au bout de la queue, et revint avec sa bouteille pleine.

— Eh bien! ma chère sœur, c'était bien la peine d'aller deux à la cave pour une méchante bouteille de vin blanc; mais je dois vous prévenir que, si vous persistiez dans ces mauvaises habitudes, vous me forceriez à faire couper ma queue.

Cependant Benjamin, qui tout à l'heure regardait comme une corvée assommante le voyage de Corvol, s'obstinait maintenant à partir. Ma grand'mère, pour lui en ôter la possibilité, avait enfermé ses souliers dans l'armoire.

— Je vous dis que je partirai!

— Je te dis que tu ne partiras pas!

— Voulez-vous que je vous porte jusque chez M. Minxit au bout de ma queue?

Tel était le dialogue qui avait lieu entre le frère et la sœur, quand mon grand-père arriva. Il

mit fin à la discussion en déclarant que le lendemain il avait besoin à la Chapelle, et qu'il emmènerait Benjamin avec lui.

Mon grand-père était sur pied avant le jour. Quand il eut griffonné son exploit et écrit au bas : « dont le coût est de six francs quatre sous six deniers, » il essuya sa plume sur la manche de sa houppelande, serra précieusement ses lunettes dans leur fourreau, et alla éveiller Benjamin. Celui-ci dormait comme le prince de Condé — si le prince ne faisait semblant de dormir — la veille d'une bataille.

— Allons, eh! Benjamin, debout; il fait grand jour.

— Tu te trompes, répondit Benjamin avec un grognement et se retournant du côté du mur, il fait nuit noire.

— Lève la tête, tu verras la clarté du soleil sur le plancher.

— Je te dis, moi, que c'est la clarté du réverbère.

— Ah çà! est-ce que tu ne voudrais pas partir?

— Non; j'ai rêvé toute la nuit de pain dur et de piquette, et si nous nous mettions en route il pourrait nous arriver malheur.

— Eh bien! je te déclare, moi, que si dans dix minutes tu n'es pas levé, je t'envoie ta chère

sœur ; si au contraire tu es levé, je perce ce quartaut de vin vieux que tu sais bien.

— Tu es sûr que c'est du pouilly, n'est-ce pas? dit Benjamin se mettant sur son séant ; tu m'en donnes ta parole d'honneur ?

— Oui, foi d'huissier.

— Alors va percer ton quartaut ; mais je te préviens que s'il nous arrive malencontre en route, c'est toi qui en répondras à ma chère sœur.

Une heure après, mon oncle et mon grand-père étaient sur le chemin de Moulot. A quelque distance de la ville, ils rencontrèrent deux petits paysans dont l'un portait un lapin sous son bras et l'autre avait deux poules dans son panier. Le premier disait à son compagnon :

— Si tu veux dire à M. Cliquet que mon lapin est un lapin de garenne et que tu me l'as vu prendre au lacet, tu seras mon camarade.

— Je le veux bien, répondit celui-ci, mais à condition que tu diras à madame Deby que mes poules pondent deux fois par jour et qu'elles font des œufs gros comme des œufs de cane.

— Vous êtes deux petits larrons, dit mon grand-père ; je vous ferai tirer l'un de ces jours les oreilles par M. le commissaire de police.

— Et moi, mes amis, dit Benjamin, je vous prie d'accepter chacun cette pièce de douze deniers.

— Voilà de la générosité bien placée, dit mon grand-père haussant les épaules : tu donneras sans doute du plat de ton épée au premier pauvre honnête que tu rencontreras, puisque tu prostitues la monnaie à ces deux vauriens.

— Vauriens pour toi, Machecourt, qui ne vois que la pellicule de chaque chose ; mais pour moi ce sont deux philosophes. Ils viennent d'inventer une machine qui, bien organisée, ferait la fortune de dix honnêtes gens.

— Et quelle est donc la machine, dit mon grand-père d'un air d'incrédulité, que viennent d'inventer ces deux philosophes que je rosserais d'importance, moi, si nous avions le temps de nous arrêter ?

— Cette machine est simple, dit mon oncle. Nous sommes dix amis qui, au lieu de nous réunir pour déjeuner, nous réunissons pour faire fortune.

— Cela vaut au moins la peine de se réunir, interrompit mon grand-père.

— Nous sommes, tous les dix, intelligents, nous avons le verbe haut, nous manions la parole avec la même adresse qu'un escamoteur manie ses muscades. Pour la moralité de la chose, nous sommes tous capables dans notre profession, et les personnes de bonne volonté peuvent dire, sans trop se compromettre, que nous valons mieux que nos confrères.

« Nous formons, en tout bien et tout honneur, une société pour nous préconiser les uns les autres, pour insuffler, pour faire mousser et bullifèrer notre petit mérite.

« Voilà neuf réclames vivantes qui s'insinuent partout, qui vous répètent le lendemain, sous une autre forme, ce qu'elles vous ont dit la veille ; neuf affiches qui parlent, qui arrêtent les passants par le bras ; neuf enseignes qui se promènent par la ville, qui discutent, qui font des dilemmes, des enthymèmes, et se moquent de vous si vous n'êtes point de leur avis.

« Il résulte de là que la réputation des dix amis, qui se traînait péniblement dans l'enceinte de leur petite ville, comme un avocat dans un cercle vicieux, prend tout à coup un essor étourdissant. Hier elle n'avait pas de pieds, aujourd'hui elle a des ailes. Elle se dilate comme un gaz quand on a ouvert le bocal où il était renfermé. Elle s'épand par toute la province. Les clients arrivent à ces gens-là de tous les points du bailliage ; ils arrivent du sud et de l'aquilon, de l'aurore et du couchant, comme dans l'Apocalypse les élus arrivent à la ville de Jérusalem. Au bout de cinq à six ans, Benjamin Rathery est à la tête d'une belle fortune qu'il dépense, avec grand fracas de verres et de bouteilles, en déjeuners et en dîners ; toi, Machecourt, tu n'es

plus porteur de contraintes : je t'achète une charge de bailli. Ta femme est couverte de soie et de dentelles comme une sainte Renne ; ton aîné, qui est déjà enfant de chœur, entre au séminaire ; ton cadet, qui est malingreux et jaune comme un serin des Canaries, étudie la médecine : je lui cède ma réputation et mes vieux clients, et je l'entretiens d'habits rouges. De ton puîné nous faisons un robin. Ta fille aînée épouse un homme de plume. Nous marions la plus jeune à un gros bourgeois, et le lendemain de la noce, nous mettons la machine au grenier.

— Oui, mais ta machine a un petit défaut, elle n'est pas à l'usage des honnêtes gens.

— Pourquoi cela ?

— Parce que l'effet en est immoral.

— Pourrais-tu me prouver cela par *or* et par *donc ?*

— Va te promener avec tes *or* et tes *donc*. Toi qui es un savant, tu raisonnes avec ton esprit ; moi qui suis un pauvre porteur de contraintes, je sens avec ma conscience. Je soutiens que tout homme qui acquiert sa fortune par d'autres moyens que par son travail et ses talents, n'en est pas légitime possesseur.

— Bravo, Machecourt ! s'écria mon oncle ; tu as parfaitement raison. La conscience, c'est la meilleure de toutes les logiques, et le charlata-

nisme, sous quelque forme qu'il se déguise, est toujours une escroquerie. Eh bien ! brisons notre machine, et n'en parlons plus.

Tout en devisant ainsi, ils approchaient du village de Moulot ; ils aperçurent sur le seuil d'une porte de vigne une espèce de soldat encadré profondément entre des ronces, dont les touffes brunes et rouges, meurtries par la gelée, tombaient pêle-mêle comme une chevelure en désordre. Cet homme avait sur la tête un morceau de chapeau à cornes sans cocarde ; sa figure en ruine avait une teinte pierreuse, cette teinte dorée qu'ont les vieux monuments au soleil. Deux grandes moustaches blanches encadraient sa bouche, comme deux parenthèses. Il était couvert d'un vieil uniforme. Sur une des manches s'étendait transversalement un vieux galon effacé. L'autre manche, dépouillée de son insigne, n'offrait plus qu'un rectangle qui se distinguait du reste de l'étoffe par une laine plus neuve et d'une nuance plus foncée. Ses jambes nues, enflées par le froid, étaient rouges comme des betteraves. Il laissait tomber d'une gourde quelques gouttes d'eau-de-vie sur de vieux morceaux de pain noir ; un caniche de la grande espèce était assis devant lui sur son derrière, et suivait tous ses mouvements, pareil à un muet qui écoute avec ses yeux les ordres que lui donne son maître.

Mon oncle eût plutôt passé outre devant un bouchon que devant cet homme. S'arrêtant sur le bord du chemin :

— Camarade, dit-il, voilà un mauvais déjeuner !

— J'en ai fait de plus mauvais encore, mais Fontenoy et moi nous avons bon appétit.

— Qui Fontenoy?

— Mon chien, ce caniche que vous voyez.

— Diable ! voilà un beau nom pour un chien.

— C'est son nom de guerre, poursuivit le sergent ; son nom de famille est Azor.

— Et pourquoi l'appelez-vous Fontenoy?

— Parce qu'à la bataille de Fontenoy il a fait un capitaine anglais prisonnier.

— Eh ! comment donc cela? fit mon oncle tout émerveillé.

— D'une manière simple, en l'arrêtant par une des basques de son habit, jusqu'à ce que je pusse lui mettre la main sur l'épaule ; tel qu'il est, Fontenoy a été mis à l'ordre de l'armée, et a eu l'honneur d'être présenté à Louis XV, qui a daigné me dire : « Sergent Duranton, vous avez là un beau chien ! »

— Voilà un roi bien affable pour les quadrupèdes. Comment se fait-il donc que vous ayez quitté son service?

— Parce qu'on m'a fait un passe-droit, dit le

sergent, l'œil rutilant et la narine gonflée de colère ; il y a dix ans que j'ai ces guenilles d'or sur le bras ; j'ai fait toutes les campagnes de Maurice de Saxe, et j'ai sur le corps plus de cicatrices qu'il n'en faudrait pour faire deux états de services. Ils m'avaient promis l'épaulette ; mais nommer officier le fils d'un tisserand, c'eût été un scandale à faire horripiler toutes les ailes de pigeon du royaume de France et de Navarre. Ils m'ont fait passer sur le corps une espèce de petit chevalier tout frais éclos de sa coquille de page. Ça saura se faire tuer tout de même, car ils sont braves, on ne peut leur refuser cela ; mais ça ne sait pas dire : Tête... droite!

A cette parole de la théorie fortement accentuée par le sergent, le caniche tourna militairement la tête à droite.

— Tout beau! Fontenoy, fit son maître; tu oublies que nous sommes retirés du service.

Et il reprit :

—Je n'ai pu passer cela au roi; dès ce moment, je me suis brouillé avec lui, et je lui ai demandé mon congé, qu'il m'a gracieusement accordé.

— Vous avez bien fait, brave homme, s'écria Benjamin en frappant sur l'épaule du vieux soldat, geste imprudent qui faillit le faire dévorer par le caniche. Si mon approbation peut vous être agréable, je vous la donne sans restriction ; les nobles

n'ont jamais nui à mon avancement, mais cela n'empêche pas que je les haïsse de tout mon cœur.

— C'est une haine platonique, interrompit mon grand-père.

— Dis plutôt une haine philosophique, Machecourt. Que signifient ces hommes supérieurs que fait un roi par lettres patentes, comme il fait un gabeleur et un regrattier? « A dater d'aujourd'hui, vous reconnaîtrez le sieur tel pour un homme supérieur. Signé Louis XVI, et plus bas Choiseul. » Oh! que voilà une supériorité bien établie! Un vilain est fait comte par Henri IV, parce qu'il a servi une bonne oie à cette majesté; un chapon avec l'oie, et il était fait marquis; il n'eût fallu ni plus d'encre ni plus de parchemin pour cela. Maintenant les descendants de ces hommes ont le privilége de nous bâtonner, nous dont les ancêtres n'ont jamais eu l'occasion d'offrir à un roi une aile de volaille!

« Quelle valeur trouves-tu donc aux deux lettres que ces gens-là mettent devant leur nom? ce *de* merveilleux préserve-t-il son titulaire de la colique quand il a trop dîné, ou de l'ivresse quand il a trop bu?

« Qu'est-ce que cette grandeur qui se transmet de père en fils, comme une bougie neuve qu'on allume à une bougie qui s'éteint? Les champi-

gnons qui naissent sur les débris d'un chêne mort sont-ils des chênes?

« Quand j'apprends que le roi a créé une famille noble, il me semble voir un cultivateur planter dans son champ un grand niais de pavot qui infectera vingt sillons de sa graine, et ne rapportera tous les ans que quatre grandes feuilles rouges. Cependant, tant qu'il y aura des rois, il y aura des nobles. Les nobles sont, relativement à eux, les bagatelles de la porte, la parade qui donne aux badauds un avant-goût des magnificences du spectacle. Un roi sans noblesse, ce serait un salon sans antichambre; mais cette friandise de leur amour-propre leur coûtera cher. Il est impossible que vingt millions d'hommes consentent toujours à n'être rien dans l'État, pour que quelques milliers de courtisans soient quelque chose : quiconque a semé des priviléges doit recueillir des révolutions.

— Eh ! me dites-vous, votre oncle Benjamin a dit tout cela?

— Pourquoi pas?

— Tout d'une haleine?

— Sans doute. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant en cela? Mon grand-père avait un broc qui tenait une pinte et demie, et mon oncle le vidait tout d'un trait : il appelait cela faire des tirades.

— Et ses paroles, comment ont-elles été conservées?

— Mon grand-père les a écrites.

— Il avait donc là, en plein champ, tout ce qu'il fallait pour écrire?

— Quelle bêtise! un huissier.

— Et le sergent a-t-il encore quelque chose à dire?

— Certainement. Il faut bien qu'il parle pour que mon oncle lui réponde.

Or donc, le sergent dit :

— Il y a trois mois que je suis en route; je vais de ferme en ferme, et j'y reste tant qu'on veut m'y supporter. Je fais faire l'exercice aux enfants; je raconte nos campagnes aux hommes, et Fontenoy amuse les femmes avec ses gambades. Je ne suis pas pressé d'arriver, car je ne sais pas trop où je vais. Ils me renvoient dans mes foyers, et je n'ai pas de foyer. Il y a longtemps que le four de mon père est défoncé, et j'ai les bras plus creux et plus rouillés que deux vieux canons de fusil. Je crois tout de même que je retournerai dans mon village. Ce n'est pas que j'espère y être mieux qu'en tout autre pays. La terre y est aussi dure qu'ailleurs, et on n'y trouve pas d'eau-de-vie dans les ornières. Mais qu'importe? j'y vais toujours. C'est comme un caprice de malade. Je serai la garnison du pays.

S'ils ne veulent pas nourrir le vieux soldat, il faudra bien au moins qu'ils l'enterrent, et, ajouta-t-il, ils auront bien la charité d'apporter, sur ma fosse, un peu de soupe à Fontenoy, jusqu'à ce qu'il soit mort de chagrin ; car Fontenoy ne me laissera pas en aller tout seul. Quand nous sommes seuls et qu'il me regarde, il me promet cela, ce bon Fontenoy.

— Et voilà le sort qu'ils vous ont fait? répondit Benjamin. En vérité, les rois sont les plus égoïstes de tous les êtres. Si les serpents, dont nos poëtes parlent si mal, avaient une littérature, ils feraient des rois le symbole de l'ingratitude. Ils vous prennent un homme dans la force de la jeunesse, ils lui mettent un fusil entre les mains, un sac sur le dos, ils le marquent à la tête d'une cocarde, puis ils lui disent : « Mon confrère de Prusse a des torts envers moi, tu vas courir sus à tous ses sujets. Je les ai fait prévenir, par mon huissier que j'appelle un héraut, que le 1er avril prochain tu auras l'honneur de te présenter sur la frontière pour les égorger, et qu'ils eussent à se tenir prêts à te bien recevoir. Entre monarques, ce sont des égards qu'on se doit. Tu croiras peut-être au premier aspect que nos ennemis sont des hommes ; mais ce ne sont pas des hommes, je t'en préviens, ce sont des Prussiens ; tu les distingueras de la race humaine à la

couleur de leur uniforme. Tâche de bien faire ton devoir ; car je serai là, assis sur mon trône, qui te regarderai. Si tu remportes la victoire, quand vous reviendrez èn France, on vous amènera sous les fenêtres de mon palais ; je descendrai en grand uniforme, et je vous dirai : « Soldats, « je suis content de vous ! » Si vous êtes cent mille hommes, tu auras pour ta part un cent-millième de ces six paroles. Au cas où tu resterais sur le champ de bataille, ce qui pourrait fort bien arriver, j'enverrai ton extrait mortuaire à ta famille, afin qu'elle puisse te pleurer, et que tes frères puissent hériter de toi. Si tu perds un bras ou une jambe, je te les payerai ce qu'ils valent ; mais si tu as le bonheur ou le malheur, comme tu voudras, d'échapper au boulet, quand tu n'auras plus la force de porter ton sac, je te donnerai ton congé, et tu iras crever où tu voudras, cela ne me regardera plus. »

— Voilà bien l'affaire, dit le sergent.

— C'est très-mal à eux, fit Machecourt dont l'esprit était à Corvol, et qui eût voulu y voir son beau-frère.

— Machecourt, dit Benjamin le regardant de travers, choisis mieux tes expressions ; il n'y a pas ici matière à plaisanterie. Oui, quand je vois ces soldats, qui ont fait de leur sang la gloire de leur pays, obligés, comme ce pauvre vieux Ci-

céron, de passer le reste de leur vie dans une échoppe de savetier, tandis qu'un tas de pantins accaparent tout l'argent de l'impôt, et que des prostituées ont pour s'envelopper négligemment, le matin, des cachemires dont un seul fil vaut tous les vêtements d'une pauvre ménagère, je suis exaspéré contre les rois; si j'étais Dieu, je leur mettrais sur le corps un uniforme de plomb, et je les condamnerais à faire mille ans de service dans la lune, avec toutes leurs iniquités dans leur sac. Les empereurs seraient caporaux.

Après avoir repris haleine et s'être essuyé le front, car il suait, mon digne grand-oncle, d'émotion et de colère, il tira mon grand-père à part et lui dit :

— Si nous faisions déjeuner avec nous chez Manette ce brave homme et ce glorieux caniche?

— Heim! heim! objecta mon grand-père.

— Que diable! répliqua Benjamin, on ne rencontre pas tous les jours un caniche qui a fait un capitaine anglais prisonnier, et tous les jours on donne des fêtes politiques à des gens qui ne valent pas cet honorable quadrupède.

— Mais as-tu de l'argent? dit mon grand-père; moi je n'ai qu'une pièce de trente sous que ta sœur m'a donnée ce matin, parce que, je crois, elle n'est pas bien marquée, et elle m'a bien recommandé de lui en rapporter au moins la moitié.

— Moi, je n'ai pas le sou; mais je suis le médecin de Manette, de même qu'elle est de temps en temps ma cabaretière, et nous nous faisons mutuellement crédit.

— Seulement le médecin de Manette?

— Qu'est-ce que cela te fait?

— Rien; mais je te préviens que je ne veux pas rester plus d'une heure chez Manette.

Mon oncle déclina donc son invitation au sergent. Celui-ci accepta sans cérémonie et se plaça joyeusement entre mon oncle et mon grand-père, ce qui s'appelle, en style de soldat, emboîter le pas.

Un taureau qu'un paysan menait au pré venait à eux. Offusqué sans doute par l'habit rouge de Benjamin, il fondit brusquement sur lui. Mon oncle esquiva ses cornes, et comme il avait des articulations d'acier, il franchit d'un saut, sans faire plus d'effort que s'il eût exécuté un entrechat, un large fossé qui séparait la route des champs. Le taureau, qui tenait sans doute à faire une estafilade à l'habit rouge, voulut opérer comme mon oncle; mais il tomba au milieu du fossé. « C'est bien fait, dit Benjamin, voilà ce que c'est que de chercher querelle à ceux qui ne songent pas à toi! » Mais le quadrupède, obstiné comme un Russe qui monte à l'assaut, ne se rebuta pas pour ce mauvais succès; enfonçant ses sabots dans la terre à moitié dégelée, il cher-

chait à grimper le talus. Mon oncle, voyant cela, tira son épée, et tandis qu'il lardait de son mieux le mufle de l'ennemi, il appelait le paysan, et s'écriait :

—Bonhomme, arrêtez votre bête, sinon je vous préviens que je lui passe mon épée au travers du corps !

Mais, tout en parlant ainsi, il laissa tomber son épée dans le fossé.

— Ote ton habit, et jette-le-lui bien vite ! s'écria Machecourt.

— Sauvez-vous dans les vignes, disait le paysan.

— Gzzi ! gzzi ! Fontenoy, fit le sergent.

Le caniche se jeta sur le taureau, et comme il savait son monde, il le mordit au jarret. La colère de l'animal se tourna alors contre le chien ; mais, tandis qu'il faisait rage de ses cornes, le paysan arriva, et parvint à passer un nœud coulant autour des jambes de derrière du taureau. Cette habile manœuvre eut un plein succès et mit fin aux hostilités.

Benjamin redescendit sur la route ; il croyait que Machecourt allait se moquer de lui ; mais celui-ci était pâle comme un linge et tremblait sur ses jambes.

— Allons, Machecourt, remets-toi, dit mon oncle, ou bien il faudra que je te saigne ; et toi, mon brave Fontenoy, tu as fait aujourd'hui une aussi jolie fable que celle de la Fontaine intitulée

la Colombe et la Fourmi. Qui diable m'aurait dit que j'aurais jamais de l'obligation à un caniche?

Moulot est caché entre une touffe de saules et de peupliers sur la rive gauche du ruisseau du Beuvron, au pied d'une grosse colline, dans laquelle mord la route de la Chapelle. Quelques maisons du village étaient déjà remontées sur le bord du chemin, blanches et endimanchées comme des paysannes qui vont dans un lieu fréquenté par le beau monde; de ce nombre était le cabaret de Manette. A l'aspect du bouchon qui pendait, couvert de givre, à la lucarne du grenier, Benjamin se mit à chanter de sa voix de stentor :

Amis, il faut faire une pause.
J'aperçois l'ombre d'un bouchon.

A cette voix qu'elle connaissait bien, Manette accourut toute rouge sur le seuil de sa porte.

Manette était une paysanne vraiment fort jolie, potelée, mafflue, toute blanche, mais peut-être un peu trop rose; vous eussiez dit de ses joues une flaque de lait sur laquelle on eût fait tomber quelques gouttes de vin.

— Messieurs, dit Benjamin, permettez-moi avant tout d'embrasser notre jolie cabaretière comme arrhes du bon déjeuner qu'elle va nous préparer de suite.

— Oui-da! M. Rathery, fit Manette se reje-

tant en arrière, vous n'êtes pas fait pour les paysannes, vous; allez donc embrasser mademoiselle Minxit.

— Il paraît, pensa mon oncle, que le bruit de mon mariage est déjà répandu dans le pays. Ce ne peut être que M. Minxit qui en ait parlé; donc il tient à m'avoir pour gendre; donc, s'il ne reçoit pas aujourd'hui ma visite, ce ne serait pas une raison pour que la négociation fût rompue. Manette, ajouta-t-il, il ne s'agit pas ici de mademoiselle Minxit; avez-vous du poisson?

— Du poisson, fit Manette, il y en a dans le vivier de M. Minxit.

— Je vous le répète, Manette, dit Benjamin, avez-vous du poisson? Faites attention à ce que vous allez me répondre.

— Eh bien! dit Manette, mon mari est allé à la pêche, et il reviendra bientôt.

— Bientôt n'est pas notre affaire; mettez-nous sur le gril autant de tranches de jambon qu'il y en pourra tenir, et faites-nous une omelette de tous les œufs qui sont dans votre poulailler.

Le déjeuner fut bientôt prêt; pendant que l'omelette allait, venait et sautait dans la poêle, le jambon grillait. Or, l'omelette fut presque aussitôt expédiée que servie.

On en vint au jambon; mon grand-père mangeait par devoir, parce qu'il faut que l'homme

mange pour se faire du sang, et qu'il ait du sang pour faire des commandements ; Benjamin mangeait pour s'amuser ; mais le sergent mangeait comme un homme qui ne s'est mis à table que pour cela, et il ne sonnait mot.

A table, Benjamin était un grand homme ; mais son noble estomac n'était pas exempt de jalousie, passion basse qui ternit les plus brillantes qualités.

Il regardait faire le sergent de l'air de dépit d'un homme surpassé, comme César eût regardé, du haut du Capitole, Bonaparte gagnant la bataille de Marengo. Après avoir contemplé quelque temps son homme en silence, il jugea à propos de lui adresser ces paroles :

— Boire et manger sont deux êtres qui se ressemblent : au premier aspect, vous les prendriez pour deux cousins germains. Mais boire est autant au-dessus de manger que l'aigle qui s'abat sur la pointe des rochers est au-dessus du corbeau qui perche sur la cime des arbres. Manger est un besoin de l'estomac ; boire est un besoin de l'âme. Manger n'est qu'un vulgaire artisan, tandis que boire est un artiste. Boire inspire de riantes idées aux poëtes, de nobles pensées aux philosophes, des sons mélodieux aux musiciens ; manger ne leur donne que des indigestions. Or, je me flatte, sergent, que je boirais bien autant que vous, je

crois même que je boirais mieux ; mais pour manger, je ne suis auprès de vous qu'une mazette. Vous tiendriez tête à Arthus en personne : je crois même que, sur un dindon, vous seriez dans le cas de lui rendre une aile.

— C'est, répondit le sergent, que je mange pour hier, aujourd'hui et demain.

— Permettez-moi donc de vous servir, pour après-demain, cette dernière tranche de jambon.

— Grand merci, dit le sergent, il y a une fin à tout.

— Eh bien ! le Créateur, qui a fait les soldats pour passer subitement de l'extrême abondance à l'extrême disette, leur a donné, comme au chameau, deux estomacs ; leur second estomac, c'est leur sac. Mettez donc dans votre sac ce jambon dont Machecourt ni moi ne voulons plus.

— Non, dit le soldat, je n'ai pas besoin de faire de magasins, moi : les vivres viennent toujours assez ; permettez-moi d'offrir ce jambon à Fontenoy ; nous sommes dans l'habitude de tout partager ensemble, les jours de noce comme les jours de jeûne.

En ce moment, le mari de Manette entra avec un grosse anguille dans son sac.

— Machecourt, dit Benjamin, il est midi, voilà l'heure de dîner, si nous dînions avec cette anguille ?

— C'est l'heure de partir, dit Machecourt, et nous dînerons chez M. Minxit.

— Et vous, sergent, si nous mangions cette anguille?

— Moi, dit le sergent, je ne suis pas pressé d'arriver; comme je ne vais pas plus là qu'ailleurs, tous les soirs je suis rendu à mon gîte.

— Très-bien parlé! et le respectable caniche, quelle est son opinion à cet égard?

Le caniche regarda Benjamin, et remua deux ou trois fois la queue.

— Bien! qui ne dit mot consent: ainsi, Machecourt, nous voilà trois contre toi, il faut que tu te rendes à l'opinion de la majorité. La majorité, vois-tu, mon ami, c'est plus fort que tout le monde, cela. Mets dix philosophes d'un côté et onze imbéciles de l'autre, les imbéciles l'emporteront.

— L'anguille est en effet fort belle, dit mon grand-père, et si Manette a un peu de lard frais, elle en fera une excellente matelote. Mais, diable! et mon exploit! il faut bien que le service du roi se fasse.

— Fais bien attention à ceci, dit Benjamin, il faudra indubitablement que quelqu'un me prête son bras pour me reconduire à Clamecy; si tu t'affranchissais de ce pieux devoir, je ne te tiendrais plus pour mon beau-frère.

Or, comme Machecourt tenait beaucoup à être le beau-frère de Benjamin, il resta.

L'anguille étant prête, on se remit à table. La matelote de Manette était un chef-d'œuvre; le sergent ne se lassait pas de l'admirer. Mais les chefs-d'œuvre de cuisinier sont œuvres éphémères; on leur donne à peine le temps de refroidir. Il n'y a qu'une chose dans les arts qu'on puisse comparer aux produits culinaires : ce sont les produits du journalisme; et encore, un ragoût peut se réchauffer, une terrine de foies gras peut exister un mois entier, un jambon peut revoir autour de lui ses admirateurs; mais un article de journal n'a pas de lendemain. On n'en est pas à la fin qu'on a oublié le commencement; et, quand on l'a parcouru, on le jette sur son bureau, comme on jette sa serviette sur la table quand on a dîné.

Cependant l'aiguille du coucou allait toujours pendant que mon oncle philosophait. Benjamin ne s'aperçut qu'il faisait nuit que quand Manette vint apporter une chandelle allumée sur la table. Alors, sans attendre les observations de Machecourt, qui du reste était peu capable de faire observer quelque chose, il déclara que c'en était assez comme cela pour un jour, et qu'il fallait retourner à Clamecy.

Le sergent et mon grand-père sortirent les pre-

miers. Manette arrêta mon oncle sur le seuil de la porte.

— M. Rathery, lui dit-elle, voilà.

— Qu'est-ce que ce griffonnage? dit mon oncle. « Le 10 août, trois bouteilles de vin et un fromage à la crème; le 1er septembre, avec M. Page, neuf bouteilles et un plat de poisson. » Dieu me pardonne, je crois que c'est un mémoire!

— Sans doute, dit Manette; je vois bien qu'il est temps de régler nos comptes, et j'espère que vous m'enverrez le vôtre ces jours-ci.

— Moi, Manette, je n'ai pas de compte à vous faire. Belle corvée, ma foi, que de toucher le bras blanc et potelé d'une jolie femme comme vous l'êtes!

— Vous dites cela pour vous moquer de moi, M. Rathery, fit Manette tressaillant d'aise.

— Je le dis parce que c'est vrai, parce que je le pense, répondit mon oncle. Pour ton mémoire, ma pauvre Manette, il arrive dans un moment fatal : je suis obligé de te déclarer que je n'ai pas un petit écu à l'heure qu'il est; mais, tiens, voilà ma montre, tu la garderas jusqu'à ce que je t'aie remboursée. Ça se trouve on ne peut mieux, elle ne va plus depuis hier.

Manette se mit à pleurer et déchira le mémoire. Mon oncle l'embrassa sur la joue, sur le front, sur les yeux, partout où il put la rencontrer.

— Benjamin, lui dit Manette se penchant vers son oreille, si vous avez besoin d'argent, dites-le-moi.

— Non ! non ! Manette, répondit vivement mon oncle, je n'ai pas besoin de ton argent. Diable ! ceci deviendrait grave. Te faire payer le bonheur que tu me donnes ! mais ce serait une indignité. Et il embrassa Manette comme la première fois.

— Ouais ! ne vous gênez pas, M. Rathery, fit Jean-Pierre qui entrait.

— Tiens ! tu étais là, toi, Jean-Pierre ? Est-ce que tu serais jaloux, par hasard? Je te préviens que j'ai une aversion profonde pour les jaloux.

— Mais il me semble que j'en ai bien le droit, d'être jaloux.

— Imbécile ! tu prends toujours les choses à l'envers. Ces messieurs m'ont chargé de témoigner à ta femme leur satisfaction pour l'excellente matelote qu'elle nous a faite, et je m'acquittais de la commission.

— Vous aviez un bon moyen, ce me semble, de témoigner votre satisfaction à Manette, c'était de la payer, entendez-vous ?

— D'abord, Jean-Pierre, nous n'avons pas affaire à toi : c'est Manette qui est ici la cabaretière ; quant à te payer, sois tranquille, c'est moi qui me charge de l'écot : tu sais qu'il n'y a rien à perdre avec moi ; et d'ailleurs si tu as peur

d'attendre trop longtemps, je vais te passer de suite mon épée au travers du corps. Cela te convient-il, Jean-Pierre?

Et en disant cela il sortit.

Benjamin jusqu'alors n'avait été que surexcité, il renfermait tous les éléments de l'ivresse sans être encore ivre. Mais en sortant du cabaret de Manette, le froid le saisit au cerveau et aux jambes.

— Holà! eh! Machecourt, où es-tu?

— Me voici qui te tiens par le revers de ton habit.

— Tu me tiens, c'est bien, ça me fait honneur; c'est une flatterie que tu m'adresses. Tu veux me dire que je suis en état de soutenir mon hypostase et la tienne. Dans un autre temps, oui; mais maintenant je suis faible comme le vulgaire des hommes quand il a dîné trop longtemps. Je t'ai retenu ton bras; je te somme de venir me l'offrir.

— Dans un autre temps, oui, dit Machecourt; mais il y a une difficulté, c'est que je ne puis marcher moi-même.

— Alors, tu as forfait à l'honneur, tu as manqué au plus sacré des devoirs; je t'avais retenu ton bras, tu devais te ménager pour nous deux; mais je te pardonne ta faiblesse. *Homo sum...* c'est-à-dire, je te la pardonne à une condition: c'est que tu vas m'aller chercher de suite le

garde champêtre et deux paysans portant des flambeaux pour me reconduire à Clamecy. Tu prendras un bras de l'officier rural et moi l'autre.

— Mais il est manchot, l'officier rural, dit mon grand-père.

— Alors, le bras valide m'appartient; tout ce que je puis faire pour toi, c'est de te permettre de te tenir à ma queue, et tu prendras garde de défaire le ruban. Si cela t'arrange mieux, monte sur le dos du caniche.

— Messieurs, dit le sergent, pourquoi chercher si loin ce qui est tout près de vous? moi j'ai deux bons bras que le boulet a heureusement épargnés, je les mets à votre disposition.

— Vous êtes un brave homme, sergent, dit mon oncle prenant le bras droit du vieux soldat.

— Un excellent homme, dit mon grand-père prenant le bras gauche.

— Je me charge de votre avenir, sergent.

— Et moi aussi, sergent, je m'en charge, quoique, à vrai dire, toute charge dans ce moment-ci...

— Je vous apprendrai à arracher les dents, sergent.

— Et moi, sergent, j'enseignerai à votre caniche à être garnisaire.

— Dans trois mois, vous serez dans le cas de courir les foires.

— Dans trois mois, votre caniche, s'il se conduit bien, pourra gagner trente sous par jour.

— En attendant, j'offre un gîte au sergent à la maison. Tu ne me désapprouveras pas, n'est-ce pas, Machecourt?

— Pas précisément, mais j'ai grand'peur que ta chère sœur ne te désavoue.

— Ah çà, messieurs, dit le sergent, entendons-nous, ne m'exposez pas à recevoir un affront; car, je vous en préviens, il faudrait que l'un ou l'autre m'en fît compte.

— Soyez tranquille, sergent, dit mon oncle; et, si le cas échéait, ce serait à moi que vous vous adresseriez; car, pour Machecourt, il ne sait se battre que quand son adversaire lui cède la lame de son épée et garde le fourreau.

Tout en philosophant ainsi, ils arrivèrent à la porte de la maison. Mon grand'père ne se souciait pas d'entrer le premier, et mon oncle ne voulait entrer que le second. Pour arranger la chose, ils entrèrent tous deux ensemble, s'entre-choquant comme deux gourdes qu'on porte au bout d'un bâton. Le sergent et le caniche, dont l'intrusion fit gronder la chatte comme une tigresse royale, tenaient l'arrière-garde.

— Ma chère sœur, dit Benjamin, j'ai l'honneur de vous présenter un élève en chirurgie et un...

— Benjamin s'apprête à te dire des bêtises, interrompit mon grand-père : ne l'écoute pas. Monsieur est un soldat qu'on nous envoie en logement, et que nous avons rencontré à la porte.

Ma grand'mère était bonne femme, mais un peu harpie; elle croyait que de crier bien fort ça la grandissait. Elle avait la meilleure envie du monde de se mettre en colère, et elle en avait d'autant plus envie qu'elle en avait le droit. Mais elle se piquait de savoir-vivre, attendu qu'elle descendait d'un robin; la présence d'un étranger la contint.

Elle offrit à souper au sergent. Celui-ci ayant refusé, et pour cause, elle le fit conduire par un de ses enfants au cabaret voisin, avec recommandation de lui donner à déjeuner le lendemain avant qu'il se remît en route.

Mon grand'père pliait toujours comme un jonc, le brave homme, l'homme paisible qu'il était, quand s'élevait une bourrasque conjugale. Ce qui peut, jusqu'à un certain point, excuser en lui cette faiblesse, c'est qu'il avait toujours tort.

Il avait bien vu l'orage s'amasser sur le front plissé de sa femme; aussi le sergent était encore sur le seuil de la porte, que déjà il avait gagné son lit où il s'introduisit de son mieux. Pour

Benjamin, il était incapable d'une telle lâcheté. Un sermon en cinq points, comme une partie d'écarté, ne l'eût pas fait coucher une minute avant son heure. Il voulait bien que sa sœur le grondât, mais il ne consentait pas à la craindre. Il attendait la tempête qui allait éclater avec l'indifférence d'un écueil, les deux mains dans ses poches, le dos appuyé contre le manteau de la cheminée et chantonnant entre ses lèvres :

Malbrough s'en va-t-en guerre
Mironton, mironton, mirontaine!
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Savoir s'il reviendra.

Ma grand'mère eut à peine éconduit le sergent, qu'impatiente d'en venir aux mains, elle vint se placer en face de Benjamin.

— Eh bien! Benjamin, es-tu content de ta journée? te trouves-tu bien comme cela? faut-il que je t'aille tirer une bouteille de vin blanc?

— Merci, chère sœur. Comme vous le dites très-élégamment, ma journée est finie.

— Belle journée en effet; il en faudrait beaucoup comme celle-là pour payer tes dettes. Te reste-t-il au moins assez de raison pour me dire comment vous a reçus M. Minxit?

— *Mironton, mironton, mirontaine,* chère sœur, fit Benjamin.

— Ah! *mironton, mironton, mirontaine,* s'écria ma grand'mère, attends! je vais t'en donner, moi, du *mironton, mirontaine.*

Et elle s'empara des pincettes. Mon oncle recula de trois pas et tira son épée.

— Chère sœur, dit-il en se mettant en garde, je vous rends responsable de tout le sang qui va être répandu ici.

Mais ma grand'mère, quoiqu'elle descendît d'un robin, n'avait pas peur d'une épée; elle porta à son frère un coup de pincettes qui l'atteignit au pouce et lui fit lâcher sa lame. Benjamin tournait autour de la chambre, serrant son pouce blessé de sa main gauche. Pour mon grand-père, quoiqu'il fût bon entre les meilleurs, il étouffait de rire sous ses draps. Il ne put s'empêcher de dire à mon oncle :

— Eh bien! comment trouves-tu cette botte-là? Cette fois tu avais bien le fourreau et la lame : tu ne peux pas dire que les armes n'étaient pas égales.

— Hélas ! non, Machecourt, elles ne l'étaient pas, il aurait fallu pour cela que j'eusse la pelle. C'est égal, ta femme, car je ne puis plus dire ma chère sœur, mérite de porter, au lieu d'une quenouille, une paire de pincettes au côté. Avec une paire de pincettes elle gagnerait des batailles. Je suis vaincu, j'en conviens, et je dois subir la loi

du vainqueur. Eh bien ! non, nous ne sommes pas allés jusqu'à Corvol ; nous nous sommes arrêtés chez Manette.

— Toujours chez Manette, une femme mariée! Tu n'as pas honte, Benjamin, d'une telle conduite?

— Honte! et pourquoi, chère sœur? Du moment qu'une cabaretière est mariée, est-ce qu'on ne peut plus déjeuner chez elle? Ce n'est pas là ma manière de voir, moi : pour un vrai philosophe, un bouchon n'a pas de sexe, n'est-ce pas, Machecourt?

— Que je la rencontre au marché, ta Manette, je la traiterai, la péronnelle qu'elle est, comme elle le mérite!

— Chère sœur, quand vous rencontrerez Manette au marché, achetez-lui des fromages à la crème tant que vous voudrez; mais si vous l'insultez...

— Eh bien! si je l'insultais, que me ferais-tu?

— Je vous quitterais, je passerais aux îles, et j'emmènerais Machecourt, je vous en préviens.

Ma grand'mère comprit que tous ses emportements n'aboutiraient à rien, et elle prit de suite son parti.

— Tu vas faire comme cet ivrogne qui est dans son lit, dit-elle; tu as aussi besoin que lui de te coucher. Mais demain, c'est moi qui te con-

duirai chez M. Minxit, et nous verrons si tu l'arrêteras en route.

— *Mironton, mironton, mirontaine,* faisait Benjamin en allant se coucher.

L'idée de la démarche qu'il devait faire le lendemain agitait le sommeil ordinairement si paisible, si compacte et si dense de mon oncle ; il rêvait tout haut, et voici ce qu'il disait :

— Vous dites, sergent, que vous avez dîné comme un roi. Ce n'est pas cela le mot, c'est une litote que vous faites. Vous avez dîné mieux qu'un empereur. Les rois et les empereurs, malgré toute leur puissance, ne peuvent faire un extra, et vous en avez fait un. Voyez-vous, sergent, tout est relâtif. Cette matelote ne vaut certainement pas un perdreau truffé. Cependant elle a chatouillé plus agréablement vos houppes nerveuses qu'un perdreau truffé ne chatouillerait celles du roi : pourquoi cela ? parce que le palais de Sa Majesté est blasé sur les truffes, tandis que le vôtre n'a pas l'habitude des matelotes.

« Tout mal ici-bas se compense par un bien, et tout bien qui s'étale est atténué par un mal qu'on ne voit pas. Dieu a mille moyens de faire des compensations ; s'il a donné à l'un de bons dîners, à l'autre il donne un peú plus d'appétit, et cela rétablit l'équilibre. Au riche il a donné la crainte de perdre, le souci de conserver, et au gueux

l'insouciance. En nous envoyant dans ce lieu d'exil il nous a fait à tous un bagage à peu près égal de misère et de bien-être; s'il en était autrement, il ne serait pas juste, car tous les hommes sont ses enfants. »

A ces mots, mon oncle se réveilla.

IV

Comment mon oncle fut pris pour le Juif-Errant, et ce qu'il en avint.

Cependant ma grand'mère avait mis sa robe de soie gorge-pigeon, qu'elle ne tirait de son armoire que le jour des quatre fêtes solennelles de l'année; elle avait attaché sur son bonnet rond, en guise de bandeau, le plus beau de ses rubans, un ruban rouge-cerise qui était large comme la main et au delà; elle avait apprêté son mantelet de taffetas noir bordé d'une dentelle de même couleur, et elle avait tiré de son étui son manchon neuf de poil de loup-cervier, cadeau que Benjamin lui avait fait le jour de sa fête et qu'il devait encore au fournisseur. Quand elle fut ainsi attifée, elle ordonna à un de ses enfants d'aller querir l'âne de M. Durand, un beau bourriquet

qui, à la dernière foire de Billy, avait coûté trois pistoles et se louait trente-six deniers de plus que le vulgaire des ânes.

Puis elle appela Benjamin. Quand celui-ci descendit, l'âne de M. Durand, ayant aux flancs ses deux paniers au milieu desquels s'enflait un gros oreiller bien blanc, était attaché devant la porte et mangeait sa provende de son qu'on lui avait servie dans une corbeille sur une chaise.

Benjamin s'inquiéta d'abord si Machecourt était là, pour boire un verre de vin blanc avec lui. Sa sœur lui ayant dit qu'il était sorti :

— J'espère au moins, ajouta-t-il, ma bonne sœur, que vous me ferez l'amitié de prendre un petit verre de ratafia avec moi.

Car l'estomac de mon oncle savait se mettre à la portée de tous les estomacs.

Ma grand'mère n'avait aucune répugnance pour le ratafia, au contraire ; elle agréa la proposition de Benjamin et lui permit d'aller querir la carafe. Enfin, après avoir bien recommandé à mon père, qui était l'aîné, de ne pas battre ses frères, à Prémoins, qui était indisposé, de demander quand il aurait certains besoins, et avoir donné sa tâche de tricot à la Surgie, elle monta sur son bourriquet.

Vive la terre et le soleil ! les voisines s'étaient mises sur leur porte pour la voir partir ; car, à

cette époque, voir une femme de la classe moyenne parée un autre jour que le dimanche, c'était un événement dont chacun des regardants cherchait à pénétrer les causes, et sur lequel il établissait un système.

Benjamin, bien rasé et surabondamment poudré, rouge d'ailleurs comme un pavot qui s'étale au soleil du matin après une nuit d'orage, allait derrière, lâchant de temps en temps par un *ut* de poitrine un vigoureux *ahi*, et piquant le bourriquet de la pointe de sa rapière.

L'âne de M. Durand, poussé l'épée dans les reins par mon oncle, allait très-bien, il allait trop bien même au gré de ma grand'mère, qui montait et descendait sur son oreiller comme un volant sur une raquette. Mais, à quelque distance de l'endroit où le chemin de Moulot se sépare de la route de la Chapelle pour se rendre à son humble destination, elle s'aperçut que l'allure de son âne s'assoupissait comme un jet de métal ardent qui s'épaissit et devient plus lent à mesure qu'il s'éloigne du fourneau; son grelot, qui jusque-là avait jeté un *drelin dindin* si fier, si énergiquement accentué, ne poussait plus que des soupirs entrecoupés, pareils à une voix qui agonise. Ma grand'mère retourna la tête pour en référer à Benjamin; mais celui-ci avait disparu, fondu comme une boule de cire, escamoté, perdu

comme un moucheron dans l'espace; personne ne pouvait lui en donner des nouvelles. Vous devez vous faire une idée du dépit que fit éprouver à ma grand'mère la disparition subite de Benjamin ! Elle se dit qu'il ne méritait pas la peine qu'on prenait pour son bonheur ; que son insouciance était incurable ; que toujours il y croupirait ; que c'était un marais aux eaux duquel on ne pouvait donner un cours. Elle eut un moment envie de l'abandonner à sa destinée, et même de ne plus lui plisser ses chemises ; mais son caractère de reine l'emporta : elle avait commencé, il fallait qu'elle finît. Elle jura de retrouver Benjamin, et de le conduire chez M. Minxit, dût-elle l'attacher à la queue de son âne. C'est par cette fermeté de résolution qu'on mène à leur fin les grandes entreprises.

Un petit paysan, qui gardait ses moutons à l'embranchement des deux chemins, lui dit que l'homme rouge qu'elle avait perdu était descendu, il y avait à peu près un quart d'heure, vers le village. Ma grand'mère poussa son âne dans cette direction, et tel était l'ascendant que lui donnait son indignation sur ce quadrupède, qu'il se mit à trotter de lui-même par pure déférence pour le cavalier, et comme s'il eût voulu rendre hommage à son grand caractère.

Le village de Moulot avait un air de mouve-

ment tout à fait inusité; les Moulotats, ordinairement si rassis et au cerveau desquels il n'y a jamais plus de fermentation que dans un fromage à la crème, semblaient tous avoir le transport. Les paysans descendaient en toute hâte des coteaux voisins; les femmes et les enfants couraient en s'appelant les uns les autres; tous les rouets étaient délaissés et toutes les quenouilles chômaient. Ma grand'mère s'informa de la cause de ce mouvement; on lui dit que c'était le Juif-Errant qui venait d'arriver à Moulot et qui déjeunait sur la place. Elle comprit aussitôt que ce prétendu Juif-Errant n'était autre que Benjamin, et, en effet, elle ne tarda pas à l'apercevoir du haut de son âne au milieu d'un cercle de badauds.

Au-dessus de ce ruban mouvant de têtes noires et blanches, le pignon de son tricorne s'élevait avec une grande majesté, comme la flèche ardoisée d'une église au milieu des toits moussus d'un village. On lui avait dressé sur la place même une petite table où il s'était fait servir une demi-bouteille et un petit pain, et devant laquelle il allait et venait avec la gravité d'un grand sacrificateur, tantôt avalant une gorgée de vin blanc, tantôt rompant un morceau de son petit pain.

Ma grand'mère poussa son âne au milieu de la foule et se trouva bientôt au premier rang.

V

Mon oncle fait un miracle.

— Je voudrais bien savoir, disait une jeune Moulotate avec sa plus belle révérence, la révérence qu'elle faisait au bailli quand, allant lui porter de la crème, elle le rencontrait sur son passage, si ce que dit la vieille Goton est la pure vérité : elle prétend que vous faites des miracles.

— Sans doute, répondit mon oncle, quand il ne sont pas trop difficiles.

— En ce cas, pourriez-vous guérir par miracle mon père qui est malade, depuis ce matin, d'une maladie que personne ne connaît?

— Pourquoi pas? dit mon oncle. Mais, avant tout, la belle enfant, il faut que vous me permettiez de vous embrasser; sans cela le miracle ne vaudrait rien.

Et il embrassa, en effet, la jeune Moulotate sur les deux joues, le damné pécheur qu'il était.

— Tiens! s'exclama derrière lui une voix qu'il reconnut bien, est-ce que le Juif-Errant embrasse les femmes?

Il se retourna et aperçut Manette.

— Sans doute, ma belle dame ; Dieu m'a permis d'en embrasser trois par an : voilà la seconde que j'embrasse cette année, et si vous le voulez, vous serez la troisième.

L'idée de faire un miracle enflammait l'ambition de Benjamin. Se faire passer pour le Juif-Errant, même à Moulot, c'était beaucoup, c'était immense, c'était de quoi rendre jaloux tous les beaux esprits de Clamecy. Il prenait de suite rang parmi les mystificateurs illustres, et l'avocat Page n'oserait plus lui parler si souvent de son lièvre changé en lapin. Qui oserait se comparer, pour l'audace et les ressources de l'imagination, à Benjamin Rathery, quand il aurait fait un miracle ? Eh ! qui sait ? peut-être la génération future prendrait-elle la chose au sérieux. S'il allait être canonisé ! si l'on faisait de sa personne un gros saint de bois rouge ! si on lui donnait un office, une niche, une place dans l'almanach, un *Ora pro nobis* dans les litanies ! s'il devenait le patron d'une bonne paroisse ! si tous les ans on lui souhaitait sa fête avec de l'encens, qu'on le couronnât de fleurs, qu'on le décorât de rubans, qu'on lui mît un raisin mûr entre les mains ! si on enchâssait son habit rouge dans un reliquaire ! s'il avait un marguillier pour le débarbouiller toutes les semaines ! s'il guérissait de la peste ou de la rage ! Mais le tout était de le mener à bien, ce miracle.

Encore, s'il en avait vu faire quelques-uns ! Mais comment s'y prendrait-il? Et s'il échouait, il serait honni, bafoué, vilipendé, peut-être battu ; il perdrait toute la gloire de la mystification qu'il avait si bien commencée... Ah ! bast ! dit mon oncle en se versant un grand verre de vin pour s'inspirer, la Providence y pourvoira : *Audaces fortuna juvat;* et, d'ailleurs, tout miracle demandé, c'est un miracle à moitié fait.

Il suivit donc la jeune paysanne, traînant à sa suite, comme une comète, une longue queue de Moulotats ; étant entré dans la maison, il vit sur son grabat un paysan qui avait la bouche de travers, et semblait vouloir manger son oreille ; il demanda comment cet accident lui était survenu, si ce n'était pas à la suite d'un bâillement ou d'un éclat de rire.

— Ça lui est arrivé ce matin en déjeunant, répondit sa femme, comme il voulait casser une noix entre ses dents.

— Très-bien, dit mon oncle dont la figure s'illumina, et avez-vous appelé quelqu'un?

— Nous avons envoyé chercher M. Arnout, qui a déclaré que c'était une attaque de paralysie.

— On ne peut mieux. Je vois que le docteur Arnout connaît la paralysie comme s'il l'avait inventée ; et que vous a-t-il ordonné?

— Cette drogue qui est là dans cette fiole.

Mon oncle, ayant examiné la drogue, reconnut que c'était de l'émétique, et jeta la fiole par la rue. Son assurance produisit un excellent effet.

— Je vois bien, M. le Juif, dit la bonne femme, que vous êtes capable de faire le miracle que nous demandons.

— Des miracles comme celui-là, répondit Benjamin, j'en ferais cent par jour si j'en étais fourni.

Il se fit apporter une cuiller de fer, et en enveloppa l'extrémité de plusieurs bandes de linge fin ; il introduisit cet instrument improvisé dans la bouche du patient, souleva la mâchoire supérieure qui avait enjambé sur la mâchoire inférieure, et la remit en son lieu et place ; car ce Moulotat n'avait pour toute maladie que la mâchoire détraquée, ce que mon oncle, avec son coup d'œil gris qui s'enfonçait comme un clou dans chaque chose, avait reconnu de suite. Le paralysé du matin déclara qu'il était complétement guéri, et il se mit à manger comme un forcené, d'une soupe aux choux préparée pour le dîner de la famille.

Le bruit se répandit dans la foule, avec la rapidité de l'éclair, que le père Pintot mangeait la soupe aux choux. Les malades et tous ceux dont la nature avait un tant soit peu altéré les formes

imploraient la protection de mon oncle. La mère Pintot, toute fière de ce que le miracle avait eu lieu dans sa famille, présenta à mon oncle, pour l'aplanir, un de ses cousins qui avait l'épaule gauche comme un jambon; mais mon oncle, qui ne voulait plus compromettre sa réputation, lui répondit que tout ce qu'il pouvait c'était de faire passer la bosse de l'épaule gauche dans l'épaule droite; que, du reste, c'était un miracle fort douloureux, et que sur dix bossus de l'espèce commune, il s'en trouvait à peine deux qui eussent la force de le supporter. Alors il déclara aux habitants de Moulot qu'il était désolé de ne pouvoir rester plus longtemps avec eux, et il alla rejoindre sa sœur qui se chauffait les pieds dans le cabaret de la place et avait eu le temps de faire manger un picotin à sa bourrique.

Mon oncle et ma grand'mère eurent la plus grande peine du monde à se débarrasser de la foule, et on sonna la cloche tant qu'on put les apercevoir sur la route. Ma grand'mère ne gronda pas Benjamin ; elle était, au demeurant, plus satisfaite que contrariée : la manière dont Benjamin s'était tiré de cette épreuve difficile flattait son orgueil de sœur, et elle se disait qu'un homme comme Benjamin valait bien mademoiselle Minxit, même avec deux ou trois mille francs de rente par-dessus le marché.

Le signalement du Juif-Errant était déjà arrivé à la Chapelle. Quand ils entrèrent dans le bourg, les femmes se tenaient agenouillées à la porte de leurs maisons, et Benjamin, qui savait tout faire, les bénissait.

VI

M. Minxit.

M. Minxit accueillit très-bien mon oncle et ma grand'mère. M. Minxit était médecin je ne sais pourquoi. Il n'avait pas, lui, passé sa belle jeunesse dans la société des cadavres. La médecine lui était poussée un beau jour dans la tête comme un champignon : s'il savait la médecine, c'est qu'il l'avait inventée. Ses parents n'avaient jamais songé à lui faire faire ses humanités ; il ne savait que le latin de ses bocaux, et encore, s'il s'en fût rapporté à l'étiquette, il aurait souvent donné du persil pour de la ciguë. Il avait une très-belle bibliothèque, mais il ne mettait jamais le nez dans ses livres. Il disait que depuis que ses bouquins avaient été écrits, le tempérament de l'homme avait changé. Aucuns même prétendaient que tous ces précieux ouvrages n'étaient

que les apparences de livres figurés avec du carton, sur le dos desquels il avait fait graver, en lettres d'or, des noms célèbres dans la médecine. Ce qui les confirmait dans cette opinion, c'est que toutes les fois qu'on demandait à M. Minxit à voir sa bibliothèque, il en avait perdu la clef. M. Minxit était, du reste, un homme d'esprit; il était doué d'une bonne dose d'intelligence et, à défaut de science imprimée, il avait beaucoup de savoir des choses de la vie. Comme il ne savait rien, il comprit que pour réussir il fallait persuader à la multitude qu'il en savait plus que ses confrères, et il s'adonna à la divination des urines. Après vingt ans d'étude dans cette science, il était parvenu à distinguer celles qui étaient troubles de celles qui étaient limpides, ce qui ne l'empêchait pas de dire à tout venant qu'il reconnaîtrait un grand homme, un roi, un ministre, à son urine. Comme il n'y avait ni rois, ni ministres, ni grands hommes dans les environs, il ne craignait pas qu'on le prît au mot.

M. Minxit avait le geste incisif. Il parlait haut, beaucoup et sans s'arrêter; il devinait les mots qui devaient faire effet sur les paysans, et savait les mettre en saillie dans ses phrases. Il avait le talent d'en imposer à la foule, talent qui consiste dans un je ne sais quoi insaisissable, qu'il est impossible de décrire, d'enseigner ou de contre-

faire; talent inexplicable qui, chez le simple opérateur, fait tomber des averses de gros sous dans sa caisse; qui, chez le grand homme, gagne des batailles et fonde des empires; talent qui, à plusieurs, a tenu lieu de génie; que Napoléon a possédé, entre tous les hommes, à un degré suprême, et que pour tous j'appellerai simplement charlatanisme. Ce n'est pas ma faute, à moi, si l'instrument avec lequel on débite du thé de Suisse est le même que celui avec lequel on se fait un trône. Dans tous les environs, on ne voulait mourir que de la main de M. Minxit. Celui-ci, du reste, n'abusait pas de ce privilége, il n'était pas plus meurtrier que ses confrères; seulement il gagnait plus d'argent avec ses fioles de toutes couleurs qu'eux avec leurs aphorismes. Il s'était acquis une très-belle fortune; il avait, d'ailleurs, le talent de dépenser à propos son argent; il avait l'air de donner tout, comme si cela n'eût rien coûté, et les clients qui accouraient chez lui y trouvaient toujours table ouverte.

Du reste, mon oncle et M. Minxit devaient être amis aussitôt qu'ils se rencontreraient. Ces deux natures d'hommes se ressemblaient parfaitement; elles se ressemblaient comme deux gouttes de vin, ou, pour me servir d'une expression moins désobligeante pour mon oncle, comme deux cuillers jetées dans le même moule. Ils avaient les

mêmes appétits, les mêmes goûts, les mêmes passions, la même manière de voir, les mêmes opinions politiques. Ils se souciaient peu, tous deux, de ces mille petits accidents, de ces mille catastrophes microscopiques dont, nous autres sots, nous nous faisons de si grandes infortunes. Celui qui n'a point de philosophie au milieu des misères d'ici-bas, est un homme qui va tête nue sous une averse. Le philosophe, au contraire, a sur le chef un bon parapluie qui le met à l'abri de l'orage. Telle était leur opinion. Ils regardaient la vie comme une farce, et ils y jouaient leur rôle le plus gaiement possible. Ils avaient un souverain mépris pour ces gens malavisés qui font de leur existence un long sanglot : ils voulaient que la leur fût un éclat de rire. L'âge n'avait mis de différence entre eux que quelques rides. C'étaient deux arbres de même espèce, dont l'un est vieux et l'autre dans toute la vigueur de sa séve, mais qui se parent tous deux des mêmes fleurs et qui produisent les mêmes fruits. Aussi le beau-père futur avait-il pris son gendre dans une prodigieuse amitié, et le gendre professait-il pour le beau-père une haute estime, ses fioles exceptées. Cependant mon oncle n'acceptait l'alliance de M. Minxit qu'à son corps défendant, par un effort de raison et pour ne pas désobliger sa chère sœur.

M. Minxit, parce qu'il aimait Benjamin, trouvait tout naturel qu'il fût aimé de sa fille; car tout père, si bon qu'il soit, s'aime lui-même dans la personne de ses enfants; il les regarde comme des êtres qui doivent contribuer à son bien-être; s'il se choisit un gendre, c'est d'abord beaucoup pour lui, et ensuite un peu pour sa fille. Quand il est avare, il la met entre les mains d'un fesse-mathieu ; quand il est noble, il la soude à un écusson ; s'il aime les échecs, il la donne à un joueur d'échecs; car il faut bien, sur ses vieux jours, qu'il ait quelqu'un pour faire sa partie. Sa fille, c'est une propriété indivise qu'il possède avec sa femme. Que la propriété soit enclose d'une haie fleurie ou d'un vilain grand mur à pierres sèches, qu'on lui fasse produire des roses ou du colza, cela ne la regarde pas : elle n'a pas d'avis à donner à l'agronome expérimenté qui la cultive ; elle est inhabile à choisir les graines qui lui conviennent le mieux. Pourvu que ces bons parents trouvent, dans leur âme et conscience, leur fille heureuse, cela suffit : c'est à elle à s'arranger de sa condition. Chaque soir la femme, en faisant ses papillotes, et le bonhomme, en mettant son bonnet de coton, s'applaudissent d'avoir si bien marié leur enfant. Elle n'aime pas son mari, mais elle s'habituera à l'aimer : avec de la patience on vient à bout de tout. Ils ne savent pas ce que

c'est, pour une femme, qu'un mari qu'elle n'aime pas : c'est un fétu ardent qu'elle ne peut chasser de son œil; c'est une rage de dents qui ne lui laisse pas un moment de repos. Quelques-unes se laissent mourir à la peine; d'autres vont chercher ailleurs l'amour qu'elles ne peuvent se procurer avec le cadavre auquel on les a attachées. Celles-ci glissent doucettement à cet époux fortuné une pincée d'arsenic dans son potage, et font écrire sur sa tombe qu'il laisse une veuve inconsolable. Voilà ce que produisent l'infaillibilité prétendue et l'égoïsme déguisé des bons parents.

M. Minxit, après avoir décoiffé, avec Benjamin, quelques-unes de ses meilleures bouteilles, le conduisit dans sa maison, dans sa cave, dans ses granges, dans ses écuries; il le promena dans son jardin et le força de faire le tour d'une grande prairie arrosée d'une source vive et plantée d'arbres, qui s'étendait derrière l'habitation, et à l'extrémité de laquelle le ruisseau formait un vivier. Tout cela, c'était très-convoitable; malheureusement la fortune ne donne rien pour rien, et en échange de tout ce bien-être il fallait épouser mademoiselle Minxit.

Au demeurant, mademoiselle Minxit en valait bien une autre; elle n'était trop longue que de vingt lignes; elle n'était ni brune ni blanche, ni blonde ni rousse, ni sotte ni spirituelle. C'était une

femme comme sur trente il y en a vingt-cinq ; elle savait parler très-pertinemment de mille petites choses insignifiantes, et faisait très-bien les fromages à la crème ; c'était bien moins elle que le mariage en général qui répugnait à mon oncle, et si, au premier abord, elle lui avait déplu, c'est qu'il l'avait vue sous la forme d'une grosse chaîne.

— Voilà ma propriété, dit M. Minxit ; quand tu seras mon gendre, elle sera à nous deux, et, ma foi, quand je n'y serai plus...

— Entendons-nous, fit mon oncle, êtes-vous bien sûr que mademoiselle Arabelle n'a aucune répugnance à m'épouser ?

— Et pourquoi en aurait-elle ? Tu ne te rends pas justice, Benjamin. N'es-tu pas joli garçon entre tous ? n'es-tu pas aimable quand tu le veux et autant que tu le veux ? et n'es-tu pas homme d'esprit par-dessus le marché ?

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, M. Minxit ; mais les femmes sont capricieuses, et je me suis laissé dire que mademoiselle Arabelle avait une inclination pour un gentilhomme de ce pays, un certain de Pont-Cassé.

— Un hobereau, dit M. Minxit, une espèce de mousquetaire qui a mangé, en chevaux fins et en habits brodés, de beaux domaines que lui avait laissés son père. Il m'a, à la vérité, demandé Arabelle ; mais j'ai rejeté sa proposition

d'une lieue. En moins de deux ans, il eût dévoré ma fortune. Tu conçois que je ne pouvais donner ma fille à un pareil être. Avec cela, c'est un duelliste forcené. Par compensation, un de ces jours il eût débarrassé Arabelle de sa noble personne.

— Vous avez raison, M. Minxit ; mais, enfin, si cet être est aimé d'Arabelle?

— Fi donc, Benjamin! Arabelle a dans les veines trop de mon sang pour s'amouracher d'un vicomte. Ce qu'il me faut, à moi, c'est un enfant du peuple, un homme comme toi, Benjamin, avec lequel je puisse rire, boire et philosopher; un médecin habile qui exploite avec moi ma clientèle, et supplée par sa science à ce que n'aura pu nous révéler la divination des urines.

— Un instant, dit mon oncle, je vous préviens, M. Minxit, que je ne veux pas consulter les urines.

— Et pourquoi cela, monsieur? Va, Benjamin, c'était un homme d'un grand sens, cet empereur qui disait à son fils que l'argent n'a pas d'odeur. Si tu savais tout ce qu'il faut de présence d'esprit, d'imagination, de perspicacité et même de logique pour faire mon métier, tu n'en voudrais pas faire d'autre de ta vie. On t'appellera charlatan peut-être; mais qu'est-ce qu'un charlatan? un homme qui a plus d'esprit que la multitude. Et,

je te le demande, est-ce la bonne volonté qui manque ou l'esprit à la plupart des médecins, pour tromper leurs clients? Tiens, voilà mon fifre qui vient probablement m'annoncer l'arrivée de quelque fiole. Je vais te donner un échantillon de mon art. Eh bien! fifre, dit M. Minxit au musicien, qu'y a-t-il de nouveau?

— C'est, répondit celui-ci, un paysan qui vient vous consulter.

— Et l'as-tu fait jaser?

— Oui, M. Minxit, il vous apporte de l'urine de sa femme qui est tombée sur un perron, et a roulé quatre ou cinq marches : je ne me rappelle pas au juste le nombre.

— Diable! dit M. Minxit, c'est bien maladroit. C'est égal, je remédierai à cela. Benjamin, va m'attendre dans la cuisine avec le paysan; tu sauras ce que c'est qu'un médecin qui consulte les urines.

M. Minxit rentra dans sa maison par la petite porte du jardin, et cinq minutes après il arrivait dans sa cuisine, harassé, courbaturé, une cravache à la main, et revêtu d'un manteau crotté jusqu'au collet.

— Ouf! dit-il en se jetant sur une chaise; quels abominables chemins! Je suis brisé; j'ai fait ce matin plus de quinze lieues; qu'on me débotte bien vite et qu'on me bassine mon lit.

— M. Minxit, je vous en prie, lui dit le paysan lui présentant sa fiole.

— Va-t'en au diable avec ta fiole ! dit M. Minxit; tu vois bien que je n'en peux plus. Voilà comme vous êtes tous; c'est toujours au moment où j'arrive de campagne que vous venez me consulter.

— Cet homme aussi est fatigué, dit le fifre, ne le forcez pas à revenir demain.

— Eh bien ! voyons donc la fiole, dit M. Minxit d'un air extrêmement contrarié.

Et s'approchant de la fenêtre :

— Cela, c'est de l'urine de ta femme, n'est-ce pas?

— C'est vrai, M. Minxit, dit le paysan.

— Elle a fait une chute, ajouta le docteur examinant de nouveau la fiole.

— Voilà qui est on ne peut mieux deviné.

— Sur un perron, n'est-il pas vrai?

— Mais vous êtes donc sorcier, M. Minxit?

— Et elle a roulé quatre marches.

— Cette fois, vous n'y êtes plus, M. Minxit ; elle en a bien roulé cinq.

— Allons donc, c'est impossible; va recompter les marches de ton perron, et tu verras qu'il n'y en a que quatre.

— Je vous assure, monsieur, qu'il y en a cinq, et qu'elle n'en a pas évité une.

— Voilà qui est étonnant, dit M. Minxit examinant de nouveau la fiole; cependant il n'y a bien là dedans que quatre marches. A propos, m'as-tu apporté toute l'urine que ta femme t'avait remise?

— J'en ai jeté un peu à terre, parce que la fiole était trop pleine.

— Je ne suis plus surpris si je ne trouvais pas mon compte; voilà la cause du déficit : c'est la cinquième marche que tu as renversée, maladroit! Alors, nous allons traiter ta femme comme ayant roulé cinq marches d'un perron.

Et il donna au paysan cinq ou six petits paquets et autant de fioles, le tout étiqueté en latin.

— J'aurais cru, dit mon oncle, que vous auriez d'abord pratiqué une abondante saignée.

— Si c'eût été une chute de cheval, une chute d'arbre, une chute sur la route, oui; mais une chute sur un perron, voilà toujours comme cela se traite.

Une jeune fille vint après le paysan.

— Eh bien! lui dit le docteur, comment va ta mère?

— Beaucoup mieux, M. Minxit; mais elle ne peut reprendre ses forces, et je venais vous demander ce qu'elle doit faire.

— Tu me demandes ce qu'il faut lui faire, et

je parie que vous n'avez pas le sou pour acheter des remèdes !

— Hélas ! non, mon bon M. Minxit ; car mon père n'a plus d'ouvrage depuis huit jours.

— Alors, pourquoi diable ta mère s'avise-t-elle d'être malade ?

— Soyez tranquille, M. Minxit ; aussitôt que mon père travaillera, vous serez payé de vos visites : il m'a bien chargée de vous le dire.

— Bon ! voilà encore une autre sottise ! Il est donc fou ton père de vouloir me payer mes visites quand il n'a pas de pain !... Pour qui me prend-il donc, ton imbécile de père ?... Tu iras ce soir avec ton âne chercher un sac de mouture à mon moulin, et tu vas emporter un panier de vin vieux avec un quartier de mouton ; voilà, pour le moment, ce qu'il faut à ta mère. Si d'ici à deux ou trois jours ses forces ne reviennent point, tu me le feras dire. Va, mon enfant. Eh bien ! dit M. Minxit à Benjamin, comment trouves-tu la médecine des urines ?

— Vous êtes un brave et digne homme, M. Minxit, voilà ce qui vous excuse ; mais, diable ! vous ne me ferez toujours pas traiter une chute de perron autrement que par la saignée.

— Alors, tu n'es qu'un conscrit en médecine ; tu ne sais donc pas qu'il faut des drogues aux paysans, sinon ils croient que vous les négligez ?

Eh bien donc, tu ne consulteras pas les urines; mais, c'est dommage, tu aurais fait un joli sujet.

VII

Ce qui se dit à la table de M. Minxit.

L'heure du dîner arriva; quoique M. Minxit n'eût invité que quelques personnes, autres que celles à nous connues, le curé, le tabellion et un de ses confrères du voisinage, la table était chargée d'une profusion de canards et de poulets, les uns couchés dans une majestueuse intégrité au milieu de leur sauce, les autres étalant symétriquement, sur l'ellipse de leur plat, leurs membres désarticulés. Le vin était, du reste, d'une certaine côte de Trucy, dont les ceps, malgré le nivellement qui a passé sur nos vignobles comme sur notre société, ont conservé leur aristocratie, et jouissent encore d'une réputation méritée.

— Mais, dit mon oncle à M. Minxit à l'aspect de cette abondance homérique, il y a ici toute une basse-cour; cela suffirait à rassasier une compagnie de dragons après la grande manœuvre.

Est-ce que, par hasard, vous attendez notre ami Arthus?

— J'aurais fait mettre une broche de plus, répondit en riant M. Minxit. Mais si nous ne pouvons venir à bout de tout cela, il se trouvera bien des gens qui achèveront notre besogne. Et mes officiers, c'est-à-dire ma musique, et les clients qui viendront demain m'apporter leurs fioles, est-ce qu'il ne faut pas que je songe à eux? J'ai pour principe, moi, que celui qui ne fait préparer à dîner que pour lui n'est pas digne de dîner.

— C'est juste, répliqua mon oncle.

Et, après cette réflexion philosophique, il se mit à attaquer les poulets de M. Minxit, comme s'il eût eu contre eux une inimitié personnelle.

Les convives se convenaient; du reste, mon oncle convenait à tout le monde, et tout le monde lui convenait. Ils jouissaient franchement et très-bruyamment de l'hospitalité plantureuse de M. Minxit.

— Fifre, dit celui-ci à un des valets qui servaient à table, fais apporter du bourgogne, et va dire à la musique qu'elle se rende ici avec armes et bagage; il n'y a point d'exemption pour les hommes ivres.

La musique arriva bientôt et se rangea autour de la salle. M. Minxit, ayant décoiffé quelques

bouteilles de bourgogne, leva solennellement son verre plein :

— Messieurs, dit-il, à la santé de M. Benjamin Rathery, le premier médecin du bailliage; je vous le présente comme mon gendre, et vous prie de l'aimer comme vous m'aimez. Allez, musique!

Alors, un bruit infernal de grosse caisse, de triangle, de cymbales et de clarinettes éclata dans la salle, et mon oncle se trouva obligé de demander grâce pour les convives.

Cette notification un peu trop officielle et trop prématurée fit faire à mademoiselle Minxit une grosse moue et une large grimace. Benjamin, qui avait bien autre chose à faire qu'à épiloguer ce qui se passait autour de lui, ne s'aperçut de rien ; mais cette marque de répugnance n'échappa pas à ma grand'mère. Son amour-propre en fut vivement blessé; car, si Benjamin n'était pas pour tout le monde le plus joli garçon du pays, il l'était au moins pour sa sœur. Après avoir remercié M. Minxit de l'honneur qu'il faisait à son frère, elle ajouta, mordant dans chaque syllabe comme si elle eût tenu la pauvre Arabelle sous ses dents, que la principale, l'unique raison qui avait déterminé Benjamin à solliciter l'alliance de M. Minxit, c'était la haute considération dont lui, M. Minxit, jouissait dans toute la contrée.

Benjamin crut que sa sœur avait dit une sottise, et il se hâta d'ajouter :

— Et aussi les grâces et les charmes de toute espèce dont mademoiselle Arabelle est si abondamment pourvue, et qui promettent à l'heureux mortel qui sera son époux des jours filés d'or et de soie.

Puis, comme pour apaiser le remords qu'il éprouvait de ce triste compliment, le seul qu'il eût encore dépensé avec mademoiselle Minxit et que sa sœur l'avait obligé de commettre, il se mit à dévorer avec acharnement une aile de poulet, et vida d'un trait un grand verre de vin de Bourgogne.

Il y avait là trois médecins ; on devait parler médecine, et on en parla.

— Vous disiez tout à l'heure, M. Minxit, dit Fata, que votre gendre était le premier médecin du bailliage. Je ne proteste pas pour moi... quoiqu'on ait fait certaines cures... mais que pensez-vous du docteur Arnout, de Clamecy ?

— Demandez cela à Benjamin, dit M. Minxit ; il le connaît mieux que moi.

— Oh ! M. Minxit, répondit mon oncle ; un concurrent !...

— Qu'est-ce que cela fait ? Est-ce que tu as besoin de rabaisser tes concurrents, toi ? Dis-nous ce que tu en penses pour obliger Fata.

— Puisque vous le voulez, je pense que le docteur Arnout a une superbe perruque.

— Et pourquoi, dit Fata, un médecin à perruque ne vaudrait-il pas un médecin à queue?

— La question est d'autant plus délicate que vous avez vous-même une perruque, M. Fata; mais je vais tâcher de m'expliquer sans blesser l'amour-propre de qui que ce soit.

« Voilà un médecin qui a des connaissances plein la tête, qui a fouillé tous les bouquins écrits sur la médecine, qui sait de quels mots grecs viennent les cinq à six cents maladies qui atteignent notre pauvre humanité. Eh bien! s'il n'a qu'une intelligence bornée, je ne voudrais pas lui confier mon petit doigt à guérir; je donnerais la préférence à un bateleur intelligent, car sa science, à lui, c'est une lanterne qui n'est pas éclairée. On a dit : « Tant vaut l'homme, tant vaut la terre; » il serait aussi vrai de dire : « Tant vaut l'homme, tant vaut la science; » et cela est surtout vrai de la médecine, qui est une science conjecturale. Là il faut deviner les causes par des effets équivoques et incertains : ce pouls, qui reste muet sous le doigt d'un sot, fait à l'homme d'esprit des confidences merveilleuses. Allez, deux choses sont surtout nécessaires pour réussir en médecine, et ces deux

choses ne s'acquièrent pas ; c'est la perspicacité et l'intelligence.

— Tu oublies, dit M. Minxit en riant, les cymbales et la grosse caisse.

— Oh ! fit Benjamin, à propos de votre grosse caisse, il me vient une excellente idée : auriez-vous une place vacante dans votre musique?

— Pour qui donc? dit M. Minxit.

— Pour un vieux sergent de ma connaissance et un caniche, répondit Benjamin.

— Et de quel instrument peuvent s'escrimer tes deux protégés?

— Je ne sais pas, dit Benjamin; de celui que vous voudrez, probablement.

— Nous pourrons toujours faire panser mes quatre chevaux à ton vieux sergent, en attendant que mon maître de musique l'ait mis au courant d'un instrument quelconque, ou bien il pilera mes drogues.

En ce moment, un domestique entra dans la salle, tout effaré, et dit à mon oncle qu'il y avait dans l'écurie une vingtaine de femmes qui arrachaient la queue de son âne, et que, comme il avait voulu les disperser à coups de fouet, elles avaient failli le mettre en pièces avec le tranchant de leurs ongles.

— Je vois ce que c'est, dit mon oncle éclatant

de rire : elles arrachent les crins de l'âne de ma sœur, pour faire des reliques.

M. Minxit voulut qu'on lui expliquât l'affaire.

— Messieurs, s'écria-t-il quand mon oncle eut terminé son récit, nous sommes des impies si nous n'adorons Benjamin; il faut que vous en fassiez un saint.

— Je proteste, dit Benjamin; je ne veux pas aller en paradis, car je n'y rencontrerais aucun de vous.

— Oui, riez, messieurs, dit ma grand'mère après avoir ri elle-même; cela ne me fait pas rire, moi; voilà toujours le résultat des mauvaises farces de Benjamin : M. Durand nous fera payer son âne, si nous ne le lui rendons tel qu'il nous l'a confié.

— En tout cas, dit mon oncle, il ne peut toujours nous en faire payer que la queue.

Cependant, la cour s'emplissait de femmes qui se tenaient dans une posture respectueuse, comme on se tient autour d'une chapelle trop étroite tandis qu'on y célèbre l'office, et dont un grand nombre étaient à genoux.

— Il faut que vous nous débarrassiez de ce monde, dit M. Minxit à Benjamin.

— Rien de plus facile, répondit celui-ci.

Il se mit alors à la fenêtre, et dit à ces bonnes gens qu'ils auraient tout le temps de le voir,

qu'il se proposait de rester deux jours chez M. Minxit, et que le lendemain dimanche il ne manquerait pas d'assister à la grand'messe. Sur cette assurance, le peuple se retira satisfait.

— Voilà, dit le curé, des paroissiens qui ne me font pas beaucoup d'honneur ; il faut que dimanche je leur en dise quelque chose dans mon prône. Comment peut-on être si borné de prendre pour une chose sainte la queue crottée d'un bourriquet?

— Mais, pasteur, répondit Benjamin, vous qui êtes à table si philosophe, n'avez-vous pas, dans votre église, deux ou trois os blancs comme du papier, qui sont sous verre, et que...

Il était nuit et plus que nuit ; ma grand'mère, inquiète pour le curé de la tournure que prenait la conversation, déclara qu'elle voulait partir et se leva.

— Je ne laisserai partir Benjamin qu'à une condition, dit M. Minxit, c'est qu'il me promettra d'assister dimanche à une grande partie de chasse que je décrète en son honneur : il faut bien qu'il fasse connaissance avec ses bois et les lièvres qui sont dedans.

— Mais, dit mon oncle, c'est que je ne sais pas les premiers éléments de la chasse. Je distinguerais très-bien un civet ou un râble de lièvre d'une gibelotte de lapin ; mais que Millot-Rataut me chante son grand-noël si je suis capable de

distinguer un lièvre qui court d'un lapin courant.

— Tant pis pour toi, mon ami ; mais c'est une raison de plus pour que tu viennes : il faut bien connaître un peu de tout.

— Vous verrez, M. Minxit, que je ferai un malheur : je tuerai un de vos instruments de musique.

— Fichtre ! ne t'avise pas de cela, au moins ; il faudrait que je le payasse plus cher qu'il ne vaut à sa famille désolée. Mais, pour éviter tout accident, tu chasseras avec ton épée.

— Eh bien ! je promets, dit mon oncle.

Et là-dessus il prit congé, avec sa chère sœur, de M. Minxit.

— Savez-vous, dit Benjamin à ma grand'mère quand ils furent sur le chemin, que j'aimerais mieux épouser M. Minxit que sa fille ?

— Il ne faut vouloir que ce qu'on peut, et tout ce qu'on peut il faut le vouloir, répondit sèchement ma grand'mère.

— Mais...

— Mais... prenez garde à l'âne, et ne le piquez pas, comme ce matin, de votre épée ; voilà tout ce que je vous demande.

— Vous me boudez, ma sœur ; je voudrais savoir pourquoi.

— Eh bien ! je vais vous le dire : parce que

vous avez trop bu, trop discuté, et que vous n'avez rien dit à mademoiselle Arabelle. Maintenant, laissez-moi tranquille.

VIII

De quelle façon mon oncle embrassa un marquis.

Le samedi suivant, mon oncle alla coucher à Corvol.

On partit le lendemain au lever du soleil. M. Minxit était accompagné de tous ses gens et de plusieurs amis, dont le confrère Fata faisait partie. C'était par un de ces jours splendides que le sombre hiver, semblable à un geôlier qui sourit, donne de temps en temps à la terre ; février semblait avoir emprunté au mois d'avril son soleil ; le ciel était limpide, et le vent du midi emplissait l'atmosphère d'une molle tiédeur ; la rivière fumait au loin entre les saules, la gelée blanche du matin pendait en gouttelettes aux branches des buissons ; les petits pâtres chantaient pour la première fois de l'année dans les prés, et les ruisselets qui descendent de la mon-

tagne du Flez, réveillés par la chaleur du soleil, gazouillaient au pied des haies.

— M. Fata, dit mon oncle, voilà une belle journée! Est-ce que nous la passerons entre les rameaux mouillés des bois?

— Ce n'est pas mon avis, confrère, répondit celui-ci. Si vous voulez venir chez moi, je vous montrerai un enfant à quatre têtes que j'ai serré dans un bocal. M. Minxit m'en offre trois cents francs.

— Vous feriez bien de le lui céder, dit mon oncle, et de mettre du cassis à la place.

Cependant, comme il avait de bonnes jambes et qu'il n'y avait que deux petites lieues de là à Varzy, il se décida à suivre le confrère. Ils quittèrent donc, Fata et lui, le gros des chasseurs, et s'enfoncèrent dans un chemin de traverse qui s'égarait dans la prairie; bientôt ils se trouvèrent vis-à-vis Saint-Pierre du Mont. Or, Saint-Pierre du Mont est un gros monticule situé sur la route de Clamecy à Varzy. Il est, à sa base, revêtu de prairies et tout ruisselant de sources, mais ras et nu à son sommet. Vous diriez une grande motte de terre soulevée dans la plaine par une taupe gigantesque. Sur son crâne pelé et teigneux était alors un reste de château féodal, aujourd'hui remplacé par une élégante maison de campagne qu'habite un engraisseur de bestiaux : car c'est ainsi

que, par un travail insensible, les œuvres de l'homme comme celles de la nature se décomposent et recomposent.

Les murs du castel étaient démantelés, ses créneaux édentés en maints endroits; les tours semblaient avoir été cassées par le milieu, et elles étaient réduites à l'état de tronçons; ses fossés, taris à moitié, étaient encombrés par de grandes herbes et par une forêt de roseaux, et son pont-levis avait fait place à un pont de pierre : l'ombre sinistre de ce vieux débris de la féodalité attristait tous les environs; les chaumières avaient reculé devant lui; les unes étaient allées sur le coteau voisin former le village de Flez, les autres étaient descendues dans la vallée et s'étaient groupées en hameau le long de la route.

Le maître de cette vieille gentilhommière était alors un certain marquis de Cambyse. M. de Cambyse était grand, épais, solidement charpenté et avait la force d'un géant. Vous eussiez dit une ancienne armure faite de chair. Il était d'un caractère violent, emporté, susceptible jusqu'à l'excès, ne pouvant supporter aucune contradiction, et d'un orgueil qui allait jusqu'à la sottise; il était d'ailleurs entiché de sa noblesse, et s'imaginait que les Cambyse étaient une œuvre hors ligne dans la création.

Il avait été quelque temps officier de mous-

quetaires, je ne sais de quelle couleur; mais il était mal à son aise à la cour : sa volonté s'y trouvait comprimée, sa violence ne pouvait y faire explosion, et il était d'ailleurs étouffé au milieu de cette poussière de hobereaux qui chatoyaient et tourbillonnaient autour du trône. Il était revenu dans ses terres et il y vivait en petit monarque. Le temps avait emporté un à un les vieux priviléges de la noblesse; mais lui, il les avait gardés de fait et il les exerçait dans toute leur plénitude. Il était encore maître absolu non-seulement de ses domaines, mais encore dans tout le pays des environs. C'était, à la rondache près, un véritable seigneur féodal. Il rossait les paysans, il leur prenait leurs femmes quand elles étaient gentilles, il envahissait leurs terres avec ses meutes, foulait leurs récoltes aux pieds de ses valets, et faisait mille avanies aux bourgeois qui se laissaient rencontrer par lui autour de sa montagne.

Il faisait du despotisme et de la violence par caprice, par divertissement et surtout par amour-propre. Afin d'être le personnage le plus éminent du pays, il avait voulu en être le plus méchant. Il ne savait pas de meilleure manière de démontrer sa supériorité aux gens que de les opprimer. C'était, au volume près, la puce qui ne peut vous faire apercevoir de sa présence entre

vos draps qu'en vous piquant. Quoique riche, il avait des créanciers. Mais il se faisait un point d'honneur de ne pas les payer. Telle était la terreur de son nom que vous n'eussiez pas trouvé dans le pays un huissier pour l'assigner. Un seul, le père Ballivet, avait osé lui remettre une cédule en main propre et parlant à sa personne, mais il y avait risqué sa vie. Honneur donc au généreux père Ballivet, huissier royal, qui exploitait partout le monde et deux lieues au delà, ainsi que le disaient les mauvais plaisants du pays pour ternir la gloire de ce grand huissier.

Voici du reste comment il s'y était pris. Il avait empaqueté sa cédule dans une demi-douzaine d'enveloppes perfidement cachetées et l'avait présentée à M. de Cambyse comme un paquet venant du château de Vilaine. Tandis que le marquis démaillottait l'exploit, il s'était esquivé sans bruit, avait gagné la grande porte et avait enfourché son cheval qu'il avait attaché à un arbre à quelque distance du château. Quand le marquis eut connaissance de ce que contenait le paquet, furieux d'avoir été la dupe d'un huissier, il ordonna à ses domestiques de courir sur ses traces; mais le père Ballivet était hors de leur portée et se moquait d'eux par un geste que je ne puis reproduire ici.

Du reste, M. de Cambyse ne se faisait guère plus de scrupule de décharger son fusil sur un

paysan que sur un renard. Il en avait déjà détérioré deux ou trois qu'on appelait dans le pays les estropiés de M. de Cambyse, et plusieurs habitants quasi notables de Clamecy avaient été victimes de ses très-mauvaises plaisanteries. Quoiqu'il ne fût pas encore bien vieux, il y avait déjà dans la vie de cet honorable seigneur assez de sanglantes espiègleries pour faire deux forçats à perpétuité; mais sa famille était bien à la cour; la protection de ses nobles cousins le mettait à l'abri de toute poursuite. Et au fait, chacun prend son plaisir où il le trouve Le bon roi Louis XV, tandis qu'il prenait à Versailles de si doux et de si joyeux ébats, tandis qu'il donnait des fêtes aux gentilshommes de sa cour, ne voulait pas que ses gentilshommes de province s'ennuyassent dans leurs terres, et il eût été très-contrarié que les paysans à faire crier sous le bâton, ou les bourgeois à désoler leur eussent fait faute. Louis dit le Bien-Aimé tenait à mériter l'amour que lui avaient décerné ses sujets. Ainsi donc, il est bien entendu que le marquis de Cambyse était inviolable, et qu'il n'y avait pour lui ni justice ni maréchaussée.

Benjamin aimait à déclamer contre M. de Cambyse; il l'appelait le Gessler des environs, et il manifestait souvent le désir de se trouver en la présence de cet homme; ses souhaits ne furent que trop tôt accomplis, comme vous allez le voir.

Mon oncle, en sa qualité de philosophe, se mit en contemplation devant les vieux créneaux noirs et ébréchés qui déchiraient l'azur du ciel.

— M. Rathery, lui dit le confrère le tirant par la manche, il ne fait pas bon autour de ce château, je vous en préviens.

— Comment, M. Fata, vous aussi vous avez peur d'un marquis?

— Mais, M. Rathery, c'est que je suis, moi, un médecin à perruque.

— Voilà comme ils sont tous! s'écria mon oncle, donnant un libre cours à son indignation : ils sont trois cents roturiers contre un gentilhomme, et ils souffrent qu'un gentilhomme leur passe sur le ventre; encore s'aplatissent-ils le plus qu'ils peuvent de peur que ce noble personnage ne trébuche!

— Que voulez-vous, M. Rathery, contre la force...

— Mais c'est vous qui l'avez la force, malheureux! vous ressemblez au bœuf qui se laisse conduire par un enfant, de sa verte prairie à l'abattoir. Oh! le peuple est lâche, il est lâche! je le dis avec amertume, comme une mère dit que son enfant a mauvais cœur. Toujours il abandonne au bourreau ceux qui se sont sacrifiés pour lui, et, s'il manque une corde pour les pendre, il se charge de la fournir. Deux mille ans ont passé

sur la cendre des Gracques et dix-sept cent cinquante ans sur le gibet de Jésus-Christ, et c'est toujours le même peuple. Il a quelquefois des lubies de courage; il jette le feu par la bouche et les naseaux : mais la servitude est son état normal et il y revient toujours, comme un serin apprivoisé revient toujours à sa cage. Vous voyez passer le torrent gonflé par un soudain orage et vous le prenez pour un fleuve. Vous repassez le lendemain et vous ne trouvez plus qu'un honteux filet d'eau qui se cache sous les herbes de ses rives, et qui n'a laissé de son passage que quelques pailles aux branches des arbustes. Il est fort quand il veut l'être; mais, prenez-y garde, sa force ne dure qu'un instant : ceux qui s'appuient sur lui bâtissent leur maison sur la surface glacée d'un lac.

En ce moment, un homme en riche costume de chasse traversait la route, suivi de chiens aboyants et d'une longue traînée de valets. Fata pâlit.

— M. de Cambyse! dit-il à mon oncle.

Et il salua profondément; mais Benjamin resta droit et couvert comme un grand d'Espagne.

Or rien n'était plus propre à choquer le terrible marquis que l'outrecuidance de ce vilain qui lui refusait un banal hommage sur la lisière de ses domaines et en présence de son château. C'é-

tait d'ailleurs d'un très-mauvais exemple et qui pouvait devenir contagieux.

— Manant! dit-il à mon oncle avec son air de gentilhomme, pourquoi ne me salues-tu pas?

— Toi-même, répondit mon oncle en le toisant du haut en bas de son œil gris, pourquoi ne m'as-tu pas salué?

— Ne sais-tu pas que je suis le marquis de Cambyse, seigneur de tout ce pays?

— Et toi, ignores-tu que je suis Benjamin Rathery, docteur en médecine de Clamecy?

— Vraiment, dit le marquis, tu es carabin? Je t'en fais mon compliment, voilà un beau titre que tu as là.

— C'est un titre qui vaut bien le tien! pour l'acquérir, il m'a fallu travailler. Mais toi, ce DE que tu mets devant ton nom, que t'a-t-il coûté? Le roi peut faire vingt marquis par jour, mais je le défie avec sa toute-puissance de faire un médecin. Un médecin a son utilité, tu le reconnaîtras peut-être plus tard; mais un marquis, à quoi cela sert-il?

M. le marquis de Cambyse avait bien déjeuné ce jour-là. Il était de bonne humeur.

— Voilà, dit-il à son intendant, un plaisant original; j'aime mieux l'avoir rencontré qu'un chevreuil. Et celui-là, ajouta-t-il en montrant Fata du doigt, quel est-il?

— M. Fata de Varzy, monseigneur, dit le médecin faisant une seconde génuflexion.

— Fata, dit mon oncle, vous êtes un polisson, je m'en doutais; mais vous me rendrez compte de ce procédé.

— Ah çà! dit le marquis à Fata, est-ce que tu connais cet homme?

— Très-peu, M. le marquis, je vous le jure; je ne le connaissais que pour avoir dîné avec lui chez M. Minxit; mais du moment qu'il manque aux égards dus à la noblesse, je ne le connais plus.

— Et moi, dit mon oncle, je commence à te connaître.

— Comment, M. Fata de Varzy, poursuivit le marquis, est-ce que vous dînez chez ce drôle de Minxit?

— Oh! par hasard, monseigneur, un jour que je passais par Corvol! Je sais bien que ce Minxit n'est pas un homme à voir; c'est une tête brûlée, un homme entiché de sa fortune et qui se croit autant qu'un gentilhomme. Aïe! aïe! qui m'a frappé de son pied par derrière?

— Moi, dit Benjamin, de la part de M. Minxit.

— Maintenant, dit le marquis, vous n'avez plus rien à faire ici, M. Fata, laissez-moi avec votre compagnon de voyage. Ainsi donc, ajouta-t-il, s'adressant à mon oncle, tu persistes, toi, à ne pas me saluer?

— Si tu me salues le premier, je te saluerai le second, dit Benjamin.

— Et c'est là ton dernier mot?

— Oui!

— Tu as bien réfléchi à ce que tu fais?

— Écoute, dit mon oncle, je veux avoir de la déférence pour ton titre et te prouver combien je suis coulant en tout ce qui concerne l'étiquette.

Alors, il tira un gros sou de sa poche, et le faisant tourner en l'air :

— Demande pile ou face, dit-il au marquis, gentilhomme ou médecin, celui que le sort désignera saluera le premier, il n'y aura pas à y revenir.

— Insolent! dit le gros intendant joufflu, ne voyez-vous pas que vous manquez de respect à monseigneur de la manière la plus scandaleuse? Si j'étais à sa place, il y a longtemps que je vous aurais bâtonné.

— Mon ami, répondit Benjamin, mêlez-vous de vos chiffres. Votre seigneur vous paye pour le voler et non pour lui donner des conseils.

En ce moment un garde-chasse passa derrière mon oncle, et d'un revers de main lui enleva son tricorne qui tomba dans la boué. Benjamin était d'une force musculaire peu commune : il se retourne, le garde avait encore aux lèvres le gros sourire qu'y avait fait épanouir son espièglerie. Mon oncle, d'un coup de son poing de fer, envoie

l'homme à la banderole moitié dans le fossé, moitié dans la haie qui bordait la route. Les camarades de celui-ci voulaient le tirer de la position amphibie dans laquelle il se trouvait engagé ; mais M. de Cambyse s'y opposa.

— Il faut, dit-il, que le drôle apprenne que le droit d'insolence n'appartient pas aux vilains !

Comme mon oncle se tenait ferme dans son refus, M. de Cambyse le fit saisir par ses valets et ordonna qu'on retournât au château. Benjamin, tiré par devant et poussé par derrière, empêtré dans son épée, protestait cependant de toute sa force contre la violence qu'on lui faisait subir, et trouvait encore moyen de distribuer à droite et à gauche quelques bourrades. Il y avait bien dans les champs voisins des paysans qui travaillaient : mon oncle les appela à son secours ; mais ils se gardèrent bien de faire droit à ses interpellations, et même ils rirent de son martyre pour faire leur cour au marquis.

Quand on fut arrivé dans la cour du château, M. de Cambyse ordonna qu'on fermât la porte. Il fit appeler tous ses gens au son de la cloche ; on apporta deux fauteuils, un pour lui et un pour son intendant, et il commença avec cet homme un semblant de délibération sur le sort de mon pauvre oncle. Lui, devant cette parodie de justice, se

tenait toujours fier, et même il avait conservé son air dédaigneux et goguenard.

Le brave intendant opina à vingt-cinq coups de fouet et quarante-huit heures de cachot dans le vieux donjon; mais le marquis était de bonne humeur : il avait même, à ce qu'il paraît, une pointe de sillery dans sa tête.

— As-tu quelque chose à alléguer pour ta défense? dit-il à Benjamin.

— Viens avec moi, répondit celui-ci, avec ton épée, à trente pas de ton château, et je te ferai connaître mes moyens de défense.

Alors le marquis se leva et dit :

— La justice, après en avoir délibéré, condamne l'individu ici présent à embrasser M. le marquis de Cambyse, seigneur de tous ces environs, ex-lieutenant de mousquetaires, capitaine louvetier du bailliage de Clamecy, etc., etc., dans un endroit que mondit seigneur de Cambyse va lui faire connaître.

Et en même temps il défaisait son haut-de-chausse. La valetaille comprit son intention; elle se mit à applaudir de toutes ses forces et à crier : Vive M. le marquis de Cambyse! Pour mon pauvre oncle, il mugissait de colère; il dit plus tard qu'il avait craint d'être frappé d'apoplexie. Deux gardes-chasse le tenaient en joue, et ils avaient reçu ordre du marquis de tirer à son premier signal.

— Une fois, deux fois, dit celui-ci.

Benjamin savait le marquis homme à exécuter sa menace, il ne voulut pas courir la chance d'un coup de fusil, et... quelques secondes après, la justice du marquis était satisfaite.

— C'est très-bien, dit M. de Cambyse, je suis content de toi; tu peux te vanter maintenant d'avoir embrassé un marquis.

Il le fit conduire par deux gardes-chasse au port d'armes jusqu'à la porte cochère. Benjamin s'enfuit, pareil à un chien auquel un mauvais garnement a attaché un sabot à la queue. Comme il était sur la route de Corvol, il ne se donna pas le temps de changer de direction et alla droit chez M. Minxit.

IX

M. Minxit se prépare à la guerre.

Or, celui-ci avait été informé, je ne sais par qui, par la renommée sans doute qui se mêle de tout, que Benjamin était retenu prisonnier à Saint-Pierre du Mont; il ne trouva point de meilleur moyen, pour délivrer son ami, que de

prendre d'assaut la gentilhommière du marquis et de la raser ensuite.

Vous qui riez, trouvez-moi dans l'histoire une guerre plus juste. Là où le gouvernement ne sait pas faire respecter les lois, il faut bien que les citoyens se fassent justice eux-mêmes.

La cour de M. Minxit ressemblait à une place d'armes ; la musique, à cheval et armée de fusils de toutes sortes, était déjà rangée en bataille ; le vieux sergent, entré depuis peu au service du docteur, avait pris le commandement de ce corps d'élite. Du milieu de ses rangs s'élevait un ample drapeau fait avec un rideau de croisée, sur lequel M. Minxit avait écrit, en lettres moulées afin que personne n'en ignorât : LA LIBERTÉ DE BENJAMIN OU LES OREILLES DE M. DE CAMBYSE ! c'était là son ultimatum.

En seconde ligne, venait l'infanterie, représentée par cinq à six valets de ferme portant leur pioche sur leur épaule, et quatre couvreurs de l'endroit munis chacun de leur échelle.

La calèche figurait les bagages ; elle était chargée de fascines pour combler les fossés du château que le temps avait comblés lui-même en plusieurs endroits. Mais M. Minxit tenait à faire régulièrement les choses ; il avait eu en outre la précaution de mettre, dans une des poches de la voiture, sa trousse et un gros flacon de rhum.

Le belliqueux docteur, surmonté d'un chapeau à plumes et une épée nue à la main, caracolait autour de sa troupe et hâtait d'une voix tonnante les préparatifs du départ.

C'est l'usage qu'avant d'entrer en campagne une armée soit haranguée. M. Minxit n'était pas homme à manquer à cette formalité. Or, voici ce qu'il dit à ses soldats :

— Soldats, je ne vous dirai point que l'Europe a les yeux fixés sur vous, que vos noms passeront à la postérité, qu'ils seront burinés au temple de la gloire, etc., etc., etc., parce que tout cela c'est de cette graine vide et inféconde qu'on jette aux niais; mais je vous dirai que ce n'est pas seulement pour rendre la liberté à mon gendre que vous avez pris les armes, et que notre expédition aura encore pour résultat de délivrer le pays d'un tyran qui l'opprime, qui écrase vos blés, qui vous bat quand il vous rencontre, et qui est très-malhonnête avec vos femmes. Il suffit à un Français d'une bonne raison pour combattre courageusement; vous, vous en avez deux : donc vous devez être invincibles. Les morts seront enterrés décemment à mes frais, et les blessés seront soignés dans ma maison. Vive M. Benjamin Rathery! mort à Cambyse! destruction à sa gentilhommière!...

— Bravo ! M. Minxit, dit mon oncle qui arrivait en vaincu par une porte de derrière ; voilà une harangue bien touchée : si vous l'eussiez faite en latin, j'aurais cru que vous l'aviez pillée dans Tite-Live.

A la vue de mon oncle, il se fit un hourra universel dans l'armée. M. Minxit commanda en place repos, et conduisit Benjamin dans sa salle à manger. Celui-ci lui rendit compte de son aventure de la manière la plus circonstanciée et avec une fidélité que n'ont pas toujours les hommes d'État lorsqu'ils écrivent leurs mémoires.

M. Minxit était horriblement exaspéré de l'insulte faite à son gendre. D'abord, il ne put s'exprimer que par des imprécations ; mais quand son indignation se fut un peu calmée :

— Benjamin, dit-il, tu es plus ingambe que moi, tu vas prendre le commandement de l'armée, et nous allons marcher contre le château de Cambyse ; il faut que là où étaient ses tourelles, il pousse des orties et du chiendent.

— Si cela vous convient, dit mon oncle, nous raserons jusqu'à la montagne de Saint-Pierre du Mont ; mais, sauf le respect que je dois à votre avis, je crois que nous devons agir de ruse : nous escaladerons nuitamment les murailles du château ; nous nous emparerons de Cambyse et de tous ses laquais plongés dans le vin et le som-

meil, comme dit Virgile; et il faudra qu'ils nous embrassent tous.

— Voilà qui est bien pensé, répondit M. Minxit; nous avons une bonne lieue et demie à faire pour arriver devant la place, et il fera nuit dans une heure. Cours embrasser ma fille et nous partons.

— Un instant, dit mon oncle. Diable ! comme vous y allez ! Je n'ai rien pris de la journée, moi, et il me conviendrait assez de déjeuner avant de partir.

— Alors, dit M. Minxit, je vais faire rompre les rangs, et on distribuera une ration de vin à nos soldats pour les tenir en haleine.

— C'est cela, répondit mon oncle, ils auront le temps de s'achever pendant que je vais prendre ma réfection.

Heureusement pour la gentilhommière du marquis, l'avocat Page, qui revenait d'une expertise, vint demander à dîner à M. Minxit.

— Vous arrivez bien, M. Page, lui dit le belliqueux docteur; je vais vous enrôler dans notre expédition.

— Quelle expédition ? dit Page qui n'avait pas étudié le droit pour faire la guerre.

Alors mon oncle lui raconta son aventure et la manière dont il allait se venger.

— Prenez-y garde, dit l'avocat Page, la chose

est plus grave que vous ne le pensez. D'abord, quant au succès, espérez-vous, avec sept à huit hommes éclopés, venir à bout d'une garnison de trente domestiques commandés par un lieutenant de mousquetaires?

— Vingt hommes, et tous valides, M. l'avocat, répondit M. Minxit.

— Soit, dit froidement l'avocat Page : mais le château de M. de Cambyse est entouré de murailles; ces murailles tomberont-elles, comme celles de Jéricho, au son des cymbales et de la grosse caisse? Je suppose, toutefois, que vous preniez d'assaut le château du marquis : ce sera sans doute un beau fait d'armes; mais cet exploit n'est pas de nature à vous faire obtenir la croix de Saint-Louis; où vous ne voyez qu'une bonne plaisanterie et de légitimes représailles, la justice y verra, elle, un bris de porte, une escalade, une violation de domicile, une attaque de nuit, et tout cela encore contre un marquis! La moindre de ces choses entraîne la peine des galères, je vous en préviens; il faudra donc qu'après votre victoire vous vous résigniez à abandonner le pays, et cela pour quel résultat? pour vous faire donner l'accolade par un marquis.

Mon oncle était très-entêté, entêté comme s'il eût été le fils d'un cheval et d'une ânesse, et, du reste, l'entêtement est un vice héréditaire dans

notre famille ; cependant, il convint que l'avocat Page avait raison.

— Je crois, dit-il, M. Minxit, que vous ferez très-bien de remettre votre épée dans le fourreau et votre chapeau à plumes dans son étui : on ne doit faire la guerre que pour des motifs extrêmement graves. Vous seriez peut-être flatté, M. Minxit, de prendre place parmi les héros ; mais, la gloire d'un général, qu'est-ce que c'est? des cités en débris, des villages en cendres, des campagnes ravagées, des femmes livrées à la brutalité du soldat, des enfants emmenés captifs, des tonneaux de vin défoncés dans les caves. Vous n'avez donc pas lu Fénélon, M. Minxit? Tout cela est atroce, et je frémis rien que d'y penser !

— Que me racontes-tu là? répondit M. Minxit. Il ne s'agit que de quelques coups de pioche à donner à de vieilles murailles toutes cassées.

—. Eh bien ! dit mon oncle, pourquoi vous donner la peine de les abattre, lorsqu'elles ont si bonne volonté de tomber? Croyez-moi, rendez la paix à ce beau pays ; je serais un lâche et un infâme si je souffrais que, pour venger une injure qui m'est toute personnelle, vous vous exposiez aux dangers multiples qui doivent résulter de notre expédition.

— Mais, dit M. Minxit, c'est que j'ai aussi,

moi, des injures personnelles à venger sur ce hobereau : il m'a envoyé, par dérision, de l'urine de cheval à consulter pour de l'urine humaine.

— Belle raison pour encourir dix ans de galères! Non, M. Minxit, la postérité ne vous absoudrait pas. Si vous ne songez à vous, songez à votre fille, à votre Arabelle chérie : quel plaisir aurait-elle à faire de si bons fromages à la crème, quand vous ne seriez plus là pour les manger?

Cette invocation aux sentiments paternels du vieux docteur produisit son effet.

— Au moins, dit-il, tu me promets qu'il sera fait justice de l'insolence de M. de Cambyse; car tu es mon gendre, et dès lors, en fait d'honneur, nous sommes solidaires l'un pour l'autre.

— Oh! pour cela, soyez tranquille, M. Minxit, mon œil sera toujours ouvert sur le marquis; je le guetterai avec l'attention patiente d'un chat qui guette une souris : un jour ou l'autre, je le surprendrai seul et sans escorte; alors, il faudra qu'il croise sa noble épée avec ma rapière, ou bien je le bâtonne à satiété. Tenez, je ne puis jurer, comme les anciens preux, de laisser croître ma barbe, ou de manger du pain dur jusqu'à ce que je me sois vengé, parce que l'une de ces choses ne conviendrait pas dans notre profession, et que l'autre est contraire à mon tempérament; mais je jure de ne devenir votre gendre que quand l'in-

sulte qui m'a été faite aura reçu une éclatante réparation.

— Non pas, répondit M. Minxit, tu vas trop loin, Benjamin; je n'accepte pas ce serment impie : il faut, au contraire, que tu épouses ma fille; tu te vengeras aussi bien après qu'auparavant.

— Y pensez-vous, M. Minxit? du moment que je dois me battre à mort avec le marquis, ma vie ne m'appartient plus : je ne puis me permettre d'épouser votre fille pour la laisser veuve peut-être le lendemain de ses noces.

Le bon docteur essaya d'ébranler la résolution de mon oncle; mais voyant qu'il ne pouvait y parvenir, il se décida à aller changer de costume et à licencier son armée. Ainsi finit cette grande expédition qui coûta peu de sang à l'humanité, mais beaucoup de vin à M. Minxit.

X

Comment mon oncle se fit embrasser par le marquis.

Benjamin avait couché à Corvol. Le lendemain, comme il sortait de la maison avec M. Minxit,

la première personne qu'ils aperçurent, ce fut Fata. Celui-ci, qui ne se sentait pas la conscience nette, eût autant aimé rencontrer deux grands loups sur sa route que mon oncle et M. Minxit. Cependant, comme il ne pouvait s'esquiver, il se décida à faire contre fortune bon cœur : il vint à mon oncle.

— Bonjour, M. Rathery ; comment vous portez-vous, honorable M. Minxit? Eh bien ! M. Benjamin, comment vous en êtes-vous tiré avec notre Gessler ; j'avais une peur terrible qu'il vous fît un mauvais parti, et je n'en ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Fata, dit M. Minxit, gardez vos obséquiosités pour le marquis quand vous le rencontrerez ; est-il vrai que vous ayez dit à M. de Cambyse que vous ne connaissiez plus Benjamin?

— Je ne me souviens pas de cela, mon bon M. Minxit.

— Est-il vrai que vous ayez dit au même marquis que je n'étais pas un homme à voir.

— Je n'ai pas pu dire cela, mon cher M. Minxit, vous savez combien je vous estime, mon ami.

— J'affirme sur l'honneur qu'il a dit tout cela, fit mon oncle avec le sang-froid glacial d'un juge.

— C'est bien, dit M. Minxit ; alors nous allons régler son compte.

— Fata, dit Benjamin, je vous préviens que

M. Minxit veut vous fustiger. Tenez, voilà ma houssine; pour l'honneur du corps, défendez-vous : un médecin ne peut se laisser rosser comme un âne de dix écus.

— J'ai la loi pour moi, dit Fata ; s'il me frappe, chaque coup qu'il me donnera lui coûtera cher.

— Je sacrifie mille francs, dit M. Minxit, faisant siffler sa cravache ; tiens, *Fata*, *fatorum*, destin, providence des anciens, tiens, tiens, tiens, tiens !

Les paysans s'étaient mis sur le seuil de leur porte pour voir fustiger Fata ; car, je le dis à la honte de notre pauvre humanité, rien n'est dramatique comme un homme qu'on maltraite.

— Messieurs, s'écriait Fata, je me mets sous votre protection !

Mais personne ne quitta sa place, car M. Minxit, par la considération dont il jouissait, avait à peu près droit de basse justice dans le village.

— Alors, poursuivit l'infortuné Fata, je vous prends à témoin des violences exercées sur ma personne ; je suis docteur en médecine.

— Attends, dit M. Minxit, je vais frapper plus fort, afin que ceux qui ne voient pas les coups les entendent, et que tu aies des cicatrices à montrer au bailli.

Et en effet, il frappa plus fort, le féroce roturier qu'il était.

— Sois tranquille, Minxit, dit Fata en s'éloignant, tu auras affaire à M. de Cambyse ; il ne souffrira pas qu'on me maltraite parce que je le salue.

— Tu diras à Cambyse, fit M. Minxit, que je me moque de lui, que ma maison est plus solide que son château, et que s'il veut venir sur le plateau de Fertiant avec ses gens, je suis son homme.

Disons de suite, pour en finir avec cette affaire, que Fata fit citer M. Minxit par-devant le bailli pour répondre des violences commises sur sa personne, mais qu'il ne put trouver aucun témoin qui déposât du fait, bien que la chose se fût passée en présence d'une centaine d'individus.

Lorsque mon oncle fut arrivé à Clamecy, sa sœur lui remit une lettre timbrée de Paris, de la teneur suivante :

« Monsieur Rathery,

« Je sais de bonne part que vous voulez épouser mademoiselle Minxit ; je vous le défends expressément.

« Vicomte de PONT-CASSÉ. »

Mon oncle envoya Gaspard lui querir une feuille de papier grand raisin ; il prit l'encrier de Machecourt, et répondit de suite à cette missive.

« Monsieur le vicomte,

« Vous pouvez aller.....

« Agréez l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

« Votre humble et dévoué serviteur,

« B. RATHERY. »

Où mon oncle voulait-il envoyer son vicomte? je ne le sais; j'ai fait d'inutiles recherches pour pénétrer le mystère de cette réticence; mais je vous ai toujours donné une idée de la fermeté, de la netteté, du nerf et de la précision de son style, quand il voulait se donner la peine d'écrire.

Cependant mon oncle n'avait pas renoncé à ses idées de vengeance, tant s'en faut. Le vendredi suivant, après avoir visité ses malades, il fit aiguiser son épée, et mit par-dessus son habit rouge la houppelande de Machecourt. Comme il ne voulait point faire le sacrifice de sa queue et qu'il ne pouvait la mettre dans sa poche, il la cacha sous une vieille perruque et s'en alla ainsi déguisé observer son marquis. Il établit son quartier général dans une espèce de cabaret situé sur le bord de la route de Clamecy, vis-à-vis le château de M. de Cambyse. Le maître du logis venait

de se casser une jambe. Mon oncle, toujours prompt à venir en aide à son prochain quand il était fracturé, déclina sa profession et offrit les secours de son art au patient. Il fut autorisé par sa famille désolée à rétablir en leur lieu et place les deux fragments du tibia cassé; ce qu'il fit prestement et à la grande admiration de deux grands laquais à la livrée de M. de Cambyse, qui buvaient dans le cabaret.

Mon oncle, quand son opération fut terminée, alla s'établir dans une haute chambre de l'auberge, droit au-dessus du bouchon, et il se mit à observer le château avec une longue-vue qu'il avait prise chez M. Minxit. Il y avait une bonne heure qu'il se morfondait là, et il n'avait encore rien aperçu dont il pût tirer profit, lorsqu'il vit un laquais de M. de Cambyse descendre ventre à terre la montagne. Cet homme descendit à la porte du cabaret et demanda si le médecin y était encore. Sur la réponse affirmative de la servante, il monta à la chambre de mon oncle, et, l'abordant chapeau bas, il le pria de venir donner ses soins à M. de Cambyse qui venait d'avaler une arête. Mon oncle fut d'abord tenté de refuser. Mais il réfléchit que cette circonstance pouvait favoriser ses projets de vengeance, et il se décida à suivre le domestique.

Celui-ci l'introduisit dans la chambre du mar-

quis; M. de Cambyse était dans son fauteuil, les coudes sur ses genoux, et il semblait en proie à une violente inquiétude. La marquise, jolie brune de vingt-cinq ans, se tenait à côté de lui et cherchait à le rassurer. A l'arrivée de mon oncle, le marquis leva la tête et lui dit :

— J'ai avalé en dînant une arête qui s'est clouée à mon gosier; j'ai su que vous étiez dans le village et je vous ai fait appeler, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, persuadé que vous ne me refuseriez pas votre secours.

— Nous le devons à tout le monde, répondit mon oncle avec un sang-froid glacial; aux riches aussi bien qu'aux pauvres, aux gentilshommes aussi bien qu'aux paysans, au méchant aussi bien qu'au juste.

— Cet homme m'effraye, dit le marquis à sa femme, faites-le sortir.

— Mais, dit la marquise, vous savez bien qu'aucun médecin ne veut se hasarder à venir au château; puisque vous avez celui-ci, sachez au moins le garder.

Le marquis se rendit à cet avis. Benjamin examina la gorge du malade et secoua la tête d'un air d'inquiétude. Le marquis pâlit.

— Qu'est-ce donc? dit-il, le mal serait-il encore plus grave que nous ne l'aurions cru?

— Je ne sais ce que vous avez cru, répondit

Benjamin d'une voix solennelle, mais le mal serait en effet très-grave, si on ne prenait de suite les mesures nécessaires pour le combattre. Vous avez avalé une arête de saumon, et c'est une arête de la queue, là où elles sont le plus vénéneuses.

— Cela est vrai, dit la marquise étonnée; mais comment avez-vous découvert cela?

— Par l'inspection de la gorge, madame.

Le fait est qu'il l'avait reconnu par un moyen tout naturel : en passant devant la salle à manger dont la porte était ouverte, il avait vu sur la table un saumon dont le tronçon de la queue avait seul été enlevé, et il en avait conclu que c'était à la queue de ce poisson qu'avait appartenu l'arête avalée.

— Nous n'avons jamais ouï dire, fit le marquis d'une voix tremblante d'effroi, que les arêtes de saumon fussent vénéneuses.

— Cela n'empêche pas qu'elles ne le soient beaucoup, dit Benjamin, et je serais fâché que madame la marquise en doutât, car je serais obligé de la contredire. Les arêtes du saumon contiennent, comme les feuilles du mancenillier, une substance si âcre, si corrosive, que si cette arête restait une demi-heure de plus dans le gosier de M. le marquis, elle produirait une inflammation dont je ne pourrais me rendre maître, et l'opération deviendrait impossible.

— En ce cas, docteur, opérez donc de suite, je vous en supplie, dit le marquis de plus en plus effrayé.

— Un instant, dit mon oncle ; la chose ne peut aller si vite que vous le désirez ; il y a une petite formalité à remplir.

— Remplissez-la donc bien vite et commencez.

— C'est que cette formalité vous regarde, c'est vous seul qui devez l'accomplir.

— Dis-moi donc au moins en quoi elle consiste, chirurgien de malheur ! Veux-tu me laisser mourir là faute d'agir ?

— J'hésite encore, poursuivit Benjamin avec lenteur. Comment hasarder une proposition comme celle que j'ai à vous faire ? Avec un marquis ! avec un homme qui descend en droite ligne de Cambyse, roi d'Égypte !...

— Je crois, misérable, que tu profites de ma position pour te moquer de moi ! s'écria le marquis revenant à la violence de son caractère.

— Pas le moins du monde, répondit froidement Benjamin. Vous souvenez-vous d'un homme que vous fîtes, il y a trois mois, traîner dans votre château par vos sbires, parce qu'il ne vous avait point salué, et auquel vous fîtes l'affront le plus sanglant ?

— Un homme à qui j'ai fait baiser... En effet,

c'est toi; je te reconnais à tes cinq pieds dix pouces.

— Eh bien! l'homme aux cinq pieds dix pouces vous demande maintenant réparation de l'insulte que vous lui avez faite.

— Eh! mon Dieu! je ne demande pas mieux; fixe la somme à laquelle tu évalues ton honneur, et je m'en vais te la faire compter de suite.

— Me prends-tu pour un robin? crois-tu que je me fais insulter pour de l'argent? s'écria mon oncle. Non! non! c'est une réparation d'honneur qu'il me faut. Une réparation d'honneur! entends-tu, marquis de Cambyse?

— Eh bien! soit, dit M. de Cambyse dont les yeux étaient attachés sur l'aiguille de sa pendule, et qui voyait avec effroi s'enfuir la fatale demi-heure; je vais déclarer devant madame la marquise, je déclarerai par écrit, si vous le voulez, que vous êtes un homme d'honneur, et que j'ai eu tort de vous avoir offensé.

Benjamin haussa les épaules.

— Crois-tu donc, dit-il au marquis, que, quand on a insulté un honnête homme, il suffise de reconnaître qu'on a eu tort, et que tout soit réparé? Demain tu rirais bien, avec ta société de hobereaux, du niais qui se serait contenté de cette apparence de satisfaction! Non! c'est la peine du talion qu'il faut que tu subisses, ni plus

ni moins. Le faible d'hier est devenu le fort d'aujourd'hui, le ver s'est changé en serpent. Tu n'échapperas pas à ma justice, comme tu échappes à celle du bailli; il n'est aucune protection qui puisse te défendre contre moi. Où je t'ai embrassé, il faut que tu m'embrasses.

— As-tu donc oublié, malheureux, que je suis le marquis de Cambyse?

— Tu as bien oublié, toi, que j'étais Benjamin Rathery.

— Laquais, dit le marquis auquel la colère avait fait oublier le prétendu danger qu'il courait, conduisez cet homme dans la cour et qu'on lui donne cent coups de fouet; je veux l'entendre crier d'ici.

— Bien, dit mon oncle. Mais dans dix minutes l'opération sera devenue impossible, et dans une heure vous serez mort.

— Eh! ne puis-je donc envoyer querir, à Varzy, un chirurgien par mon coureur?

— Si votre coureur trouve le chirurgien chez lui, celui-ci arrivera juste pour vous voir mourir et donner ses soins à madame la marquise.

— Mais il n'est pas possible, dit la marquise, que vous restiez inflexible. N'y a-t-il donc pas plus de plaisir à pardonner qu'à se venger?

— Oh! madame, reprit Benjamin en s'inclinant avec grâce, je vous prie de croire que si

c'était de vous que j'eusse reçu une pareille insulte, je ne vous garderais pas rancune.

Madame de Cambyse sourit, et, comprenant qu'il n'y avait rien à gagner avec mon oncle, elle engagea elle-même son mari à se soumettre à la nécessité, et lui fit observer qu'il n'avait plus que cinq minutes pour se décider.

Le marquis, vaincu par la terreur, fit signe à deux laquais qui étaient dans sa chambre de se retirer.

— Non pas, dit l'inflexible Benjamin, ce n'est pas ainsi que je l'entends. Laquais, vous allez, au contraire, avertir les gens de M. de Cambyse de se rendre ici de sa part : ils ont été témoins de l'insulte, il faut qu'ils le soient de la réparation. Madame la marquise seule a le droit de se retirer.

Le marquis jeta un coup d'œil sur la pendule et vit qu'il ne lui restait plus que trois minutes. Comme le laquais ne bougeait :

— Allez donc vite, Pierre, dit-il, exécutez les ordres de monsieur ; ne voyez-vous pas qu'il est seul maître ici pour le moment?

Les domestiques arrivèrent l'un après l'autre; il ne manquait plus que l'intendant ; mais Benjamin, rigoureux jusqu'au bout, ne voulut pas commencer qu'il ne fût présent.

. . . .

— Bien, dit Benjamin ; maintenant nous voilà quittes, et tout est oublié; je vais à présent m'occuper en conscience de votre gorge.

Il fit l'extraction de l'arête très-vite et très-bien, et la remit entre les mains du marquis. Tandis que celui-ci l'examinait avec curiosité :

— Il faut, dit-il, que je vous donne de l'air.

Il ouvrit une fenêtre, s'élança dans la cour, et en deux ou trois enjambées de ses grandes jambes, il eut gagné la porte cochère. Tandis qu'il descendait en courant la montagne, le marquis était à une fenêtre qui s'écriait :

— Arrêtez, M. Benjamin Rathery ! de grâce, venez recevoir mes remercîments et ceux de madame la marquise; il faut bien que je vous paye votre opération.

Mais Benjamin n'était pas homme à se laisser prendre à ces belles paroles. Au bas de la colline, il rencontra le coureur du marquis.

— Landry, lui dit-il, mes compliments à madame la marquise, et rassurez M. de Cambyse à l'égard des arêtes de saumon; elles ne sont pas plus vénéneuses que celles du brochet; seulement, il ne faut pas les avaler. Qu'il se tienne la gorge enveloppée d'un cataplasme, et dans deux ou trois jours il sera guéri.

Aussitôt que mon oncle fut hors des atteintes du marquis, il tourna à droite, traversa la prai-

rie de Flez, avec les mille ruisselets dont elle est entrecoupée, et se rendit à Corvol. Il voulait régaler M. Minxit de la primeur de son expédition ; il l'aperçut de loin qui était devant sa porte, et agitant son mouchoir en signe de triomphe :

— Nous sommes vengés ! s'écria-t-il.

Le bonhomme accourut au-devant de lui de toute la vitesse de ses grosses et courtes jambes, et se jeta dans ses bras avec la même effusion que s'il eût été son fils : mon oncle dit même avoir vu couler sur les joues deux grosses larmes qu'il cherchait à escamoter. Le vieux médecin, qui n'était pas d'un caractère moins fier et moins irascible que Benjamin, exultait d'allégresse. Arrivé chez lui, il voulut que, pour célébrer la gloire de ce jour, les musiciens exécutassent des fanfares jusqu'au soir, et il leur ordonna ensuite de s'enivrer, ordre qui fut exécuté ponctuellement.

XI

Comment mon oncle aide son marchand de drap à le saisir.

Cependant Benjamin revint à Clamecy un peu inquiet de son audace ; mais, le lendemain, le coureur du château lui remit, de la part de son maître, avec une somme d'argent assez considérable, un billet ainsi conçu :

« M. le marquis de Cambyse prie M. Benja-
« min Rathery d'oublier ce qui s'est passé entre
« eux, et de recevoir, pour prix de l'opération
« qu'il a si habilement exécutée, la faible somme
« qu'il lui envoie. »

— Oh ! dit mon oncle après la lecture de cette lettre, ce bon seigneur voudrait m'acheter ma discrétion ; il a même l'honnêteté de la payer d'avance : c'est dommage qu'il n'agisse pas ainsi avec tous ses fournisseurs. Si je lui avais extrait tout simplement, tout vulgairement, et sans aucun préliminaire, l'arête qu'il s'était plantée dans le gosier, il m'aurait mis deux écus de six francs dans la main et m'aurait envoyé manger un morceau à l'office. La morale de ceci, c'est qu'*avec les*

grands, il vaut mieux se faire craindre que de se faire aimer... Que Dieu me damne si de ma vie je manque à ce principe!

« Toutefois, comme je n'ai pas l'intention d'être discret, je ne puis, en conscience, garder l'argent qu'il m'envoie comme salaire de ma discrétion : il faut être honnête avec tout le monde ou ne pas s'en mêler. Mais, comptons un peu l'argent qui est dans ce sac; voyons ce qu'il paye pour l'opération, et ce qu'il donne pour le silence... Cinquante écus!... Fichtre! le Cambyse est généreux. Il ne veut octroyer que douze sous, sans garantie aucune de n'être pas bâtonné, au batteur en grange qui a son fléau au bout des bras depuis trois heures du matin jusqu'à huit du soir, et moi, il me paye cinquante écus un quart d'heure de ma journée : voilà de la magnificence!

« Pour l'extraction de cette arête, M. Minxit eût exigé cent francs; mais lui, il fait la médecine à grand orchestre et à grand spectacle; il a quatre chevaux et douze musiciens à nourrir. Pour moi, qui n'ai à entretenir que ma trousse et mon hypostase, une hypostase, il est vrai, de cinq pieds neuf pouces : deux pistoles, c'est tout ce que cela vaut. Ainsi, de cent cinquante ôtez vingt, c'est treize pistoles à renvoyer au marquis; encore j'ai presque des remords de lui prendre son argent. Cette opération que je lui

fais payer vingt francs, je ne voudrais pas pour mille francs... mille francs à prendre, bien entendu, après ma mort, ne pas l'avoir faite.

« Mais, marquis, vous n'en êtes pas quitte : avant trois jours le bailliage saura votre aventure; je veux même la faire raconter à la postérité par Millot-Rataut, notre faiseur de noëls : il faut qu'il me fabrique à ce sujet une demi-main d'alexandrins. Pour ces vingt francs, c'est de l'argent trouvé; je ne veux pas qu'il passe par les mains de ma chère sœur. Demain c'est dimanche, demain donc je donne aux amis, avec cet argent, un goûter comme je ne leur en ai jamais donné, un goûter qui sera payé comptant. Il est bon de leur apprendre comment un homme d'esprit peut se venger sans avoir recours à son épée. »

La chose ainsi arrangée, mon oncle se mit à écrire au marquis pour lui annoncer le retour de son argent. Je serais charmé de pouvoir donner à mes lecteurs un nouvel échantillon du style épistolaire de mon oncle; malheureusement sa lettre ne se trouve pas parmi les documents historiques que mon grand-père nous a conservés : peut-être mon oncle le marchand de tabac en aura-t-il fait un cornet.

Tandis que Benjamin était en train d'écrire, son marchand d'habits rouges entra avec une pancarte à la main.

— Qu'est-ce que cela ? fit Benjamin déposant sa plume sur la table ; encore votre mémoire ! M. Bonteint ; toujours votre éternel mémoire ! Eh, mon Dieu ! voilà tant de fois que vous me le présentez que je le sais par cœur : six aunes d'écarlate au grand large, n'est-ce pas, avec dix aunes de doublure et trois garnitures de boutons ciselés ?

— C'est cela, M. Rathery, c'est bien cela ; total, cent cinquante livres dix sous six deniers. Que je sois exclu du paradis comme un gredin si je ne perds pas au moins cent francs sur cette fourniture !

— S'il en est ainsi, reprit mon oncle, pourquoi perdre encore votre temps à griffonner tous ces vilains morceaux de papier ? Vous savez bien, M. Bonteint, que je n'ai jamais d'argent.

— Je vois au contraire, M. Rathery, que vous en avez, et que j'arrive dans un moment favorable. Voilà, sur cette table, un sac qui doit contenir à peu près ma somme, et si vous voulez le permettre...

— Un instant ! dit mon oncle portant rapidement la main sur le sac, cet argent ne m'appartient pas, M. Bonteint ; voilà précisément la lettre de renvoi que je viens d'écrire, et sur laquelle vous m'avez fait faire un pâté. Tenez, ajouta-

t-il en présentant la lettre au marchand, si vous voulez en prendre connaissance...

— Inutile, M. Rathery, complétement inutile; tout ce que je désirerais savoir, c'est à quelle époque vous aurez de l'argent qui vous appartiendra.

— Hélas! M. Bonteint, qui peut prévoir l'avenir? Ce que vous me demandez, je voudrais le savoir moi-même.

— Cela étant, M. Rathery, vous ne trouverez pas mauvais que j'aille de suite chez Parlanta le prévenir qu'il continue les poursuites commencées contre vous.

— Vous êtes de mauvaise humeur, respectable M. Bonteint; sur quelle rognure d'étoffe avez-vous donc marché aujourd'hui?

— De mauvaise humeur, M. Rathery, vous conviendrez qu'on le serait à moins. Voilà trois ans que vous me devez cet argent et que vous me remettez de mois en mois, sur je ne sais quelle maladie épidémique que je ne vois pas arriver; vous êtes cause que j'ai tous les jours des querelles avec madame Bonteint, qui me reproche que je ne sais pas me faire payer, et qui pousse quelquefois la vivacité jusqu'à me traiter de ganache.

— Madame Bonteint est assurément une dame fort aimable; vous êtes heureux, M. Bonteint,

d'avoir une telle épouse, et je vous prie de lui faire le plus tôt possible mes compliments.

— Je vous remercie, M. Rathery; mais ma femme est, comme on dit, un peu grecque, elle aime mieux l'argent que les compliments, et elle dit que si vous aviez eu affaire à mon confrère Grophez, il y a longtemps que vous seriez à l'hôtel Boutron.

— Que diable aussi ! s'écria mon oncle, furieux de ce que Bonteint ne voulait pas lâcher pied, c'est de votre faute si je ne suis pas libéré envers vous; tous vos confrères ont été ou sont malades : Dutorrent a eu deux fluxions de poitrine cette année, Artichaud une fièvre putride; Sergifer a des rhumatismes; Ratine a la diarrhée depuis six mois. Vous, vous jouissez d'une santé parfaite, je n'ai pas eu l'occasion de vous fournir une médecine : vous avez une mine comme une de vos pièces de nankin, et madame Bonteint ressemble à une statuette de beurre frais. Voilà ce qui m'a trompé. J'ai cru que vous seriez l'honneur de ma clientèle; si j'avais su alors ce que je sais, je ne vous aurais pas donné ma pratique.

— Mais, M. Rathery, il me semble que ni madame Bonteint ni moi ne sommes obligés d'être malades pour vous fournir les moyens de vous libérer.

— Et moi, je vous déclare, M. Bonteint, que vous y êtes moralement obligé. Comment feriez-vous pour payer vos traites, vous, si vos clients ne portaient pas d'habit? Cette obstination à vous bien porter est un procédé abominable; c'est un guet-apens que vous m'avez tendu; vous devriez à l'heure qu'il est avoir sur mon registre une note de 50 écus; je vous déduis 130 francs 10 sous 6 deniers pour les maladies que vous auriez dû faire. Vous conviendrez que je suis raisonnable. Vous êtes bien heureux d'avoir à payer la médecine sans avoir eu recours au médecin, et j'en sais plusieurs qui voudraient bien être à votre place. Ainsi donc, si de 150 francs 10 sous 6 deniers nous retranchons 130 francs 10 sous 6 deniers, c'est 20 francs que je vous redois; si vous les voulez, les voilà : je vous conseille en ami de les prendre, vous ne retrouverez pas de sitôt une pareille occasion.

— Comme à-compte, dit M. Bonteint, je les prendrais volontiers.

— Comme solde définitif de tout compte, reprit mon oncle, et encore j'ai besoin de toute ma force d'âme pour vous faire ce sacrifice. Je destinais cet argent à un déjeuner de garçons; j'avais même l'intention de vous y inviter, quoique vous soyez père de famille.

— Voilà encore de vos mauvaises plaisante-

ries, M. Rathery, jamais je n'ai pu obtenir que cela de vous; vous savez bien pourtant que j'ai contre vous une saisie en bonne forme et que je pourrais faire exécuter de suite.

— Eh bien ! voilà précisément ce dont je me plains, M. Bonteint, vous n'avez pas confiance en vos amis; pourquoi vous faire des frais inutiles? ne pouviez-vous venir me trouver et me dire : « M. Rathery, je suis dans l'intention de vous faire saisir? » Je vous aurais répondu : « Saisissez vous-même, M. Bonteint, vous n'avez pas besoin d'huissier pour cela, je vais même vous servir de recors, si cela peut vous être agréable. » Et d'ailleurs, il en est encore temps, saisissez-moi aujourd'hui; saisissez-moi à l'instant même, ne vous gênez pas, tout ce que j'ai est à votre disposition : je vous permets d'empaqueter, d'emballer et d'emporter tout ce qui vous conviendra ici.

— Quoi! M. Rathery, vous seriez assez bon...

— Comment donc, M. Bonteint, mais enchanté d'être saisi par vos mains; je vais même vous aider à me saisir.

Mon oncle ouvrit alors une vieille masure de commode, à laquelle pendaient encore à un clou quelques loques de cuivre doré, et tirant deux ou trois vieux rubans de queue d'un tiroir :

— Tenez, dit-il à M. Bonteint en les lui présentant, vous ne perdrez pas tout; ces objets ne

compteront pas dans le total : je vous les donne par-dessus le marché.

— Ouais! répondit M. Bonteint.

— Ce portefeuille en maroquin rouge que vous voyez, c'est ma trousse.

Comme M. Bonteint allait mettre la main dessus :

— Tout beau, dit Benjamin : la loi ne vous permet pas de toucher là. Ce sont les outils de ma profession, et j'ai le droit de les conserver.

— Pourtant..., fit M. Bonteint.

— Voilà maintenant un tire-bouchon à manche d'ébène et incrusté d'argent; pour cet objet, ajouta-t-il en le mettant dans sa poche, je le soustrais à mes créanciers, et d'ailleurs j'en ai plus besoin que vous.

— Mais, répliqua M. Bonteint, si vous gardez tout ce dont vous avez plus besoin que moi, je n'aurai pas besoin de charrette pour emporter mon butin.

— Un instant, fit mon oncle, vous ne perdrez rien pour attendre. Tenez, voilà sur cette planche de vieilles fioles à médecine, dont quelques-unes sont fêlées : je ne vous en garantis pas l'intégrité; je vous les abandonne avec toutes les araignées qui sont dedans.

« Sur cette autre planche est un grand vautour

empaillé, il ne vous coûtera que la peine de l'aller dénicher, et il pourra très-bien vous servir d'enseigne.

— M. Rathery ! fit Bonteint.

— Ceci, c'est la perruque de noce de Machecourt, qui se trouve là je ne sais comment. Je ne vous l'offre pas, parce que je sais que vous ne portez encore qu'un faux toupet.

— Qu'en savez-vous, M. Rathery? s'écria Bonteint de plus en plus irrité.

— Voici dans ce bocal, poursuivit mon oncle avec un sang-froid imperturbable, un ver solitaire que j'ai conservé dans l'esprit-de-vin. Vous pourrez vous en faire des jarretières, à vous, à madame Bonteint et à vos enfants. Je vous ferai d'ailleurs observer qu'il serait dommage de mutiler ce bel animal : vous pourrez vous vanter d'avoir chez vous l'être le plus long de la création, sans excepter l'immense serpent boa. Vous le coterez du reste ce que vous voudrez.

— Décidément vous vous moquez de moi, M. Rathery; tout cela n'a pas la moindre valeur.

— Je le sais bien, dit froidement mon oncle, aussi vous n'avez pas de recors à payer. Tenez, voilà, par exemple, un objet qui vaut à lui seul toute votre créance : c'est la pierre que j'ai extraite, il y a deux ou trois ans, de la vessie de

M. le maire : vous pourrez la faire ciseler en forme de tabatière; quand on aura mis à l'entour un cercle d'or, et qu'on y aura ajouté quelques pierres fines, ce sera un joli cadeau à offrir à madame Bonteint pour le jour de sa fête.

Bonteint, furieux, fit un pas vers la porte.

— Un instant, dit mon oncle l'arrêtant par un pan de son habit; comme vous êtes pressé, M. Bonteint! je ne vous ai encore montré que la moindre partie de mes trésors; tenez, voici une vieille gravure représentant Hippocrate, le père de la médecine : je vous garantis la ressemblance; plus, trois volumes dépareillés de la *Gazette médicale*, qui feront vos délices pendant ces longues soirées d'hiver.

— Encore une fois, M. Rathery...

— Eh, mon Dieu! ne vous fâchez pas, papa Bonteint, nous voici arrivés à l'objet le plus précieux de mon mobilier.

Mon oncle ouvrit alors une vieille armoire, et en tira les deux habits rouges qu'il jeta aux pieds de M. Bonteint, et desquels il s'échappa un nuage de poussière qui fit tousser le bon négociant, avec un essaim d'araignées qui s'éparpillèrent par la chambre.

— Tenez, lui dit-il, voilà les deux derniers habits que vous m'avez vendus; vous m'avez outrageusement trompé, M. Fauxteint! ils se

sont fanés dans l'espace d'un matin, comme deux feuilles de roses, et ma chère sœur n'a pu seulement les utiliser pour teindre des œufs de Pâques à ses enfants. Vous mériteriez bien que je vous fisse une déduction de la couleur.

— Oh ! pour le coup, s'écria Bonteint horripilé, voilà qui est trop fort, jamais on ne s'est moqué plus insolemment d'un créancier. Demain matin, vous aurez de mes nouvelles, M. Rathery.

— Tant mieux, M. Bonteint, je serai toujours charmé d'apprendre que vous êtes en bonne santé. A propos, eh ! M. Bonteint, et vos rubans de queue que vous oubliez !

Comme Bonteint sortait, entra l'avocat Page. Il trouva mon oncle qui riait aux éclats.

— Qu'as-tu donc fait à Bonteint? lui dit-il, je viens de le rencontrer sur l'escalier presque rouge de colère; il était dans une crise si violente d'exaspération qu'il ne m'a pas salué en passant.

— Ce vieil imbécile, dit Benjamin, ne se fâche-t-il pas contre moi parce que je n'ai pas d'argent! Comme si cela ne devait pas me contrarier plus que lui!

— Tu n'as pas d'argent, mon pauvre Benjamin! tant pis, deux fois tant pis, car je venais te proposer un marché d'or.

— Propose toujours, dit Benjamin.

— C'est le vicaire Djhiarcos qui veut se défaire d'un quart de bourgogne dont une de ses béates lui a fait présent, parce qu'il a un catarrhe et que le docteur Arnout l'a mis à la tisane; comme le régime sera long, il a peur que son vin ne se gâte. Il destine cet argent à mettre dans ses meubles une pauvre jeune orpheline qui vient de perdre sa dernière tante. Ainsi, en même temps qu'un bon marché, c'est une bonne action que je te propose.

— Oui, dit Benjamin; mais, sans argent, ce n'est pas chose facile à faire qu'une bonne action : les bonnes actions sont chères, et n'en fait pas qui veut. Cependant, quelle est ton opinion sur le vin?

— Exquis, dit Page faisant claquer sa langue contre son palais; il m'en a fait goûter, c'est du beaune de première qualité.

— Et combien le vertueux Djhiarcos en veut-il?

— Vingt-cinq francs, dit Page.

— Je n'ai que vingt francs; s'il veut le donner pour vingt francs, c'est un marché conclu. Alors nous goûterions à crédit.

— C'est vingt-cinq francs, à prendre ou à laisser. Vingt-cinq francs pour retirer une pauvre orpheline de la misère et la préserver du

vice, tu conviendras que ce n'est pas trop.

— Mais, si tu avais cinq francs, toi, Page, reprit mon oncle, nous l'achèterions à nous deux.

— Hélas ! dit Page, il y a bien quinze jours que je n'ai vu un pauvre écu de six francs. Je crois que le numéraire a peur de M. de Calonne : il se retire...

— Ce n'est pas, toujours, chez les médecins, dit mon oncle. Ainsi, il ne faut plus penser à ton quartaut.

Pour toute réponse, Page poussa un gros soupir.

En ce moment arriva ma grand'mère portant comme un enfant Jésus un gros rouleau de toile entre ses bras. Elle posa sa toile avec enthousiasme sur les genoux de mon oncle.

— Tiens, Benjamin, lui dit-elle, je viens de faire un superbe marché; j'ai avisé cette toile ce matin en faisant un tour de foire. Tu as besoin de chemises, et j'ai jugé qu'elle te convenait. Madame Avril en donnait soixante et quinze francs. Elle a laissé partir le marchand; mais j'ai bien vu, à la manière dont elle le reluquait, qu'elle avait l'intention de le rappeler. « Voyons votre toile, » ai-je dit de suite au paysan. Je lui en ai donné quatre-vingts francs; je ne croyais pas qu'il me la laisserait pour le prix : la toile vaut cent vingt francs comme un liard, et madame

Avril est furieuse contre moi de ce que je suis allée sur son marché.

— Et cette toile, s'écria mon oncle, vous l'avez achetée... achetée?

—Achetée, dit ma grand'mère, qui ne concevait rien à l'exaspération de Benjamin; il n'y a plus moyen de s'en dédire, le paysan est en bas qui attend son argent.

— Eh bien! allez-vous-en au diable! s'écria Benjamin en jetant le rouleau par la chambre, vous et... c'est-à-dire, pardon, ma chère sœur, pardon, non, n'allez pas au diable : c'est trop loin; mais allez reporter votre toile au marchand : je n'ai pas d'argent pour la payer.

— Et l'argent que tu as reçu ce matin de M. de Cambyse? fit ma grand'mère.

— Mon Dieu! cet argent n'est pas à moi : M. de Cambyse me l'a donné de trop.

— Comment, de trop? reprit ma grand'mère regardant Benjamin avec des yeux ébahis.

— Eh bien! oui, de trop, ma chère sœur, de trop, entendez-vous? de trop; il m'envoie cinquante écus pour une opération de vingt francs; comprenez-vous, à cette heure?

— Et tu es assez niais pour lui renvoyer son argent? Si mon mari m'avait fait un pareil tour!...

— Oui, j'ai été assez niais pour cela; que

voulez-vous, tout le monde ne peut pas avoir l'esprit que vous exigez de Machecourt. J'ai été assez niais pour cela, et je ne m'en repens pas : je ne veux pas me faire charlatan pour vous plaire. Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'on a de peine ici-bas pour rester honnête homme ! vos plus proches et vos plus chers sont pourtant les premiers à vous induire en tentation !

— Mais, malheureux, tu manques de tout ; tu n'as plus une paire de bas de soie qui soit mettable, et tandis que je raccommode tes chemises d'un côté, elles tombent en loques de l'autre !

— Et parce que mes chemises tombent en loques d'un côté pendant que vous les raccommodez de l'autre, il faut que je manque à la probité, n'est-ce pas, ma chère sœur?

— Mais, tes créanciers, quand les payeras-tu?

— Quand j'aurai de l'argent, voilà tout ; je défie le plus riche de faire mieux.

— Et le marchand de toile, que lui dirai-je?

— Dites-lui tout ce que vous voudrez ; dites-lui que je ne porte pas de chemises, ou que j'en ai trois cents douzaines dans mes armoires ; il choisira celle de ces deux raisons qui lui conviendra le mieux.

— Va, mon pauvre Benjamin, dit ma grand'-mère en emportant sa toile, avec tout ton esprit tu ne seras jamais qu'un imbécile.

— Au fait, dit Page quand ma grand'mère fut au bas de l'escalier, ta chère sœur a raison, tu pousses la probité jusqu'à la niaiserie, tout cela ne nous donne pas de bourgogne !

Mon oncle se leva avec vivacité, et, serrant le bras de l'avocat dans sa main de fer à le faire crier :

— Écoute, Page, tu sais si j'aime le bourgogne ; tu sais aussi, d'après ce que vient de dire ma chère sœur, si j'ai besoin de chemises ; mais pour tous les vignobles de la Côte-d'Or et toutes les chènevières des Pays-Bas, je ne voudrais pas qu'il y eût dans le bailliage un regard devant lequel le mien dût s'abaisser. Non, je ne garderai pas cet argent, quand il me le faudrait pour racheter ma vie.

« Mais sois tranquille, ivrogne, tu n'y perdras rien : dimanche je vous donne à goûter à tous avec ces vingt francs que j'ai retirés du gosier de M. de Cambyse, et au dessert je vous raconterai leur histoire. Je vais écrire de suite à M. Minxit. Je ne puis avoir Arthus, attendu que je n'ai que vingt francs à dépenser, ou bien il faudrait qu'il voulût dîner copieusement ce jour-là ; mais si tu rencontres avant moi Rapin, Parlanta et les autres, préviens-les, afin qu'ils ne s'engagent pas ailleurs. »

Je dois dire de suite que ce goûter fut ajourné

à huitaine, parce que M. Minxit ne put se trouver au rendez-vous; puis indéfiniment remis, parce que mon oncle fut obligé de se séparer de ses deux pistoles.

XII

Comment mon oncle appendit M. Susurrans à un crochet de sa cuisine.

Voyez comme les fleurs sont merveilleusement fécondes : elles jettent autour d'elles leurs graines comme une pluie; elles les abandonnent au vent comme une poussière ; elles les envoient, ainsi que ces aumônes qui montent jusqu'aux noirs galetas, sur la cime des rocs désolés, entre les vieilles pierres des murailles fêlées, au milieu des ruines qui tombent et pendent, sans s'inquiéter si elles trouveront une pincée de terre qui les féconde, une goutte de pluie qui suce leur racine, et après un rayon pour les faire croître, un autre rayon pour les peindre. Les brises du printemps qui s'en va emportent les derniers parfums de la prairie; voilà la terre toute jonchée de feuilles qui se fanent : mais quand les brises de l'automne passeront, secouant

sur la campagne leurs ailes humides, une autre génération de fleurs aura revêtu la terre d'une robe neuve, leur faible parfum sera le dernier souffle de l'année qui se meurt et qui en mourant nous sourit encore.

Sous tous les autres rapports, les femmes ressemblent à des fleurs ; mais sous celui de la fécondité elles n'ont aucune ressemblance avec elles : la plupart des femmes, les femmes comme il faut surtout, ne produisent plus : ces dames sont mères de famille le moins possible ; elles se font stériles par économie. Quand la femme du greffier a fait son petit greffier, la femme du notaire son petit notaire, elles se croient quittes envers le genre humain, et elles abdiquent. Le fait est que les enfants sont fort chers, et que cette dépense n'est pas à la portée de tout le monde : le pauvre seul peut se permettre le luxe d'une nombreuse famille. Savez-vous que les mois de nourrice d'un enfant coûtent seuls presque un cachemire ? Puis, le poupon grandit vite, arrivent les notes boursouflées du maître de pension et les mémoires du cordonnier et du tailleur ; enfin, le bambin d'aujourd'hui demain se fera homme, les moustaches lui poussent, et le voilà bachelier ès lettres. Alors vous ne savez plus qu'en faire. Pour vous débarrasser de lui, vous lui achetez une belle profession ; mais vous ne

tardez pas à vous apercevoir, aux traites qu'on tire sur vous des quatre coins de la ville, que cette profession ne rapporte à votre docteur que des invitations et des cartes de visite : il faut que vous l'entreteniez, jusqu'à trente ans et au delà, de gants glacés, de cigares de la Havane et de maîtresses. Vous conviendrez que cela est fort désagréable!... Allez, s'il y avait un tour pour les jeunes gens de vingt ans, comme il y en a un, ou plutôt comme il n'y en a plus pour les petits enfants, je vous assure que l'hospice aurait presse!

Mais, dans le siècle de mon oncle Benjamin, les choses allaient tout autrement : c'était l'âge d'or des accoucheurs et des sages-femmes. Les femmes s'abandonnaient sans inquiétude et sans arrière-pensée à leurs instincts : riches ou pauvres, elles faisaient toutes des enfants, et même celles qui n'avaient pas le droit d'en faire.

Ce que j'en dis, ce n'est pas que je regrette cette fécondité aveugle de l'ancien régime, qui produisait comme une machine sans savoir ce qu'elle faisait : je me trouve bien assez de voisins comme cela ; je voulais seulement vous faire comprendre comment, à l'époque où je parle, ma grand'mère, quoiqu'elle n'eût pas encore trente ans, en était déjà à son septième enfant.

Ma grand'mère, donc, en était à son septième

enfant. Mon oncle voulait absolument que sa chère sœur assistât à sa noce, et il avait fait consentir M. Minxit à remettre le mariage après les relevailles de ma grand'mère. Le trousseau du nouvel arrivant était tout fait, tout blanc, tout festonné, et de jour en jour on attendait son entrée dans l'existence. Les six autres enfants étaient tous vivants, tous enchantés d'être au monde. Il manquait bien quelquefois à l'un une paire de sabots, à l'autre une casquette ; tantôt celui-ci était percé au coude, et tantôt celui-là au talon ; mais le pain quotidien abondait ; tous les dimanches ils avaient leur chemise blanche et repassée : somme toute, ils se portaient à merveille et fleurissaient dans leurs guenilles.

Mon père, cependant, qui était l'aîné, était le plus beau et le mieux nippé des six : cela tenait peut-être à ce que son oncle Benjamin lui repassait ses vieilles culottes courtes, et que pour en faire à Gaspard des pantalons il n'y avait presque rien à y changer, que souvent même on n'y changeait rien du tout. Par la protection du cousin Guillaumot qui était sacristain, il avait été promu à la dignité d'enfant de chœur, et, je le dis avec orgueil, il était un des meilleurs enfants de chœur du diocèse : s'il eût persisté dans la carrière que le cousin Guillaumot lui avait ouverte, au lieu d'un beau lieutenant de pompiers qu'il est aujour-

d'hui, il eût fait un curé magnifique. Il est vrai que je dormirais encore dans le néant, comme dit ce bon M. de Lamartine, qui dort lui-même quelquefois; mais le sommeil est une excellente chose.

Quoi qu'il en soit, mon père devait à ses fonctions de lévite l'avantage d'avoir un superbe habit bleu-de-ciel. Voici comment cette bonne fortune lui était arrivée : La bannière de saint Martin, patron de Clamecy, avait été mise à la réforme; ma grand'mère, avec ce coup d'œil d'aigle que vous lui connaissez, avait découvert que dans cette étoffe bénite il y avait de quoi faire à son aîné une veste et un pantalon, et elle s'était fait adjuger à vil prix, par la fabrique, la bannière révoquée. Le saint était peint au beau milieu; l'artiste l'avait représenté au moment où il coupe avec son sabre un pan de son manteau pour en couvrir la nudité d'un mendiant; mais ce n'était pas là un obstacle sérieux au projet de ma grand'mère. L'étoffe avait été retournée, et saint Martin avait été mis à l'envers, ce qui, du reste, était bien égal au bienheureux.

L'habit avait été mené à bonne fin par une couturière de la rue des Moulins. Il serait allé à mon oncle tout aussi bien peut-être qu'à mon père; mais ma grand'mère l'avait fait faire de telle sorte qu'après avoir été usé une première

fois par l'aîné, il pût l'être une seconde fois par le cadet. Mon père se carra d'abord dans son habit bleu-de-ciel : je crois même qu'il avait contribué de ses appointements à en payer la façon ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'une magnifique parure est souvent un cilice. Benjamin, pour lequel il n'y avait rien de sacré, l'avait surnommé le patron de Clamecy. Ce sobriquet, les enfants l'avaient ramassé, et il avait valu à mon père bien des horions. Plus d'une fois il lui était arrivé de rentrer à la maison avec un revers de l'habit bleu-de-ciel dans sa poche. Saint-Martin était devenu son ennemi personnel. Souvent vous l'eussiez vu au pied de l'autel plongé dans une sombre méditation. Or, à quoi rêvait-il ? au moyen de se débarrasser de son habit ; et, un jour, au *Dominus vobiscum* du desservant, il répondit, croyant parler à sa mère : Je vous dis que je ne porterai plus votre habit bleu-de-ciel !

Mon père était dans cette disposition d'esprit, lorsque, le dimanche, après la grand'messe, mon oncle, ayant à faire une visite au val des Rosiers, lui proposa de l'accompagner. Gaspard, qui aimait mieux jouer au bouchon sur la promenade que de servir d'aide à mon oncle, répondit qu'il ne le pouvait pas parce qu'il avait un baptême à faire.

— Cela n'empêche pas, dit Benjamin ; un autre le fera à ta place.

— Oui, mais il faut que j'aille au catéchisme à une heure.

— Je croyais que tu avais fait ta première communion?

— C'est-à-dire que j'ai été tout près de la faire. C'est vous qui m'en avez empêché en me faisant griser la veille de la cérémonie.

— Et pourquoi te grisais-tu?

— Parce que vous étiez gris vous-même, et que vous m'avez menacé de me battre du plat de votre épée, si je ne me grisais pas.

— J'ai eu tort, dit Benjamin; mais, c'est égal, tu ne risques rien de venir avec moi : je n'en ai que pour un moment; nous serons revenus avant le catéchisme.

— Comptez là-dessus, répondit Gaspard; où un autre n'en aurait que pour une heure, vous en avez, vous, pour une demi-journée : vous vous arrêtez à tous les bouchons. Et M. le curé m'a défendu d'aller avec vous, parce que vous me donnez de mauvais exemples.

— Eh bien! pieux Gaspard, si vous refusez de venir avec moi, je ne vous inviterai pas à ma noce; si au contraire vous m'accordez cette faveur, je vous donnerai une pièce de douze sous.

— Donnez-la-moi tout de suite, dit Gaspard.

— Et pourquoi la veux-tu de suite, polisson? Est-ce que tu te défies de ma parole?

— Non, mais c'est que je ne me soucie pas d'être votre créancier : j'ai entendu dire dans la ville que vous ne payez personne, et qu'on ne veut pas vous faire saisir parce que votre mobilier ne vaut pas trente sous.

— Bien parlé, Gaspard, dit mon oncle ; tiens, voilà quinze sous, et va prévenir ma chère sœur que je t'emmène.

Ma grand'mère s'avança jusque sur le seuil de la porte pour recommander à Gaspard d'avoir bien soin de son habit, car, disait-elle, il fallait qu'il lui servît pour la noce de son oncle.

— Vous moquez-vous? dit Benjamin; est-il besoin de recommander sa bannière à un enfant de chœur français?

— Mon oncle, dit Gaspard, avant de nous mettre en route, je vous préviens d'une chose, c'est que, si vous m'appelez encore porte-bannière, oiseau bleu ou patron de Clamecy, je me sauve avec vos quinze sous, et je retourne jouer au bouchon.

A l'entrée du hameau, mon oncle rencontra M. Susurrans, épicier, tout petit, tout menu, mais fait, comme la poudre, de charbon et de salpêtre. M. Susurrans avait une espèce de métairie au val des Rosiers ; il s'en revenait à Clamecy, portant sous son bras un toulon qu'il espérait bien faire entrer en fraude, et au bout de sa canne

une paire de chapons que madame Susurrans attendait pour les mettre à la broche. M. Susurrans connaissait mon oncle, et il l'estimait ; car Benjamin achetait chez lui le sucre dont il édulcorait ses drogues, et la poudre qu'il mettait dans sa queue. M. Susurrans, donc, lui proposa de venir à la ferme se rafraîchir. Mon oncle, pour lequel la soif était un état normal, accepta sans cérémonie. L'épicier et son client s'étaient établis au coin du feu, chacun sur un escabeau ; ils avaient mis le toulon entre eux deux ; mais ils ne le laissaient pas aigrir à sa place, et quand il n'était pas dans les mains de l'un, il était aux lèvres de l'autre.

— L'appétit vient aussi bien en buvant qu'en mangeant : si nous mangions les poulets? dit M. Susurrans.

— En effet, répondit mon oncle, cela vous épargnera la peine de les emporter, et je ne conçois pas comment vous avez pu vous charger de cette corvée.

— Et à quelle sauce les mangerons-nous?

— A la plus tôt faite, dit Benjamin, et voici un excellent feu pour les faire rôtir.

— Oui, dit M. Susurrans, mais il n'y a ici de batterie de cuisine que tout juste pour faire une soupe à l'oignon : nous n'avons pas de broche.

Benjamin, comme tous les grands hommes,

n'était jamais pris au dépourvu par les circonstances.

— Il ne sera pas dit, répondit-il, que deux hommes d'esprit comme nous n'aient pu manger une volaille rôtie faute de broche. Si vous m'en croyez, nous embrocherons nos poulets avec la lame de mon épée, et Gaspard que voilà la tournera par la garde.

Vous n'auriez jamais pensé à cet expédient, vous, ami lecteur; mais mon oncle avait assez d'imagination pour faire dix romanciers de notre époque.

Gaspard, qui ne mangeait pas souvent de poulets, se mit joyeusement à la besogne; au bout d'une heure les poulets étaient rôtis à point. On retourna un cuvier à lessive et on le traîna auprès du feu; le couvert fut dressé dessus, et, sans sortir de leur place, les convives se trouvèrent à table. Les verres manquaient, mais le toulon ne chômait pas pour cela; on buvait par la bonde, comme au temps d'Homère; cela n'était pas commode, mais tel était le caractère stoïque de mon oncle qu'il aimait mieux boire ainsi du bon vin que de la piquette dans des verres de cristal. Malgré les difficultés de toute espèce que présentait l'opération, les poulets furent bientôt expédiés. Depuis longtemps les infortunés volatiles n'étaient plus qu'une carcasse dénudée, et

cependant les deux amis buvaient toujours. M. Susurrans, qui n'était, ainsi que nous vous l'avons dit, qu'un tout petit homme dont l'estomac et le cerveau se touchaient presque, était ivre autant qu'on peut l'être; mais Benjamin, le grand Benjamin, avait conservé la majeure partie de sa raison, et il prenait en pitié son faible adversaire; pour Gaspard, auquel on avait passé quelquefois le toulon, il alla un peu au delà des limites de la tempérance : le respect filial ne me permet pas de me servir d'une autre expression.

Telle était la situation morale des convives lorsqu'ils quittèrent le cuvier. Il était alors quatre heures, et ils se disposaient à se mettre en route. M. Susurrans, qui se souvenait très-bien qu'il devait apporter des poulets à sa femme, les cherchait pour les remettre au bout de sa canne; il demanda à mon oncle s'il ne les avait point vus.

— Vos poulets, dit Benjamin, plaisantez-vous? vous venez de les manger.

— Oui, vieux fou, ajouta Gaspard, vous les avez mangés; ils étaient embrochés à l'épée de mon oncle, et c'est moi qui ai tourné la broche.

— Cela n'est pas vrai! s'écria M. Susurrans; car si j'avais mangé mes poulets je n'aurais plus faim, et je me sens un appétit à dévorer un loup.

— Je ne dis pas le contraire, répondit mon

oncle ; mais toujours est-il que vous venez de manger vos poulets. Tenez, si vous en doutez, en voilà les deux carcasses : vous pouvez les mettre au bout de votre canne si cela vous convient.

— Tu en as menti, Benjamin ; je ne reconnais point là les carcasses de mes poulets ; c'est toi qui me les as pris, et tu vas me les rendre.

— Eh bien ! soit, dit mon oncle, envoyez-les chercher demain à la maison, et je vous les rendrai.

— Tu vas me les rendre de suite, dit M. Susurrans s'élevant sur la pointe des pieds pour mettre le poing sous la gorge de mon oncle.

— Ah çà ! papa Susurrans, dit Benjamin, si vous plaisantez, je vous préviens que c'est pousser trop loin la plaisanterie, et...

— Non, malheureux, je ne plaisante pas, fit M. Susurrans se plaçant devant la porte, et vous ne sortirez pas d'ici, ni toi ni ton neveu, que vous ne m'ayez rendu mes poulets.

— Mon oncle, dit Gaspard, voulez-vous que je passe la jambe à ce vieil imbécile?

— Inutile, Gaspard, inutile, mon ami, dit Benjamin ; tu es un homme d'église, toi, et il ne te convient pas d'intervenir dans une querelle. Ah çà ! ajouta-t-il, une fois, deux fois, M. Susurrans, voulez-vous nous laisser sortir?

— Quand vous m'aurez rendu mes poulets, répondit M. Susurrans faisant demi-tour à gauche

et présentant le bout de sa canne à mon oncle comme si c'eût été une baïonnette.

Benjamin abaissa la canne de sa main, et prenant le petit homme par le milieu du corps, il l'accrocha par la ceinture de sa culotte à un morceau de fer qui était au-dessus de la porte et auquel on suspendait la batterie de cuisine. Susurrans, assimilé à un poêlon, se démenait comme un scarabée attaché par une épingle à une tapisserie. Il hurlait et gesticulait, criant tantôt au feu, tantôt à l'assassin. Mon oncle avisa un almanach de Liége qui était sur la cheminée :

— Tenez, dit-il, M. Susurrans, l'étude, a écrit Cicéron, est une consolation dans toutes les situations de la vie; amusez-vous à étudier jusqu'à ce qu'on soit venu vous dépendre; car, pour moi, je n'ai pas le temps de faire conversation avec vous, et j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

A vingt pas de là mon oncle rencontra le fermier qui accourait et qui lui demanda pourquoi son maître criait au feu et à l'assassin.

— C'est probablement que la maison brûle et qu'on assassine votre maître, répondit tranquillement mon oncle.

Et, sifflant Gaspard qui était resté en arrière, il continua son chemin.

Le temps s'était radouci; le ciel, auparavant

resplendissant, était devenu d'un blanc mat et sale, comme un plafond de gypse qui n'est pas encore sec; il tombait une petite pluie fine, dense, acérée, qui ruisselait en gouttelettes le long des rameaux dépouillés, et faisait pleurer les arbres et les buissons. Le chapeau de mon oncle s'imbiba comme une éponge de cette pluie, et bientôt ses deux cornes devinrent deux gouttières qui lui versaient une eau noire sur les épaules. Benjamin, inquiet pour son habit, le retourna, et, se ressouvenant de la recommandation de sa sœur, il ordonna à Gaspard d'en faire autant. Celui-ci, sans penser à saint Martin, se conforma à l'injonction de mon oncle. A quelque distance de là, Benjamin et Gaspard rencontrèrent une troupe de paysans qui revenaient de vêpres. A la vue du saint qui se trouvait sur l'habit de Gaspard, la tête en bas et son cheval les quatre fers en l'air, comme s'il fût tombé du ciel, les rustres poussèrent d'abord de grands éclats de rire, et bientôt ils en vinrent aux huées. Vous connaissez assez mon oncle pour croire qu'il ne se laissa pas impunément bafouer par cette canaille. Il tira son épée; Gaspard, de son côté, s'arma de pierres, et, emporté par son ardeur, il s'avança à l'avant-garde. Mon oncle s'aperçut alors que saint Martin avait tous les torts dans cette affaire, et il fut pris d'une telle envie de rire que, pour ne point

tomber, il fut obligé de s'appuyer sur son épée.

— Gaspard, s'écriait-il d'une voix étouffée, patron de Clamecy, ton saint qui est à l'envers ! le casque de ton saint qui va tomber !

Gaspard, comprenant qu'il était l'objet de toute cette risée, ne put supporter cette humiliation ; il ôta son habit, le jeta à terre et le foula aux pieds. Quand mon oncle eut achevé de rire, il voulut le forcer à le ramasser et à le remettre ; mais Gaspard se sauva à travers les champs et ne reparut plus. Benjamin releva piteusement l'habit et le mit au bout de son épée. Sur ces entrefaites arriva M. Susurrans ; il était un peu dégrisé, et il se ressouvenait très-distinctement qu'il avait mangé ses poulets ; mais il avait perdu son tricorne. Benjamin, que les vivacités du petit homme réjouissaient beaucoup, et qui voulait, comme nous dirions nous autres professeurs, gens de bas lieu et de mauvais ton, le faire monter à l'échelle, lui soutint qu'il l'avait mangé ; mais la force musculaire de Benjamin en imposait tellement à M. Susurrans qu'il refusa tout net de se fâcher ; il poussa même l'esprit de contrariété jusqu'à faire des excuses à mon oncle.

Benjamin et M. Susurrans s'en revinrent ensemble à Clamecy. Vers le milieu du faubourg, ils rencontrèrent l'avocat Page.

— Où vas-tu ainsi ? dit celui-ci à mon oncle.

— Eh ! parbleu, tu t'en doutes bien, je vais dîner chez ma chère sœur.

— Ce n'est pas du tout cela, fit Page, tu t'en vas dîner avec moi à l'hôtel du Dauphin.

— Et si j'acceptais, à quelle circonstance devrais-je donc cet avantage?

— Je vais t'expliquer cela en deux mots : c'est un riche marchand de bois de Paris auquel j'ai gagné une affaire importante et qui m'a invité à dîner avec son procureur, qu'il ne connaît pas. Nous sommes dans le carnaval ; j'ai décidé que ce serait toi qui serais son procureur, et j'allais au-devant de toi pour t'en prévenir. C'est une aventure digne de nous, Benjamin, et je n'ai pas sans doute trop présumé de ton génie en espérant que tu y prendrais un rôle.

— C'est, en effet, dit Benjamin, une partie de masques fort bien conçue. Mais je ne sais, ajouta-t-il en riant, si l'honneur et la délicatesse me permettent de faire le personnage de procureur.

— A table, dit Page, le plus honnête homme est celui qui vide le plus consciencieusement son verre.

— Oui, mais si ton marchand de bois me parle de son affaire?

— Je répondrai pour toi.

— Et si demain il lui prend fantaisie de rendre visite à son procureur?

— C'est chez toi que je le conduirai.

— Tout cela c'est très-bien ; mais je n'ai pas, j'ose du moins m'en flatter, l'effigie d'un procureur.

— Tu la prendras : tu as bien déjà su te faire passer pour le Juif-Errant.

— Et mon habit rouge?

— Notre homme est un badaud de Paris : nous lui ferons croire que telles sont, en province, les insignes des procureurs.

— Et mon épée?

— S'il la remarque, tu lui diras que c'est avec cela que tu tailles tes plumes.

— Mais quel est donc son procureur, à ton marchand de bois?

— C'est Dulciter. Aurais-tu l'inhumanité de me laisser dîner avec Dulciter?

— Je sais bien que Dulciter n'est pas amusant; mais s'il sait que j'ai dîné pour lui, il m'attaquera en restitution.

— Je plaiderai pour toi. Allons, viens, je suis sûr que le dîner est servi. Mais, à propos, notre amphitryon m'a recommandé d'amener avec moi le premier clerc de Dulciter : où diable vais-je pêcher un clerc de Dulciter?

Benjamin se mit à éclater d'un rire fou.

— Oh! s'écria-t-il en frappant entre ses mains, j'ai ton affaire! Tiens, ajouta-t-il, met-

tant sa main sur l'épaule de M. Susurrans, voilà ton clerc!

— Fi donc! dit Page, un épicier!...

— Qu'est-ce que cela fait?

— Il sent le gruyère.

— Tu n'es pas gourmet, Page : il sent la chandelle.

— Mais il a soixante ans.

— Nous le présenterons comme le doyen de la basoche.

— Vous êtes des drôles et des polissons, dit M. Susurrans en revenant à son caractère impétueux ; je ne suis pas un bandit, moi, un coureur de cabarets.

— Non, interrompit mon oncle, il s'enivre seul dans sa cave.

— C'est possible, M. Rathery; mais je ne m'enivre pas toujours aux dépens des autres, et je ne veux pas prendre part à vos flibusteries.

— Il faut pourtant, dit mon oncle, que vous y preniez part ce soir, sinon je dis partout où je vous ai accroché.

— Et où l'as-tu donc accroché? fit Page.

— Imagine-toi..., dit Benjamin.

— M. Rathery!.. s'écria Susurrans mettant un doigt sur sa bouche.

— Eh bien! consentez-vous à venir avec nous?

— Mais considérez que ma femme m'attend; on me croira mort, assassiné; on me cherchera sur la route du val des Rosiers.

— Tant mieux! on trouvera peut-être votre tricorne.

— M. Rathery, mon bon M. Rathery! fit Susurrans en joignant les mains.

— Allons donc, dit mon oncle, ne faites donc pas l'enfant; vous me devez une réparation, et moi, je vous dois un diner; d'un seul coup, nous nous acquittons ensemble.

— Souffrez au moins que j'aille prévenir ma femme.

— Non pas, dit Benjamin se plaçant entre lui et Page; je connais madame Susurrans pour l'avoir vue à son comptoir; elle vous enfermerait chez vous à double tour, et je ne veux pas que vous nous échappiez; je ne vous donnerais pas pour dix pistoles.

— Et mon toulon, dit Susurrans, qu'en vais-je faire à présent que je suis clerc de procureur?

— C'est vrai, dit Benjamin, vous ne pouvez vous présenter à notre client avec un toulon.

Ils étaient alors au milieu du pont de Beuvron: mon oncle prit le toulon des mains de Susurrans, et le jeta à la rivière.

— Coquin de Rathery, scélérat de Rathery! s'écria Susurrans, tu me payeras mon toulon; il

m'a coûté six livres, à moi ; mais toi, tu sauras ce qu'il te coûtera.

— M. Susurrans, dit Benjamin prenant une pose majestueuse, imitons le sage qui disait : *Omnia mecum porto,* c'est-à-dire : Tout ce qui me gêne je le jette à la rivière. Tenez, voilà au bout de cette épée un habit magnifique, l'habit des dimanches de mon neveu ; un habit qui pourrait figurer dans un musée, et qui a coûté de façon seulement trente fois autant que votre misérable toulon ; eh bien ! moi, je le sacrifie sans le moindre regret : jetez-le par-dessus le pont, et nous serons quittes.

Comme M. Susurrans n'en voulait rien faire, Benjamin lança l'habit par-dessus le pont, et, prenant le bras de Page et celui de Susurrans :

— Maintenant, dit-il, marchons ; on peut lever le rideau, nous sommes prêts à entrer en scène.

Mais l'homme propose et Dieu dispose : en montant l'escalier de Vieille-Rome, ils se trouvèrent face à face avec madame Susurrans. Celle-ci, ne voyant pas revenir son mari, allait au-devant de lui avec une lanterne. Lorsqu'elle le vit entre mon oncle et l'avocat Page, qui avaient tous deux une réputation suspecte, son inquiétude fit place à la colère.

— Enfin, monsieur, vous voilà ! s'écria-t-elle, c'est vraiment heureux ; j'ai cru que vous n'arri-

veriez pas ce soir ; vous menez là une jolie vie, et vous donnez un bel exemple à votre fils !

Puis, parcourant son mari d'un coup d'œil rapide, elle s'aperçut combien il était incomplet.

— Et vos poulets, monsieur ! et ton chapeau, misérable ! et ton toulon, ivrogne ! qu'en as-tu fait ?

— Madame, répondit gravement Benjamin, les poulets nous les avons mangés ; pour le tricorne, il a eu le malheur de le perdre en route.

— Comment ! le monstre a perdu son tricorne ! un tricorne tout frais retapé !

— Oui, madame, il l'a perdu, et vous êtes bien heureuse, dans la position où il était, qu'il n'ait pas perdu aussi sa perruque ; quant au toulon, on le lui a saisi à l'octroi, et la régie lui a déclaré procès-verbal.

Comme Page ne pouvait s'empêcher de rire :

— Je vois ce que c'est, dit madame Susurrans ; c'est vous qui avez débauché mon mari, et par-dessus le marché vous nous plaisantez. Vous feriez bien mieux de vous occuper de vos malades et de payer vos dettes, M. Rathery.

— Est-ce que je vous dois quelque chose, madame ? répondit fièrement mon oncle.

— Oui, ma bonne amie, poursuivit Susurrans se sentant fort de la protection de sa femme, c'est lui qui m'a débauché : il m'a mangé mes poulets

avec son neveu ; ils m'ont pris mon tricorne, et ils m'ont jeté mon toulon dans la rivière. Il voulait encore, l'infâme qu'il est, me forcer à aller dîner avec lui au Dauphin, et à faire, à mon âge, le personnage d'un clerc de procureur.

« Allez, indigne homme, je m'en vais de ce pas chez M. Dulciter le prévenir que vous voulez dîner à sa place et à celle de son clerc.

— Vous voyez, madame, fit mon oncle, que votre mari est ivre, et qu'il ne sait ce qu'il dit ; si vous m'en croyez, vous le ferez coucher aussitôt que vous serez de retour à la maison, et vous lui ferez prendre, de deux heures en deux heures, une décoction de camomille et de fleurs de tilleul : en le soutenant, j'ai eu l'occasion de lui toucher le pouls, et je vous assure qu'il n'est pas bien du tout.

— Oh ! scélérat, oh ! coquin, oh ! révolutionnaire, tu oses dire à ma femme que je suis malade d'avoir trop bu, tandis que c'est toi qui es ivre ! Attends, je m'en vais de suite chez Dulciter, et tu auras tout à l'heure de ses nouvelles.

— Vous devez vous apercevoir, madame, dit Page avec le plus grand sang-froid du monde, que cet homme bat la campagne : vous manqueriez à tous vos devoirs d'épouse, si vous ne faisiez prendre à votre mari de la camomille et de la fleur de tilleul, ainsi que vient de le prescrire

M. Rathery, qui est assurément le médecin le plus habile du bailliage, et qui répond aux insultes de ce fou en lui sauvant la vie.

Susurrans allait recommencer ses imprécations.

— Allons, lui dit sa femme, je vois que ces messieurs ont raison; vous êtes ivre à ne pouvoir plus parler; suivez-moi de suite, ou je ferme la porte en rentrant, et vous irez coucher où vous voudrez.

— C'est cela, dirent ensemble Page et mon oncle.

Et ils riaient encore lorsqu'ils arrivèrent à la porte du Dauphin. La première personne qu'ils rencontrèrent dans la cour fut M. Minxit, qui allait monter à cheval pour retourner à Corvol.

— Parbleu! dit mon oncle prenant la bride du cheval, vous ne partirez pas ce soir, M. Minxit; vous allez souper avec nous; nous avons perdu un convive, mais vous en valez bien trente comme lui.

— Puisque cela te fait plaisir, Benjamin... Garçon, remenez mon cheval à l'écurie, et dites qu'on me prépare un lit.

XIII

Comment mon oncle passa la nuit en prière pour l'heureuse délivrance de sa sœur.

Mon temps est précieux, chers lecteurs, et je suppose que le vôtre ne l'est pas moins; je ne m'amuserai donc pas à vous décrire ce mémorable souper; vous connaissez assez les convives pour vous faire une idée de la manière dont ils soupèrent. Mon oncle sortit à minuit de l'hôtel du Dauphin, avançant de trois pas et reculant de deux, comme certains pèlerins d'autrefois, qui faisaient vœu de se rendre avec cette allure à Jérusalem. En rentrant, il aperçut de la lumière dans la chambre de Machecourt, et, supposant que celui-ci griffonnait quelque exploit, il entra avec l'intention de lui souhaiter le bonsoir. Ma grand'mère était alors en mal d'enfant; la sage-femme, tout effrayée de l'apparition de mon oncle qu'on n'attendait pas à cette heure, vint le prévenir officiellement de l'événement qui allait avoir lieu. Benjamin se rappela, à travers les brouillards qui obscurcissaient son cerveau, que sa sœur, la première année de son mariage, avait eu une couche laborieuse qui avait mis sa vie en

danger ; aussitôt le voilà qui se fond en deux gouttières de larmes.

— Hélas ! s'écriait-il d'une voix à réveiller toute la rue des Moulins, ma chère sœur va mourir, hélas ! elle va...

— Madame Lalande ! s'écria ma mère du fond de son lit, mettez-moi ce chien d'ivrogne à la porte.

— Retirez-vous, M. Rathery, dit madame Lalande, il n'y a pas le moindre danger ; l'enfant se présente par les épaules, et dans une heure votre sœur sera délivrée.

Mais Benjamin criait toujours :

— Hélas ! elle va mourir, ma chère sœur.

Machecourt, voyant que la harangue de la sage-femme ne produisait aucun effet, crut devoir intervenir à son tour.

— Oui, Benjamin, mon ami, mon bon frère, l'enfant se présente par les épaules ; fais-moi le plaisir d'aller te coucher, je t'en supplie.

Ainsi parla mon grand-père.

— Et toi, Machecourt, mon ami, mon bon frère, lui répondit mon oncle, je t'en supplie, fais-moi le plaisir d'aller...

— Ma grand'mère, comprenant qu'elle ne pouvait compter sur un acte de rigueur de Machecourt à Benjamin, se décida à mettre elle-même celui-ci à la porte.

Mon oncle se laissa pousser dehors avec la docilité d'un mouton. Son parti fut bientôt pris : il se décida à aller coucher à côté de Page qui ronflait comme un soufflet de forge, sur une des tables du Dauphin. Mais, en passant sur la place de l'Église, l'idée lui vint de prier Dieu pour l'heureuse délivrance de sa chère sœur ; or, le temps s'était remis à la gelée comme de plus belle, et il faisait un froid de cinq à six degrés. Nonobstant cela, Benjamin s'agenouilla sur les marches du portail, joignit les mains comme il l'avait vu pratiquer quelquefois à sa chère sœur, et se mit à marmotter quelques bribes de prières. Comme il entamait son second *Ave*, le sommeil le prit, et il se mit à ronfler à l'instar de son ami Page. Le lendemain matin à cinq heures, lorsque le sacristain vint sonner l'*Angelus*, il aperçut quelque chose d'agenouillé qui avait comme une forme humaine. Il s'imagina d'abord, dans sa simplicité, que c'était un saint qui était sorti de sa niche pour faire quelque exercice de pénitence, et il s'apprêtait à le faire rentrer dans l'église ; mais s'étant approché davantage, à la lueur de sa lanterne, il reconnut mon oncle, qui avait un pouce de verglas sur le dos, et à l'extrémité du nez un filet de glace d'une demi-aune.

— Holà, oh ! M. Rathery ! s'écria-t-il dans l'oreille de Benjamin.

Comme celui-ci ne répondait pas, il alla tranquillement sonner son *Angelus*, et quand il l'eut achevé et parachevé, il revint à M. Rathery. Au cas qu'il ne fût pas mort, il le chargea comme un sac sur ses épaules, et l'alla porter à sa sœur. Ma grand'mère était délivrée depuis deux bonnes heures ; les voisines qui passaient la nuit auprès d'elle reportèrent leurs soins sur Benjamin. Elles le placèrent sur un matelas devant le foyer, l'enveloppèrent de serviettes chaudes, de couvertures chaudes, et lui mirent aux pieds une brique chaude : dans l'excès de leur zèle, elles l'auraient volontiers mis au four. Mon oncle se dégela peu à peu ; sa queue, qui était aussi roide que son épée, commença à pleurer sur le traversin, ses articulations se détendirent, l'exercice de la parole lui revint, et le premier usage qu'il en fit fut de demander du vin chaud. On lui en fit vivement une chaudronnée ; quand il en eut bu la moitié, il fut pris d'une telle sueur qu'on crut qu'il s'allait liquéfier. Il avala le reste, se rendormit, et à huit heures du matin il se portait le mieux du monde. Si M. le curé eût dressé le procès-verbal de ces faits, mon oncle eût été infailliblement canonisé. On l'eût probablement donné pour patron aux cabaretiers; et, sans le flatter, il eût fait, avec sa queue et son habit rouge, une magnifique enseigne d'auberge.

Une semaine et plus s'était écoulée depuis l'heureux accouchement de ma grand'mère, et déjà elle songeait à ses relevailles. Cette espèce de quarantaine que lui imposaient les canons de l'Église avait de graves inconvénients pour elle en particulier, et pour toute la famille en général. D'abord lorsque quelque événement un peu saillant, quelque bon scandale, par exemple, ridait la surface tranquille du quartier, elle ne pouvait aller en disserter chez son prochain de la rue des Moulins, ce qui était pour elle une cruelle privation; ensuite elle était obligée d'envoyer Gaspard, enveloppé d'un tablier de cuisine, au marché et à la boucherie. Or, ou Gaspard perdait l'argent du pot-au-feu au bouchon, ou il rapportait du collet pour de la cuisse, ou bien encore quand on l'envoyait querir un chou pour mettre 'dans la marmite, la soupe était trempée que Gaspard n'était pas encore de retour. Benjamin riait, Machecourt enrageait, et ma grand'mère fouettait Gaspard.

— Pourquoi aussi, lui dit un jour mon grand-père irrité d'être obligé, par suite de l'absence de Gaspard, de manger une tête de veau sans ciboules, ne fais-tu pas ta besogne toi-même?

— Pourquoi! pourquoi! repartit ma grand'mère, parce que je ne puis aller à la messe sans payer madame Lalande.

— Que diable aussi, chère sœur, dit Benja-

min, n'attendiez-vous pas pour accoucher que vous eussiez de l'argent?

— Demande donc plutôt à ton imbécile de beau-frère pourquoi, depuis un mois, il ne m'a pas apporté un pauvre écu de six livres.

— Ainsi donc, dit Benjamin, si vous étiez six mois sans recevoir d'argent, six mois vous resteriez enfermée dans votre maison comme dans un lazaret?

— Oui, répliqua ma grand'mère, parce que si je sortais avant d'être allée à la messe, le curé parlerait de moi en chaire, et qu'on me montrerait au doigt dans les rues.

— En ce cas, sommez donc M. le curé de vous envoyer sa femme de charge pour tenir votre ménage; car Dieu est trop juste pour exiger que Machecourt mange de la tête de veau sans ciboules, parce que vous lui avez fait un septième enfant.

Heureusement, l'écu de six livres si impatiemment attendu arriva accompagné de quelques autres, et ma grand'mère put aller à la messe.

En rentrant à la maison avec madame Lalande, elle trouva mon oncle étendu dans le fauteuil de cuir de Machecourt, les talons appuyés sur les chenets et ayant devant lui une écuelle pleine de vin chaud; car il faut vous dire que, depuis sa convalescence, Benjamin, reconnais-

sant envers le vin chaud qui lui avait sauvé la vie, en prenait tous les matins une ration qui aurait suffi à deux officiers de marine. Il disait, pour justifier cet extra monstre, que sa température était encore au-dessous de zéro.

— Benjamin, lui dit ma grand'mère, j'ai un service à te demander.

— Un service! répondit Benjamin; et que puis-je faire, chère sœur, pour vous être agréable?

— Tu devrais l'avoir deviné, Benjamin : il faut que tu sois parrain de mon dernier.

Benjamin, qui n'avait rien deviné du tout et qu'au contraire cette proposition prenait à l'improviste, secoua la tête et fit un gros *mais*...

— Comment! dit ma grand'mère lui jetant un regard plein d'étincelles, est-ce que tu me refuserais cela, par hasard?

— Non pas, chère sœur, bien au contraire, mais...

— Mais quoi? Tu commences à m'impatienter avec tes *mais*.

— C'est que, voyez-vous, je n'ai jamais été parrain, moi, et je ne saurais comment m'y prendre pour remplir mes fonctions.

— Belle difficulté! On te mettra au courant : je prierai le cousin Guillaumot de te donner quelques leçons.

— Je ne doute ni des talents ni du zèle du cousin Guillaumot ; mais, s'il faut que je prenne des leçons de parrainologie, je crains que cette étude n'aille pas à mon genre d'intelligence ; vous feriez mieux peut-être de prendre un parrain tout instruit : Gaspard, par exemple, qui est enfant de chœur, vous conviendrait parfaitement.

— Allons donc, M. Rathery, dit madame Lalande, il faut que vous acceptiez l'invitation de votre sœur : c'est un devoir de famille dont vous ne pouvez vous exempter.

— Je vois ce que c'est, madame Lalande, dit Benjamin : quoique je ne sois pas riche, j'ai la réputation de bien faire les choses, et vous aimeriez autant avoir affaire à moi qu'à Gaspard, n'est-ce pas?

— Fi donc! Benjamin. Fi donc! M. Rathery, s'exclamèrent ensemble ma grand'mère et madame Lalande.

— Tenez, ma chère sœur, poursuivit Benjamin, à vous parler franchement, je ne me soucie pas d'être parrain. Je veux bien me conduire avec mon neveu comme si je l'avais tenu sur les fonts de baptême ; j'écouterai avec satisfaction le compliment qu'il m'adressera tous les ans le jour de ma fête, et, fût-il de Millot-Rataut, je m'engage à le trouver charmant. Je lui permettrai de m'embrasser le premier jour de chaque

année, et je lui donnerai pour ses étrennes un polichinelle à ressort ou une paire de culottes, selon que vous l'aimerez mieux. Je serai même flatté que vous le nommiez Benjamin; mais aller me planter comme un grand imbécile devant les fonts baptismaux, avec un cierge à la main, ma foi, non, chère sœur, n'exigez pas cela de moi. Et d'ailleurs, comment puis-je affirmer, moi, que que ce petit braillard renonce à Satan et à ses œuvres? Est-ce que je le sais, moi, s'il renonce à Satan et à ses œuvres? Qu'est-ce qui me prouve qu'il renonce aux œuvres de Satan? Si la responsabilité du parrain n'est qu'une frime, comme le pensent quelques-uns, à quoi bon un parrain, à quoi bon une marraine, à quoi bon deux cautions au lieu d'une? et pourquoi faire endosser ma signature par un autre? Si, au contraire, cette responsabilité est sérieuse, pourquoi en encourrais-je les conséquences? Notre âme étant ce que nous avons de plus précieux, n'est-ce pas être fou que de la mettre en gage pour celle d'un autre? Et d'ailleurs, qu'est-ce qui vous presse donc tant de faire baptiser votre poupon? Est-ce une terrine de foies gras ou un jambon de Mayence qui se gâterait s'il n'était salé de suite? Attendez qu'il ait vingt-cinq ans : au moins, il pourra répondre lui-même, et alors, s'il lui faut une caution, je saurai ce que j'aurai à faire.

Jusqu'à dix-huit ans, votre fils ne pourra prendre un enrôlement dans l'armée; jusqu'à vingt et un ans, il ne pourra contracter d'engagements civils; jusqu'à vingt-cinq ans, il ne pourra se marier sans votre consentement et celui de Machecourt, et vous voulez qu'à neuf jours il ait assez de discernement pour se choisir une religion! Allons donc! vous voyez bien vous-même que cela n'est pas raisonnable.

— Oh! ma chère dame, s'écria la sage-femme épouvantée de la logique hétérodoxe de mon oncle, votre frère est un damné; gardez-vous bien de le donner pour parrain à votre enfant : cela lui porterait malheur!

— Madame Lalande, dit Benjamin d'un ton sévère, un cours d'accouchement n'est pas un cours de logique. Il y aurait lâcheté de ma part à discuter avec vous. Je me contenterai seulement de vous demander si saint Jean baptisait dans le Jourdain, moyennant un sesterce et un cornet de dattes sèches, des néophytes apportés de Jérusalem sur les bras de leur nourrice?

— Ma foi! dit madame Lalande embarrassée de l'objection, j'aime mieux le croire que d'y aller voir.

— Comment, madame, vous aimez mieux le croire que d'y aller voir! est-ce là le langage d'une sage-femme instruite de sa religion? Eh

bien! puisque vous le prenez sur ce ton, je me ferai l'honneur de vous poser ce dilemme...

— Laisse-nous donc tranquilles avec tes dilemmes, interrompit ma grand'mère; est-ce que madame Lalande sait ce que c'est qu'un dilemme?

— Comment! madame, fit la sage-femme piquée de l'observation de ma grand'mère, je ne sais pas ce que c'est qu'un dilemme! L'épouse d'un chirurgien ne pas savoir ce que c'est qu'un dilemme! Continuez, M. Rathery, je vous écoute.

— C'est fort inutile, répliqua sèchement ma grand'mère; j'ai décidé que Benjamin serait parrain, et il le sera : il n'y a pas de dilemme au monde qui puisse l'en exempter.

— J'en appelle à Machecourt! s'écria Benjamin.

— Machecourt t'a condamné d'avance : il est allé ce matin à Corvol inviter mademoiselle Minxit à être la commère.

— Ainsi donc, s'écria mon oncle, on dispose de moi sans mon consentement; on n'a pas même l'honnêteté de me prévenir! Me prend-on pour un homme empaillé, pour un Gargamelle de pain d'épice? La belle figure que vont faire mes cinq pieds dix pouces à côté des cinq pieds trois pouces de mademoiselle Minxit, qui aura l'air, avec sa taille plate et calibrée, d'un mât de cocagne

couronné de rubans ! Savez-vous que l'idée d'aller à l'église côte à côte avec elle me tourmente depuis six mois, et que j'ai failli, en répugnance de cette corvée, renoncer à l'avantage de devenir son mari ?

— Voyez-vous, madame Lalande, dit ma grand'mère, ce Benjamin comme il est facétieux ! Il aime mademoiselle Minxit avec passion, et cependant il faut qu'il se raille d'elle.

— Hum ! fit la sage-femme.

Benjamin, qui n'avait pas songé à madame Lalande, s'aperçut qu'il avait fait un *lapsus linguæ ;* pour échapper aux reproches de sa sœur, il se hâta de déclarer qu'il consentait à tout ce qu'on voudrait exiger de lui, et détala avant que la sage-femme fût partie.

Le baptême devait avoir lieu le dimanche suivant ; ma grand'mère s'était mise en frais pour cette cérémonie : elle avait autorisé Machecourt à inviter à un dîner solennel tous ses amis et ceux de mon oncle. Pour Benjamin, il était en mesure de faire face aux dépenses qu'exige le rôle de parrain magnifique : il venait de recevoir du gouvernement une gratification de cent francs pour le zèle qu'il avait mis à propager l'inoculation dans le pays, et à réhabiliter la pomme de terre attaquée à la fois par les agronomes et les médecins.

XIV

Plaidoyer de mon oncle devant le bailli.

Le samedi suivant, veille de la cérémonie du baptême, mon oncle était cité à comparaître devant M. le bailli pour s'entendre condamner par corps à payer au sieur Bonteint la somme de cent cinquante francs dix sols six deniers, pour marchandises à lui vendues : ainsi s'exprimait la cédule, dont le coût était de quatre francs cinq sols.

Un autre que mon oncle eût déploré son sort sur tous les tons de l'élégie; mais l'âme de ce grand homme était inaccessible aux atteintes de la fortune. Ce tourbillon de misère que la société soulève autour d'elle, cette vapeur de larmes dont elle est enveloppée, ne pouvaient monter jusqu'à lui; son corps seul était au milieu des fanges de l'humanité : quand il avait trop bu, il avait mal à la tête; quand il avait marché trop longtemps, il était las; quand le chemin était boueux, il se crottait jusqu'à l'échine : enfin, quand il n'avait pas d'argent pour payer son écot, l'aubergiste le couchait sur son grand livre; mais, comme l'écueil dont le pied est battu par

les vagues et dont le front rayonne de soleil, comme l'oiseau qui a son nid dans les buissons du chemin et qui vit au milieu de l'azur des cieux, son âme planait dans une région supérieure, toujours calme et sereine. Il n'avait, lui, que deux besoins, la faim et la soif, et, si le firmament fût tombé en éclats sur la terre et qu'il y eût laissé une bouteille intacte, mon oncle l'eût tranquillement vidée à la résurrection du genre humain écrasé sur un quartier fumant de quelque étoile. Pour lui le passé n'était rien et l'avenir n'était pas encore quelque chose.

« La vie est tout entière dans le présent, disait-il, et le présent c'est la minute qui passe ; or, que me fait à moi un bonheur ou un malheur d'une minute? Voici un mendiant et un millionnaire ; Dieu leur dit : « Vous n'avez qu'une minute à res-« ter sur la terre ; » cette minute écoulée, il leur en accorde une seconde, puis une troisième, et il les fait vivre ainsi jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Croyez-vous que l'un est bien plus heureux que l'autre? Toutes les misères qui affligent l'homme, c'est lui-même qui en est l'artisan. Nous nous vantons de la supériorité de notre intelligence !... Les animaux, que nous insultons du nom de brutes, en savent bien autrement long que nous sur les choses de la vie ! L'âne se vautre dans l'herbe et la broute sans s'inquiéter si elle repoussera ;

l'ours ne va point garder les troupeaux d'un fermier afin d'avoir des mitaines et un bonnet fourré pour son hiver; le lièvre ne se fait pas tambour d'un régiment dans l'espoir de gagner du son pour ses vieux jours; le vautour ne se fait pas facteur de la poste pour avoir autour de son cou chauve un beau collier d'or : tous sont contents de ce que la nature leur a donné, du lit qu'elle leur a préparé dans l'herbe des bois, du toit qu'elle leur a fait avec les étoiles et l'azur du firmament. Aussitôt qu'un rayon luit sur la plaine, l'oiseau se met à gazouiller sur sa branche, l'insecte bourdonne autour du buisson, le poisson se joue à la surface de son étang, le lézard flâne sur les pierres chaudes de sa masure; si quelque ondée tombe du nuage, chacun se réfugie dans son asile et s'y endort paisiblement en attendant le soleil du lendemain. Pourquoi l'homme n'en fait-il pas autant? N'en déplaise au grand roi Salomon, la fourmi est le plus sot des animaux : au lieu de jouer dans la prairie pendant la belle saison, de prendre sa part de cette magnifique fête que le ciel pendant six mois donne à la terre, elle perd tout son été à mettre l'un sur l'autre des petits brins de feuilles, puis, quand sa cité est achevée, passe un vent qui la balaye de son aile. »

Benjamin, donc, fit griser l'huissier de Bon-

teint, et enveloppa de l'onguent de la mère avec le papier timbré de la cédule.

M. le bailli, devant lequel devait comparaître mon oncle, est un personnage trop important pour que je néglige de vous faire son portrait. D'ailleurs mon grand-père, à son lit de mort, me l'a expressément recommandé, et pour rien au monde je ne voudrais manquer à ce pieux devoir.

M. le bailli, donc, était né, comme tant d'autres, de parents pauvres. Son premier lange avait été taillé dans une vieille capote de gendarme, et il avait commencé ses études de jurisprudence par nettoyer le grand sabre de monsieur son père, et par étriller son cheval rouge. Je ne saurais vous expliquer comment, du dernier rang de la hiérarchie judiciaire, M. le bailli s'était élevé à la plus haute magistrature du pays; tout ce que je puis vous dire, c'est que le lézard parvient aussi bien que l'aigle au sommet des grands rochers. M. le bailli, entre autres manies, avait celle d'être un grand personnage. L'infériorité de son origine faisait son désespoir. Il ne concevait pas comment un homme comme lui n'était pas né gentilhomme. Il attribuait cela à une erreur du Créateur. Il aurait donné sa femme, ses enfants et son greffier pour un chétif morceau de blason. La nature avait été assez bonne mère envers M. le bailli; à la vérité, elle lui avait fait sa part d'in-

telligence ni trop grosse ni trop petite; mais elle y avait ajouté une bonne dose d'astuce et d'audace. M. le bailli n'était ni sot ni spirituel : il se tenait sur la lisière des deux camps, avec cette différence, toutefois, qu'il n'avait jamais posé le pied dans celui des gens d'esprit, mais que, sur le terrain facile et ouvert de l'autre, il faisait de fréquentes excursions. Ne pouvant avoir l'esprit des hommes spirituels, M. le bailli s'était contenté de celui des sots. Il faisait des calembours; ces calembours, les procureurs et leurs femmes se faisaient un devoir de les trouver fort jolis; son greffier était chargé de les répandre dans le public, et même de les expliquer aux intelligences émoussées qui d'abord n'en comprenaient pas le sens. Grâce à cet agréable talent de société, M. le bailli s'était acquis, dans un certain monde, comme une réputation d'homme d'esprit; mais cette réputation, mon oncle disait qu'il l'avait payée en fausse monnaie. M. le bailli était-il honnête homme? Je n'oserais vous dire le contraire. Vous savez que le Code définit les voleurs, et que la société tient pour honnêtes gens tous ceux qui sont en dehors de la définition; or, M. le bailli n'était point défini par le Code. M. le bailli, à force d'intrigues, était parvenu à diriger non-seulement les affaires, mais encore les plaisirs de la ville. Comme magistrat, M. le bailli était un per-

sonnage assez peu recommandable. Il comprenait bien la loi ; mais quand elle contrariait ses aversions ou ses sympathies, il la laissait dire. On l'accusait d'avoir à sa balance un plateau d'or et un plateau de bois, et, au fait, je ne sais comment cela arrivait, mais ses amis avaient toujours raison et ses ennemis toujours tort. S'il s'agissait d'un délit, ceux-ci avaient encouru le maximum de la peine ; encore, s'il avait pu le faire plus gros, il l'aurait amplifié de bon cœur. Toutefois, la loi ne peut pas toujours fléchir : quand M. le bailli se trouvait dans la nécessité de se prononcer contre un homme dont il craignait ou espérait quelque chose, il se tirait d'affaire en se récusant, et il faisait vanter par sa coterie son impartialité. M. le bailli visait à l'admiration universelle : il détestait cordialement, mais en secret, ceux qui l'effaçaient par une supériorité quelconque. Si vous aviez l'air de croire à son importance, si vous alliez lui demander sa protection, vous le rendiez le plus heureux du monde ; mais si vous lui refusiez un coup de votre chapeau, cette injure s'incrustait profondément dans sa mémoire, elle y faisait plaie, et, eussiez-vous vécu cent ans et lui aussi, jamais il ne vous l'eût pardonnée. Malheur donc à l'infortuné qui s'abstenait de saluer M. le bailli ! Si quelque affaire l'amenait devant son tribunal, il le poussait, par quelque

avanie bien combinée, à lui manquer de respect. La vengeance devenait alors pour lui un devoir, et il faisait mettre notre homme en prison, tout en déplorant la fatale nécessité que lui imposaient ses fonctions. Souvent même, pour mieux faire croire à sa douleur, il avait l'hypocrisie de se mettre au lit, et dans les grandes occasions, il allait jusqu'à la saignée.

M. le bailli faisait la cour à Dieu comme aux puissances de la terre : il ne se passait jamais de la grand'messe, et il se plaçait toujours au beau milieu du banc d'œuvre. Cela lui rapportait tout les dimanches une part de pain bénit avec la protection du curé. S'il eût pu faire constater par un procès-verbal qu'il avait assisté à l'office, sans aucun doute il l'eût fait. Mais ces petits défauts étaient compensés chez M. le bailli par de brillantes qualités : personne ne s'entendait mieux que lui à organiser un bal aux frais de la ville ou un banquet en l'honneur du duc de Nivernais. Dans ces jours solennels, il était magnifique de majesté, d'appétit et de calembours : Lamoignon ou le président Molé eussent été auprès de lui de bien petits hommes. En récompense des éminents services qu'il rendait à la ville, il espérait, depuis dix ans, la croix de Saint-Louis, et quand, après ses campagnes d'Amérique, la Fayette en fut décoré, il cria tout bas à l'injustice.

Tel était, au moral, M. le bailli ; au physique, c'était un gros homme, quoiqu'il n'eût pas encore atteint toute sa majesté ; sa personne ressemblait à une ellipse renflée par le bas : vous eussiez pu le comparer à un œuf d'autruche qui eût eu deux jambes. La perfide nature, qui a donné, sous un ciel de feu, au mancenillier un vaste et épais ombrage, avait accordé à M. le bailli l'effigie d'un honnête homme ; aussi aimait-il beaucoup à poser, et c'était un beau jour dans sa vie quand il pouvait aller, escorté de pompiers, du tribunal à l'église. M. le bailli se tenait toujours roide comme une statue sur son piédestal : si vous ne l'eussiez connu, vous eussiez dit qu'il avait un emplâtre de poix de Bourgogne ou un vaste vésicatoire entre les deux épaules ; il allait dans la rue comme s'il eût porté un saint-sacrement ; son pas était invariable comme une demi-aune : une averse de hallebardes ne le lui eût pas fait allonger d'un pouce ; avec M. le bailli pour unique instrument, un astronome eût pu mesurer un arc du méridien.

Mon oncle ne haïssait point M. le bailli ; il ne daignait pas même le mépriser ; mais, en présence de cette abjection morale, il éprouvait comme un soulèvement de son âme, et il disait quelquefois que cet homme lui faisait l'effet d'un gros crapaud accroupi dans un fauteuil de velours. Pour M. le

bailli, il haïssait Benjamin avec toute l'énergie de son âme bilieuse. Celui-ci ne l'ignorait pas; mais il s'en mettait peu en souci. Pour ma grand'mère, craignant un conflit entre ces natures si diverses, elle voulait que Benjamin s'abstînt de paraître à l'audience; mais le grand homme, qui avait confiance dans la force de sa volonté, avait dédaigné ce timide conseil; seulement, le samedi matin, il s'était abstenu de prendre sa ration accoutumée de vin chaud.

L'avocat de Bonteint prouva du reste que son client avait le droit de réclamer contre mon oncle un jugement par corps. Quand il eut achevé et parachevé sa démonstration, le bailli demanda à Benjamin ce qu'il avait à alléguer pour sa défense.

— Je n'ai qu'une simple observation à faire, dit mon oncle, mais elle vaut mieux que tout le plaidoyer de monsieur, car elle est sans réplique: j'ai cinq pieds neuf pouces au-dessus du niveau de la mer et six pouces au-dessus du vulgaire des hommes; je pense...

— M. Rathery, interrompit le bailli, tout grand homme que vous êtes, vous n'avez pas le droit de plaisanter avec la justice.

— Si j'avais envie de plaisanter, dit mon oncle, ce ne serait pas avec un personnage aussi *puissant* que M. le bailli, dont la justice, d'ailleurs.

ne plaisante pas; mais quand j'affirme que j'ai cinq pieds neuf pouces au-dessus du niveau de la mer, ce n'est pas une plaisanterie que je fais, c'est un moyen sérieux de défense que je présente. M. le bailli peut me faire mesurer s'il doute de la vérité de ma déclaration. Je pense donc...

— M. Rathery, répliqua vivement le bailli, si vous continuez sur ce ton, je serai obligé de vous retirer la parole.

— Ce n'est pas la peine, répondit mon oncle, car voilà que j'ai fini. Je pense donc, ajouta-t-il en précipitant ses syllabes l'une sur l'autre, qu'on ne peut saisir au corps un homme de ma taille pour cinquante misérables écus.

— A votre compte, dit le bailli, la contrainte par corps ne pourrait s'exercer que sur un de vos bras, une de vos jambes, peut-être bien même sur votre queue.

— D'abord, répliqua mon oncle, je ferai observer à M. le bailli que ma queue n'est pas en cause; ensuite, je n'ai pas la prétention que m'attribue M. le bailli : je suis né indivis, et je prétends bien rester indivis toute ma vie; mais, comme le gage vaut au moins le double de la créance, je prie M. le bailli d'ordonner que la sentence par corps ne pourra être exécutée qu'après que Bonteint m'aura fourni trois autres habits rouges.

— M. Rathery, vous n'êtes pas ici au cabaret; je vous prie de vous souvenir à qui vous parlez; vos propos deviennent aussi *inconsidérés* que votre personne.

— M. le bailli, j'ai bonne mémoire, et je sais très-bien à qui je parle. J'ai été trop soigneusement élevé par ma chère sœur dans la crainte de Dieu et des gendarmes pour que je l'oublie. Quant au cabaret, puisqu'il est ici question de cabaret, il est trop apprécié des honnêtes gens, pour qu'il ait besoin que je le réhabilite. Si nous allons au cabaret, nous, c'est que, quand nous avons soif, nous n'avons pas le privilége de nous rafraichir aux frais de la ville. Le cabaret, c'est la cave de ceux qui n'en ont point; et la cave de ceux qui en ont une, ce n'est autre chose qu'un cabaret sans bouchon. Il sied mal à ceux qui boivent une bouteille de bourgogne et autre chose à leur diner, de vilipender le pauvre diable qui se régale par-ci par-là, au cabaret, d'une pinte de Croix-Pataux. Ces orgies officielles où on s'enivre en portant des toasts au roi et au duc de Nivernais, c'est tout simplement, et euphonie à part, ce que le peuple appelle une ribote. S'enivrer à sa table, c'est plus décent; mais se griser au cabaret, c'est plus noble et surtout plus profitable au trésor. Pour la considération qui s'attache à ma personne, elle est moins étendue que celle que peut

revendiquer M. le bailli pour la sienne, attendu que moi je ne suis considéré que des honnêtes gens ; mais...

— M. Rathery ! s'écria le bailli ne trouvant point, aux épigrammes dont le harcelait mon oncle, de réponse meilleure et plus facile, vous êtes un insolent !

— Soit, répliqua Benjamin secouant un fétu qui s'était attaché au revers de son habit ; mais je dois, en conscience, prévenir M. le bailli que je me suis renfermé ce matin dans les bornes de la plus stricte tempérance ; qu'ainsi, s'il cherchait à me faire sortir du respect que je dois à sa robe, il en serait pour ses frais de provocation.

— M. Rathery, fit le bailli, vos allusions sont injurieuses à la justice ; je vous condamne à trente sous d'amende.

— Voilà trois francs, dit mon oncle mettant un petit écu sur la table verte du juge, payez-vous.

— M. Rathery ! s'écria le bailli exaspéré, sortez.

— M. le bailli, j'ai l'honneur de vous saluer ; mes compliments à madame la baillive, s'il vous plaît.

— Quarante sous d'amende de plus ! hurla le juge.

— Comment ! dit mon oncle, quarante sous

d'amende parce que je présente mes compliments à madame la baillive?

Et il sortit.

— Ce diable d'homme, disait le soir M. le bailli à sa femme, jamais je ne me serais imaginé qu'il fût si modéré. Mais, qu'il se tienne bien! j'ai lâché contre lui une contrainte par corps, et je parlerai à Bonteint pour qu'il la fasse exécuter de suite. Il apprendra ce que c'est que de me braver... Quand je l'inviterai aux fêtes données par la ville, il fera chaud, et si je peux lui écorner sa clientèle...

— Fi donc! M. le bailli, lui répondit sa femme, sont-ce là les sentiments d'un homme de banc d'œuvre? Et que vous a donc fait M. Rathery? C'est un homme si gai, si bien tourné, si aimable!

— Ce qu'il m'a fait, madame la baillive?... il a osé me rappeler que votre beau-père était un gendarme, et d'ailleurs, il a plus d'esprit et il est plus honnête homme que moi... Croyez-vous que ce soit peu de chose?

Le lendemain mon oncle ne pensait plus à la contrainte par corps obtenue contre lui; il se dirigeait vers l'église, poudré et solennel, mademoiselle Minxit au côté droit et son épée au côté gauche; il était suivi de Page, qui faisait le coquet dans son habit noisette, d'Arthus dont l'abdomen était enveloppé, jusqu'au delà de son

diamètre, d'un gilet à grands ramages entre lesquels voltigeaient de petits oiseaux; de Millot-Ratant, qui portait une perruque couleur de brique et dont les tibias gris-de-lin étaient jaspés de noir, et d'un grand nombre d'autres dont il ne me plaît pas de livrer les noms à la postérité. Parlanta seul manquait à l'appel. Deux violons piaulaient à la tête du cortége; Machecourt et sa femme fermaient la marche. Benjamin, toujours magnifique, semait sur son passage les dragées et les liards de l'inoculation. Gaspard, tout fier de lui servir de poche, se tenait à ses côtés, portant dans un grand sac les dragées de la cérémonie.

XV

Comment mon oncle fut arrêté par Parlanta dans ses fonctions de parrain, et mis en prison.

Mais, voici bien une autre fête! Parlanta avait reçu de Bonteint et du bailli l'ordre exprès d'exécuter la contrainte par corps pendant la cérémonie. Il avait embusqué ses recors dans le vestibule du tribunal, et lui-même attendait le cortége sous le portail de l'église. Aussitôt qu'il vit le

tricorne de mon oncle déboucher par l'escalier de Vieille-Rome, il alla à lui, et le somma, au nom du roi, de le suivre en prison.

— Parlanta, répondit mon oncle, ce que tu fais là est peu conforme aux règles de la politesse française. Ne pourrais-tu pas attendre à demain pour opérer ma confiscation, et venir aujourd'hui diner avec nous?

— Si tu y tiens beaucoup, dit Parlanta, j'attendrai; mais je te préviens que les ordres du bailli sont précis, et que je cours risque, si je passe outre, d'encourir son ressentiment dans cette vie et dans l'autre.

— Cela étant, fais ton devoir, dit Benjamin.

Et il alla prier Page de prendre sa place à côté de mademoiselle Minxit; puis, s'inclinant devant celle-ci avec toute la grâce que comportaient ses cinq pieds neuf pouces :

— Vous voyez, mademoiselle, lui dit-il, que je suis forcé de me séparer de vous; je vous prie de croire qu'il ne faut rien moins qu'une sommation au nom de Sa Majesté pour m'y déterminer. J'aurais voulu que Parlanta me laissât jouir jusqu'au bout du bonheur de cette cérémonie; mais ces huissiers, ils sont comme la mort : ils saisissent leur proie partout où elle se rencontre; ils l'arrachent violemment du bras de l'objet aimé, comme un enfant qui arrache par ses

ailes de gaze un papillon du calice d'une rose.

— C'est aussi désagréable pour moi que pour vous, dit mademoiselle Minxit, faisant une moue grosse comme le poing : votre ami est un petit homme rond comme une pelote et qui porte une perruque à marteaux ; je vais avoir l'air, à côté de lui, d'une grande perche.

— Que voulez-vous que j'y fasse? répliqua sèchement Benjamin offensé de tant d'égoïsme, je ne puis ni vous rogner, ni amincir M. Page, ni lui prêter ma queue.

Benjamin prit congé de la société, et suivit Parlanta en sifflant son air favori :

Malbrough s'en va-t-en guerre.

Il s'arrêta un moment sur le seuil de la prison pour jeter un dernier regard sur ces espaces libres qui allaient se fermer derrière lui ; il aperçut sa sœur immobile au bras de son mari, qui le suivait d'un regard désolé ; à cette vue il tira violemment la porte derrière lui et s'élança dans la cour.

Le soir, mon grand-père et sa femme vinrent le voir ; ils le trouvèrent perché au haut d'un escalier, qui jetait à ses compagnons de captivité le reste de ses dragées, et qui riait comme un bienheureux de les voir se bousculer pour les prendre.

— Que diable fais-tu là ? lui dit mon grand-père.

— Tu le vois bien, répondit Benjamin, j'achève la cérémonie du baptême. Ne trouves-tu pas que ces hommes, qui s'agitent à nos pieds pour ramasser de fades sucreries, représentent fidèlement la société? N'est-ce pas ainsi que les pauvres habitants de cette terre se poussent, s'écrasent, se renversent, pour s'arracher les biens que Dieu a jetés au milieu d'eux? N'est-ce pas ainsi que le fort foule le faible aux pieds, ainsi que le faible saigne et crie, ainsi que celui qui a tout pris insulte par sa superbe ironie à celui auquel il n'a rien laissé, ainsi enfin que quand celui-ci ose se plaindre, l'autre lui donne de son pied au derrière? Ces pauvres diables sont haletants, couverts de sueur ; ils ont les doigts meurtris, la figure déchirée ; aucun n'est sorti de la lutte sans une écorchure quelconque. S'ils avaient écouté leur intérêt bien entendu, plutôt que leurs farouches instincts de convoitise, au lieu de se disputer ces dragées en ennemis, ne se les seraient-ils pas partagées en frères?

— C'est possible, répondit Machecourt ; mais tâche de ne pas trop t'ennuyer ce soir et de bien dormir cette nuit, car demain matin tu seras libre.

— Comment cela? fit Benjamin.

— C'est, répondit Machecourt, que pour te tirer d'affaire, nous avons vendu notre petite vigne de Choulot.

— Et le contrat est-il signé? demanda Benjamin avec anxiété.

— Pas encore, dit mon grand-père; mais nous avons rendez-vous pour le signer ce soir.

— Eh bien! toi, Machecourt, et vous, ma chère sœur, faites bien attention à ce que je vais vous dire : Si vous vendez votre vigne pour me tirer des griffes de Bonteint, le premier usage que je ferai de ma liberté, ce sera de quitter votre maison, et de votre vie vous ne me reverrez.

— Cependant, dit Machecourt, il faut bien qu'il en soit ainsi; on est frère ou on ne l'est pas. Je ne peux te laisser en prison quand j'ai entre les mains des moyens de te rendre la liberté. Tu prends les choses en philosophe, toi; mais moi je ne suis pas philosophe. Tant que tu seras ici, je ne pourrai manger un morceau ni boire un verre de vin blanc qui me profite.

— Et moi, dit ma grand'mère, crois-tu que je pourrai m'habituer à ne plus te voir? Est-ce que ce n'est pas à moi que notre mère t'a recommandé à son lit de mort? Est-ce que ce n'est pas moi qui t'ai élevé? Est-ce que je ne te regarde pas comme l'aîné de mes enfants? Et ces pauvres enfants, c'est pitié de les voir; depuis que tu

n'es plus avec nous, on dirait qu'il y a un cercueil dans la maison. Ils voulaient tous nous suivre pour te voir, et la petite Nanette n'a jamais voulu toucher à sa croûte de pâté, disant qu'elle la gardait pour son oncle Benjamin qui était en prison, et qui n'avait que du pain noir à manger.

— C'en est trop, dit Benjamin poussant mon grand-père par les épaules, va-t'en, Machecourt, et vous aussi, ma chère sœur, allez-vous-en, je vous en prie, car vous me feriez commettre une faiblesse; mais, je vous en préviens, si vous vous avisez de vendre votre vigne pour payer ma rançon, jamais de ma vie je ne vous reverrai.

— Allons, grand niais! poursuivit ma grand'-mère, est-ce qu'un frère ne vaut pas mieux qu'une vigne? Ne ferais-tu pas pour nous ce que nous faisons pour toi, si l'occasion se présentait? et quand tu seras riche, ne nous aideras-tu pas à établir nos enfants? Avec ton état et tes talents, tu peux nous rendre au centuple ce que nous te donnons aujourd'hui. Et que dirait-on de nous, mon Dieu! dans le public, si nous te laissions sous les verrous pour une dette de cent cinquante francs? Allons, Benjamin, sois bon frère, ne nous rends pas tous malheureux en t'obstinant à rester ici.

Pendant que ma grand'mère parlait, Benjamin

avait sa tête cachée entre ses mains, et cherchait à comprimer les larmes qui s'amassaient sous sa paupière.

— Machecourt, s'écria-t-il tout à coup, je n'en puis plus, fais-moi apporter un petit verre par Boutron, et viens m'embrasser. Tiens, dit-il en le pressant sur sa poitrine à le faire crier, tu es le premier homme que j'embrasse, et depuis la dernière fois que j'ai eu le fouet, voilà les premières larmes que je verse.

Et en effet, il fondait en larmes, mon pauvre oncle; mais le geôlier ayant apporté deux petits verres, il n'eut pas plutôt vidé le sien qu'il devint calme et azuré comme un ciel d'avril après une averse.

Ma grand'mère chercha de nouveau à l'attendrir; mais il resta froid sous ses paroles comme un glaçon sous les rayons de la lune. La seule chose qui le préoccupât, c'était que le geôlier l'eût vu pleurer. Il fallut donc, bon gré mal gré, que Machecourt gardât sa vigne.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

MON ONCLE BENJAMIN.

FIN DE LA TABLE.